

BAGATELLES
MORALES
ET
DISSERTATIONS

PAR MR. L'ABBÉ COYER;

AVEC

LE TESTAMENT
LITTERAIRE

DE MR. L'ABBÉ DESFONTAINES.
NOUVELLE ÉDITION.

Quid vetas? ridentem dicere verum
Horat.



A LONDRES, & se vend à FRANCFORT,
Chez KNOCH & ESLINGER, Libraires.

M. DCC. LVII.



AVERTISSEMENT.

*J*E rassemble dans un volume des Pièces qui ont déjà paru sur des feuilles volantes. Celle qui se présente la première, est la seule qui ait l'avantage de la nouveauté sans avoir plus de corps que ses sœurs, & je n'entreprends pas de prouver au Public que des Riens sont quelquefois des choses. Ce seroit bien ici le cas d'implorer son indulgence; mais elle doit être usée depuis que les Auteurs la mettent à de si fréquentes épreuves. Quel parti prendre? Je m'engage, foi d'Auteur, à le dédommager par des Ouvrages très-utiles, dont voici les titres : Dissertation sur le vieux mot de Patrie, & la bonne façon de le prononcer. Preuves démonstratives que le Peuple est composé d'hommes. Procédé sûr pour faire un Citoyen d'un Courtisan. Machine politique pour engréner les vertus avec le gouvernement d'un Etat. Aurai-je assez fait?

Pièces contenues dans ce Recueil.

L E Siècle présent,	page 1
Découverte de la Pierre Philosophale,	19
L'Année merveilleuse,	30
La Magie démontrée,	44
Plaisir pour le Peuple,	62
Lettre à un Grand,	72
Découverte de l'Isle Frivole,	84
Lettre à une Dame Angloise,	135
Dissertation sur la différence de deux an- ciennes Religions, la Gréque & la Ro- maine,	151
Dissertation sur le vieux mot de Patrie,	201
Dissertation sur la nature du Peuple,	225
Testament littéraire de Mr. l'Abbé Des- fontaines,	241



BAGATELLES MORALES.

LE SIÈCLE PRÉSENT.

NTENDRAI-JE toujours déplorer la décadence du Siècle?
E Les Arts , les Sciences , le Gout , les Talens , les Vertus , tout s'affoiblit , tout tombe : voilà ce qui se dit & s'imprime. Les étrangers ne nous croiront que trop sur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fissent l'éloge du passé , on ne s'allarmeroit pas sur le présent ; mais le cri devient général : *Où sont ces Citoyens illustres , ces Génies en tout genre qui éleverent la France au-dessus des Nations ?* Toujours citer nos peres ! Nous les valons bien , nous valons mieux.

Voyez , me dit-on , dans la Capitale tous les monumens qui l'embellissent , à qui les doit-elle ? Et moi je dis : Jetez les yeux

sur les plans que nous formons : Hôtel de Ville qui changera sa barbarie gothique en beauté romaine, un Grenier public où l'Abondance & l'Architecture se donneront la main, des Sales de Spectacles mieux entendues & plus noblement construites, une Colonnade, où, à l'exemple d'Athènes, nous placerons les Statues de nos grands hommes, ce centre de la Ville élargi & aligné, ces Fontaines décorées qui verseront leurs eaux dans de grands bassins, ces Quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces Ponts débarrassés de maisons, ce Boulevard poussé au Midi pour enfermer la Ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projettons depuis que nous occupons le théâtre; & fussions-nous encore le reste du siècle à projeter, ce ne seroit pas trop pour de si grandes choses. Le tems amenera tout, & nous trouverons des Mansards & des Perraults: ils sont trouvés; ils s'essaient tous les jours sur les Palais de la finance, bien supérieurs aux Hôtels des Princes dans le dernier âge; donc l'Architecture publique aura la même supériorité.

Mais lorsque le génie de l'Architecture prenoit un si grand vol, la Peinture s'élevoit aussi haut. On a vu sous le même re-



gne plus de trente Peintres d'une haute réputation.

Que veut-on dire ? Manquons-nous de Peintres ? Entrons dans le Salon où l'on expose les Ouvrages de chaque année : que de Pastels ! Eh ! qu'importent les Batailles d'Alexandre ou les Victoires de Louis XV, objets que nous connoissons assez. Ne vaut-il pas mieux nous montrer des personnages grotesques & nouveaux ? On aime à deviner, on aime à rire : quel est l'inconnu représenté dans ce Portrait ? Comment se nomme ce Bouffon qui grimace ? Voilà ce qui s'appelle tirer les Citoyens de l'obscurité. Qu'on ne croie pas cependant que nous abandonnions l'Histoire ; elle se promène sur les équipages.

Cette envie de louer les Peres aux dépens de leur postérité, s'étend à tout : *Cornéille*, *Racine*, *Molière*, *Quinault*, *Lulli*. Voilà de beaux noms, j'en conviens ; cependant il n'en est pas moins vrai que nous nous sommes ouvert sur nos Théâtres des sources de plaisir qu'ils ne connoissoient pas, les Contes des Fées mis en action, les Comédies pathétiques, les Feux d'artifice, les Bouffons liriques, les Marionnettes, même anoblies pour le Boulevard. D'ailleurs, ces Peres du Théâtre étoient-ils de vrais

génies ? Copistes de Sophocle , d'Euripide , de Plaute , de Térence , Dramatiques très-surannés avec lesquels nous ne lions pas connoissance ; nous tirons tout de notre propre fonds , & ce fonds est inépuisable. Qu'on interroge le Sénat comique , il répond que son embarras est de régler les rangs entre les Auteurs qui se battent pour occuper la Scène.

Veut-on apprécier au juste les talens du Théâtre ? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent dans le Public. *Le Prince de Salerne* a eu des représentations sans nombre : *L'Oracle* ne finissoit pas , & on le conjuroit de parler encore. Molière ne vit pas autant d'empressement pour le *Tartufe* & le *Misanthrope*. Lorsqu'*Epicaris* a voulu paroître , tous les bureaux d'esprit , esprits de qualité sur-tout , l'ont annoncé magnifiquement , la Ville & la Cour ont soupiré pour la voir : heureux qui a trouvé place ! On douta parmi nos peres si *Athalie* pourroit soutenir le grand jour. L'Opéra depuis Lulli , a-t'il gagné ou perdu ? Il a gagné , sans doute. Quel est ce trouble universel ! Tous les visages changent , tous les yeux s'allument , toutes les voix s'élèvent , je n'entens qu'un cri... Avez-vous lu ? *C'est un cinique atrabilaire , un fréné-*

tique, un furieux, un monstre : ô terre ! ô ciel ! qu'il soit banni, qu'on le mette en pièces.... Expliquez-vous, qu'a-t'il fait ? Je tremble pour la Patrie... Il a écrit que nous ne chantons pas bien.... Rien ne marque tant la sublimité des talens que cette sensibilité extrême, cet entoussi. sine général.

Non, non, ne craignons pas de rougir en rencontrant nos ayeux dans la carrière de l'esprit. Opposons-leur, avec sécurité, nos Fabulistes, nos Romanciers, nos Faiseurs de caractères, nos Satiriques, nos Orateurs, nos Savans. Point de détail, ni de discussions : elles ne sont pas faites pour une Nation qui pense à la hâte. Mais il est des règles sûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus d'esprit, plus de lettres, plus d'érudition, plus de science dans celle où il se trouve plus de Libraires, plus d'Ecoles publiques, plus d'Academies, plus de cercles de Savantes. Or, tous ces magasins d'esprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV. il étoit assez ordinaire que le fils du Laboureur cultivât la terre, que celui de l'Artisan ne connût que ses mains : aujourd'hui ils disputent de Religion, figurent au Barreau, ou prononcent aux Spectacles : nos terres & nos manufactures en souffrent un peu ;

qu'importe , l'esprit a gagné l'Etat. Il a fallu donner une Academie à chaque Province ; bientôt chaque Bourgade aura la sienne. Lorsque la Reine des Academies appuya son trône sur quarante colonnes , elle crut que ce petit nombre cadreroit avec tous les siècles ; elle ne prévoyoit pas la fécondité du nôtre : que d'apprentifs frappent à sa porte ! Elle avoit des idées qui n'étoient propres qu'à décourager les talens : elle disoit que l'Eloquence devoit persuader & toucher, la Poësie instruire & plaire : combien d'Orateurs & de Poëtes n'osèrent se produire ? ils ont vécu trop tôt. Nous leur apprendrons à se chamarrer de figures , de métaphores , d'antithèses & d'agréemens de toute espèce , à persuader indépendamment des raisons , à plaire sans créer des idées. On se desabuse avec le tems : des imaginations gigantesques comparoient l'Eloquence à un torrent qui entraîne tout avec bruit ; nos ruisseaux qui murmurent sous des fleurs , ont bien d'autres charmes. La Poësie étoit un feu divin qui embrasoit les ames : nous avons laissé éteindre ce volcan terrible , & nos Artificiers tirent des fusées sur le Parnasse. Il me semble voir *Bossuet* ou *Corneille* à l'ouvrage , quelle agitation ! quel tourment ! quelles

convulsions ! L'âge d'or revient parmi nous ; nous accouchons sans douleur , notre prose coule doucement , & nos plus jeunes Poëtes font des Vers de sang froid.

Lorsqu'on peut arriver par des routes faciles , est-ce un mérite de s'embarasser dans des sentiers épineux ? Etoit-il fort nécessaire de distinguer l'*imitation* du *plagiat* ? *Boileau* , pour s'approprier l'or d'*Horace* ou de *Juvenal* , le tiroit de la mine , & le travailloit : nous le prenons tout fait. On estimoit des pédans qui pâlissoient sur *Homère* & *Démosthène* : nous nous amusons quelquefois avec cette antiquité devenue *Françoise* , sans nous donner le pénible ridicule d'être hérissé de *Grec*. Cherchoit-on une science ? on fouilloit laborieusement dans les sources pour l'embrasser toute entière ; les Journaux , les Dictionnaires , les Almanachs nous la donnent en découpures : en prend qui veut & d'un air desoccupé. Il n'y avoit alors que les gens de qualité qui fussent tout , sans avoir rien appris : le privilège n'est plus exclusif ; on court les bureaux d'esprits , les jolis soupers , les spectacles , & on est étonné de se trouver Auteur. On étoit persuadé que pour faire un Livre , il falloit avoir quelque chose de nouveau à dire : tous les jours nous

en voyons éclore qui étoient déjà nés. Cette surabondance de science reflue sur le sexe. Il n'écoute plus, il parle, il disserte, il prononce, il compose.

Mais un mot décide. Qui donne le prix des lettres & des sciences à nos Anciens ? *Le Public*, direz-vous. Moi, je m'en tiens au jugement des gens du métier : or, les gens du métier, les Auteurs, excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge, & qui y ressemblent trop pour n'être pas suspects, tous se couronnent les uns les autres. Apprenons à juger d'après les vrais connoisseurs. En général, l'esprit de l'autre siècle manquoit d'une qualité essentielle : il n'étoit pas subtil, il ne faisoit que les grands traits, le nôtre s'attache aux petits : nous dissequons les vertus, nous analisons les sentimens, nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit, & il ne falloit dans le Lecteur que du bon sens pour comprendre : la finesse est devenue nécessaire : souvent l'Auteur ne s'entend pas lui-même, il se devine. On n'employoit la Métaphysique que dans les disputes d'Ecole : nous l'appliquons à d'autres usages : elle peint les mœurs, elle se fâche ou s'attendrit dans les passions, elle embellit nos Comédies & nos Chançons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un seul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les stiles, que *la Fontaine* dans ses Fables étoit toujours naïf, *Roussseau* dans ses Odes toujours sublime, & que nous sommes sujets à détonner. Un Distillateur ordinaire fait des liqueurs simples qui n'ont qu'un gout, un grand Artiste en compose qui ont tous les gouts. Ils étoient rares chez nos peres ces grands Distillateurs d'esprit, ils sont fréquens parmi nous : être *Bel Esprit* n'est plus une distinction.

Esprits vulgaires, vous objectez que cette fièvre épidémique peut préjudicier au commerce, que Carthage n'avoit point de Lycée, Athènes point de Douane. L'une & l'autre avoient tort. Le Commerce est le nerf de l'Etat, comme l'esprit en fait l'ornement : il s'agit de les concilier, & c'est ce qui nous réussit. On croit nous fermer la bouche, quand on dit que nos peres donnerent naissance aux Draps d'Abbeville & de Sedan; qu'ils perfectionnerent les Manufactures de Soie; qu'ils coulerent des Glaces plus belles & plus grandes que celles de Venise; que nous leur devons les Dentelles, les Tapisseries des Gobelins, le Fer blanc, l'Acier, la belle Porcelaine; qu'en même-tems on vit naître les Com-

pagnies des deux Indes ; que la Mer fut couverte de Vaisseaux Marchands, & que tout cela fut exécuté en six ans : c'est quelque chose. Mais compte-t'on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble & plus fructueux ? Les gens en place trafiquent de leur autorité, les grands de leur protection, le sexe de ses charmes, nos Romanciers de leurs phrases. Cette dernière branche est plus considérable qu'on ne pense. On fait des balots d'esprit pour la Hollande, la Suisse & l'Allemagne ; on en fait aussi de pacotilles pour l'Amérique. Ce commerce est tout gain, parce qu'on ne donne rien pour tirer beaucoup. ~

D'ailleurs, ne fait-on pas que l'industrie augmente le commerce en élevant les choses au-dessus de leur valeur ordinaire ? Un diamant travaillé est d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons, au moins, doublé l'industrie du siècle passé. C'est surtout dans le commerce intérieur du Royaume qu'elle se rend sensible : tous les *Comestibles* se sont tellement perfectionnés, que sur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, & au delà. On n'avoit pas alors dans les caves publiques, le secret de faire des vins de Bourgogne avec le raisin d'Orléans, & même sans raisin. Une

Compagnie célèbre a donné de si bons ordres pour améliorer le café & toutes les denrées Orientales, que nous lui passons 50 pour cent, au lieu de 10 qu'elle gaignoit autrefois. Tous les Arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent ont multiplié leurs profits. Ce n'est plus la matière qui coûte, c'est la façon : qu'un Procureur écrive, qu'un Avocat plaide, qu'un Médecin fasse une ordonnance, la matière est la même qu'anciennement ; mais la façon est d'un prix décuple. Nous avons de vieux Citoyens qui se souviennent d'avoir été riches, & qui se plaignent d'être pauvres sans avoir perdu un sol de leur revenu ; c'est leur faute : pourquoi manquent-ils d'industrie au milieu d'une Nation où il y en a tant ? Il en est une qui se présente aux plus stupides, & qui passera, sans doute, de la Capitale aux Provinces ; cent louis prêtés dans un grand besoin, peuvent doubler en moins d'un an. Si cette espèce d'industrie manque aux gens de qualité, faite de matière première, en voici une autre. Vous avez besoin, Marquis, d'une somme ; appelez un Marchand, achetez à son mot de la dorure, de la foyerie, du saxe ; vendez ensuite à moitié perte, l'autre moitié

vous reste, le Marchand croit vous duper, il est votre dupe.

Il n'est pas surprenant qu'avec tant d'habileté nous soyons plus riches que nos pères. Un Artisan en bas de soie les eût étonné, une Bourgeoise en diamans les eût fait gémir; nos meubles valent mieux que les maisons qu'ils nous ont laissées : qu'un Financier eût bâti un des Palais que nous voyons, on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le Roi, ses Généraux & ses Ministres allerent à cheval à la conquête de la Flandre : aujourd'hui, grace à notre opulence, il n'est Commis des Vivres qui ne se rende à l'Armée en chaise de poste. On respiroit dans les camps un air de simplicité qui ne donnoit pas grande idée de la Nation. La table du grand Turenne étoit servie en assiettes de fer, & le Marquis d'Humières fit une chose extraordinaire, lorsqu'à la tranchée devant Arras, il fit voir de la vaisselle d'argent.

On ne connoissoit l'or qu'en monnoie; il n'étoit employé qu'à établir des Manufactures, qu'à construire des Ports & des Flottes, qu'à élever des Monumens, qu'à circuler dans l'Etat. Nous le fixons, nous le travaillons pour la magnificence : il se transforme en cent petits meubles qui dis-

tinguent la bonne compagnie, il enrichit nos étoffes, il brille sur nos voitures & dans nos appartemens, il a même passé aux antichambres; un Laquais de l'autre siècle qui auroit tiré une montre d'or, eût été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il est naturel que nous répandions davantage. Chez nos pères la beauté sans fortune manquoit d'habit; chez nous elle est couverte de pierres. Chez eux un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une Lieutenance; chez nous qu'il se fasse connoître d'une Douairière surannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux les gens de livrée, après avoir vieilli dans le service, se croyoient heureux s'ils se retiroient avec un petit nécessaire; chez nous ils parviennent: le portier d'un homme en place aura un portier à son tour.

Nos avantages sur eux se précipitent en foule au-devant de ma plume. Leurs hommes d'Etat n'occupoient qu'une place, & ils pensoient faire beaucoup s'ils la remplissoient bien. Leurs Evêques ne venoient que rarement se former à la Cour. Leurs Prédicateurs ne savoient pas orner l'Evangile. Leurs Médecins sans équipage n'avoient rien de joli dans le propos. Leurs

Chirurgiens ne parloient pas Latin. Les Dames titrées étoient mal-adroites à se fabriquer des graces, & les Bourgeoises n'empruntoient d'elles que de faux agrémens; les Petits-Mâîtres même avoient un air gauche. La nature étoit ingrate : le grand Condé *naquit* Général; on s'étonna, il fut dans toutes les bouches. Nos petits Seigneurs *naissent* Capitaines & Colonels, à peine en parlons-nous.

J'ai entendu cent fois vanter les *Talons*, les *Bignons*, les *Lamoignons*, les *Seguiers*: ils regardoient les Magistratures comme des objets de la plus noble ambition: toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge est plus avisé; nous ne destinons les grandes sommes qu'à l'acquisition des placés de Finance: quand tout sera Financier, le bonheur sera universel; nous y tendons. Mais enfin, quelle fut la gloire de ces héros de Thémis? On vit naître de leurs travaux le Code de la Marine, celui du Commerce, les Statuts pour les Manufactures, l'Ordonnance criminelle & civile; ils réformèrent les Loix. Encore un pas ils faisoient un très-grand mal, ils détruisoient la chicane: elle a bien augmenté de forces; les détours du labyrinthe se sont multipliés sous notre génie; l'art d'éterni-

ser les procès est trouvé, tout le monde le voit : mais tout ce que les yeux ne voient pas, c'est que la chicane, au degré où nous l'avons portée, est un bien plus grand que la réformation des Loix. On ne guérit efficacement les passions des hommes, qu'en les tournant contre eux-mêmes. Les Citoyens comprendront enfin, que demander justice, c'est se ruiner. On dit plus que jamais, qu'il est plus sage de se laisser dépouiller d'une partie, que de perdre le tout : cent propos pareils qui annoncent le dégoût des procès, on ne plaidera plus.

Ce n'est pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos ayeux. Ils croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite ; que pour être Marquis il étoit nécessaire d'avoir un Marquisat ; qu'avant que de se galoner il falloit avoir des habits ; que les dettes du jeu n'étoient pas les seules dettes d'honneur ; que les offres de service devoient signifier quelque chose ; qu'un Citoyen n'épousoit que pour lui ; qu'une Duchesse se deshonoroit aussi facilement qu'une Bourgeoise. Ils prenoient au tragique cent choses qui nous amusent : la liberté réciproque dans le lien conjugal, les inclinations d'arrangement, les conquêtes bruyantes des hommes à

bonnes fortunes , la profusion d'un traitant , la mollesse d'un militaire , la frivolité dans les grandes places , le talent d'être méchant avec esprit , l'art de donner des ridicules , les plaisanteries sur la Religion.

Nous en avons de la Religion plus qu'ils n'en avoient. Le Sage dit , que *la langue parle , de l'abondance du cœur*. La Religion n'est-elle pas le sujet de toutes les conversations , le propos le plus à la mode ? Il est à craindre qu'on ne se rouille sur les habits de gout , les vernis , les boîtes émaillées : dissertations vraiment interessantes pour un cercle. Les Filles de Port-Royal parurent tout-à-fait singulières , lorsqu'elles commenterent le Catéchisme ; aujourd'hui Curés & Evêques sont aux prises avec des Nonnes ou de riches Bourgeoises qui leur développent , une gazette à la main , le sens de l'Ecriture & des Peres.

Il est tout simple qu'avec plus de Religion nous ayons plus de vertu. Nos peres avoient , peut-être , plus de bonne foi dans le Commerce , plus de vérité dans l'amitié , plus de fidélité dans leurs promesses , plus d'entrailles pour les malheureux , plus d'amour pour le bien public : vertus de paganisme , disent fort bien nos Prédicateurs ; vertus qu'admiroient Athènes & l'an-

cienne Rome. Mais nous avons plus de vertus Chrétiennes ; ce sont les seules bonnes. *Heureux ceux qui sont doux & traitables*, dit l'Evangile : on nous croiroit paîtris de cire & de miel. *Heureux ceux qui ont soif de la Justice* : notre langue s'attache à notre palais à force de l'appeler. *Heureux les pauvres* : nous faisons mieux, nous endurons la faim sur des tas de bled ; & quoique , pour l'honneur de la Nation, nous nous couvrions de soie, d'or & de pierreries, nous nous refusons cent choses plus nécessaires. *Heureux ceux qui pleurent* : nous regardons tout autour de nous, & sortant de notre caractère national, nous oublions de chanter & de rire.

Il est une vertu que tous les Fondateurs d'Ordres Religieux, appellent à juste titre : *La vertu des Anges*, c'est le célibat. Nos peres en connoissoient bien peu la sublimité. Colbert osa encourager le mariage, & il fut généralement applaudi : on exempta de la Taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établirent à 20 ans, & pour toujours un pere de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce règlement profane. Si nos Laboureurs se marient encore, c'est en moindre nombre, & ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat

fait encore plus de progrès dans les Villes. On y voit quantité de vierges de 30 ans, & de garçons de 50. On ne marie que les aînés, de peur que la Nation ne périsse tout-à-fait ; encore faut-il qu'ils aient un nom à soutenir ou quelque maniment de deniers publics.

Enfin, plus j'accumule nos avantages, plus j'en découvre, & je ne finis que parce qu'on finit même de louer un *Crésus* à sa table. Si j'osois dire que nos peres avoient de plus belles perruques, des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus lestes, une danse plus légère, un meilleur ton de complimens, on me lapideroit. Il y a mille bouches & autant de plumes qui publient que leur architecture étoit plus noble, leur pinceau plus fort, leur éloquence plus mâle, leur poësie plus naturelle, leur commerce plus florissant, leurs entreprises plus vastes, leur génie plus élevé, leurs héros plus grands ; & on n'interdit pas le feu & l'eau à ces mauvais Citoyens qui nous arrachent nos lauriers, pour en couronner des ombres qui ne s'en soucient pas.

*DÉCOUVERTE DE LA PIERRE
PHILOSOPHALE.*

IL y a un mois que je balance : travaillerai-je à perfectionner les *Pantins* ou à mettre la France à son aise ? Après avoir bien pesé ces deux grands objets , le dernier m'a paru mériter la préférence : cette Capitale ne sera , peut-être , pas de mon avis : mais je demande la permission d'être singulier.

La guerre , malgré les ressources de cet Empire , nous appauvrit par cette règle d'arithmétique , que plus on ôte , moins il reste ; & le pain du peuple se trouve en proportion du plus au moins avec les Villes que nous prenons. Tel qui , avant la prise d'Ipres , en mangeoit deux livres par jour , n'en mange plus qu'une ; & si les Grands en ont encore à discrétion , il est écrit sur le livre du Boulanger. Les impôts extraordinaires sont des maux nécessaires quand il faut acheter de la poudre à canon ; & je suis bien persuadé que le grand Monarque qui nous gouverne , s'il pouvoit , sans impôts , gagner des batailles , acheteroit encore à ce prix le titre de *Bien-Aimé*. Cela ne se peut en tout , mais en partie,

& singulièrement sans *dixième*. Comment cela ? En taxant nos vices au lieu de taxer nos biens. J'entre en matière.

Je suppose que le dixième mette dans les coffres du Roi cent millions de livres par an : je force la mesure , afin d'éviter les chicanes. Il est question de trouver cette somme dans le trésor de nos vices. Heureusement il est surabondant. Je n'en soumetts que six à la taxe , qui étant ou plus répandus , ou plus ordinaires aux riches , fourniront plus d'argent. Les voici : le Parjure , la Médisance , le Larcin de l'honneur , l'Infidélité conjugale , les Dettes , les Petites-Maisons.

Taxe du Parjure.

Pour ôter toute équivoque , définissons clairement le parjure. Nous entendons un mensonge confirmé par serment , soit devant un Magistrat , ou derrière un comptoir , dans les offres de service , ou devant deux beaux yeux. Examinons quelle somme peut sortir de cette infirmité. Qu'il y ait seulement cent quarante mille personnes qui y succombent une fois chaque jour. La supposition doit paroître modeste , si l'on considère qu'il y a plus de douze millions d'habitans

d'habitans dans ce vaste Royaume, & encore plus modeste, si l'on fait attention à la grande utilité du parjure dans le commerce de la vie, dans toutes sortes de trafics, dans les procès, dans les promesses obligeantes qu'on ne tient pas, dans les conquêtes amoureuses que l'on médite. A sept sols six deniers chaque parjure, est-ce trop? il me semble que non. Quand pour sept sols six deniers, on peut gagner un procès, faire périr son ennemi, doubler son commerce, aquerir la réputation d'homme obligeant, vaincre une cruelle, c'est un argent avantageusement placé. Reprenons. Cent quarante mille personnes payant sept sols six deniers, donnent la somme de trente-cinq mille livres pour un jour. Par conséquent, le produit de cette taxe pour un an, est de dix-neuf millions deux cens quinze mille livres.

Taxe de la Médisance.

Il faut de toute nécessité que dans cette Nation, il y ait une moitié toute bonne & l'autre toute mauvaise, puisqu'une moitié est toute occupée à médire de l'autre. Il y a plus. Il faut encore que la moitié qui étoit bonne hier soit mauvaise aujourd'hui,

puisque celle dont on médisoit hier , est aujourd'hui la *moitié* médisante. C'est un prodige ; mais on ne dispute pas des faits. Voilà un fonds abondant pour le trésor public. En effet , à supposer seulement un million de médisances par jour , de la pointe de la Bretagne jusqu'au Rhin , & de la Flandre jusqu'à la Méditerranée , à trois sols chaque médisance. Un jour donne cent cinquante mille livres , & un an donne cinquante-quatre millions neuf cens mille livres.

Cependant , pour marquer au beau Sexe l'attention qui lui est dûe , n'en exigeons que la moitié de la taxe , & même accordons-lui chaque jour vingt médisances gratuites : si les hommes se plaignent de cette inégalité , qu'ils considèrent que la médisance est un talent qui n'est point naturel à notre Sexe ; mais un art aquis & forcé , dont tous les actes sont , par conséquent , bien volontaires , & par-là même , selon la plus saine Théologie , bien coupables. Au lieu que la nature a placé dans la langue féminine un ressort toujours agissant , plus prompt que la pensée , un nerf extrêmement sensible qui tressaillit au moindre défaut du prochain. Qu'ils considèrent encore que si on taxoit les Dames dans toute

la rigueur , ce feroit , peut-être , les condamner à un silence perpétuel. Quelle mélancolie se répandroit fur tout le Royaume ?

Ainsi , en faveur de cette raisonnable diminution , réduisons le produit annuel de la taxe à moitié ; reste encore vingt-sept millions quatre cens cinquante mille livres.

Taxe du Larcin de l'Honneur.

Il s'agit dans cette taxe de cette espèce d'honneur que notre sexe vole à l'autre , malgré son extrême vigilance ; de cet honneur qui se conserve communément après être perdu , & qui renaît pour être encore volé ; de cet honneur enfin , qui est plus précieux avant qu'il soit engagé qu'après. Je le prens ici avant tout engagement. L'infidélité dans le mariage mérite bien une taxe à part.

Je crois , sans exagérer , que dans une Nation où il y a tant de voleurs & point de verroux , il se fait bien cent mille vols en 24 heures , jour ou nuit ; voilà donc cent mille coupables sujets à la taxe. Que chaque vol soit taxé à vingt sols , je vois cent mille livres entrer chaque jour dans les coffres du Roi : ce qui produit la somme de 36 millions 600 mille livres par an.

Taxe de l'Infidélité conjugale.

Dans une Nation où il y a douze millions d'habitans, il y a environ trois millions de mariages. Parmi tant de mariages on peut compter dix mille jeunes femmes unies à de vieux maris, dix autres mille dont les maris ont des maîtresses, la vengeance est douce ; cinq mille associées à des maris bourrus, & enfin cent mille femmes aimables répandues dans les Villes à Garnison, ou à portée des Colléges, des Chapitres & des Abbayes. Que de ce nombre total qui nous présente cent vingt-cinq mille femmes dont la vertu est en souffrance, il sort seulement cinquante mille infidélités chaque semaine pour le bien public, à une livre dix sols l'infidélité ; cette taxe produira par an trois millions neuf cens mille livres.

On sera, peut-être, surpris de ce que dans un si grand Royaume où les maris sont si traitables, nous réduisons les infidélités à un si petit nombre, d'autant plus que Boileau, de son tems, ne comptoit que quatre femmes fidèles dans cette Ville immense ; mais au Parnasse on ne se pique pas de calcul.

D'ailleurs, je crois à propos d'exempter

de cette taxe , la bonne ville de Paris pour deux raisons. La première est qu'il paroît juste de favoriser les étrangers qui y apportent leur argent ; cet impôt pourroit rendre les femmes moins obligeantes. La seconde est que la Capitale donnant ordinairement le ton à l'Etat, il est bon qu'elle ne soit point gênée dans ses leçons, afin que le reste du Royaume, en les pratiquant, rende davantage au trésor public.

L'on n'entend pas soumettre à cette taxe, les femmes qui auront une notable difformité, une bosse, par exemple, des yeux chassieux, une maigreur frappante, &c. ni celles qui parlant à leur miroir, conviendront, de bonne foi, de leur laideur, ni enfin celles qui auront passé cinquante ans. Quant aux hommes on exempté ceux qui auront atteint soixante & dix ans.

Taxe sur les Débiteurs.

Avoir des dettes en France, est un titre de noblesse, & même de grandeur. Le Sacristain d'une Cathédrale avec cent pistoles d'appointement, a encore un louis le 31 Décembre qui ne doit rien à personne : mais son Evêque qui a depuis dix ans cinquante mille livres attachées à sa Mitre, devroit encore ses Bulles, si Rome faisoit

crédit. Un Bourgeois avec deux mille écus de rente élève fix enfans : vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur, qui n'en a qu'un, avec cent mille écus, & il doit à tous les métiers. C'est un privilège des grandes conditions. J'en bénis le ciel, cet impôt ne chargera pas le peuple.

Cela étant, comptons les Grandeurs, les Excellences, les Eminences, tous les Monseigneurs, & généralement tous ceux qui occupent des places élevées dans la Monarchie. N'en portons le nombre qu'à deux cens mille. Supposons favorablement qu'il n'y en ait qu'une moitié chargée de dettes, voilà cent mille débiteurs. Taxons-les à dix sols par jour seulement, pour les faire souvenir de leurs créanciers. Un an donne la somme de dix-huit millions trois cens mille livres.

Il paroît raisonnable d'exempter de cette taxe, ceux qui n'auront que des dettes du jeu, & ceux qui donnent tous les ans dix mille livres aux pauvres.

Taxe sur les petites Maisons.

Voici encore une espèce de taxe qui ne tombe point sur le peuple ; elle est donc bien dans les principes de l'humanité. Pour avoir une grande maison, il ne faut que

trente mille livres de rente ; mais pour en avoir une petite , il en faut cent mille , à bon marché faire. C'est ordinairement un asile de plaisir & d'abondance : n'est-il pas juste d'y prendre quelque chose pour le bien public ? De compte fait , il entre dans une petite maison douze agréables & quatre femmes par semaine , ou la même femme quatre fois. Le propriétaire payera une livre par homme , & trois livres par femme , n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainsi cinq cens petites maisons à vingt-quatre livres par semaine , donneront six cens vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le propriétaire ira souper dans sa petite maison , avec sa femme , ses enfans ou son Curé , ne seront pas sujets à la taxe.

Jettons à présent un coup d'œil sur le produit de ces différentes taxes , & voyons si elles peuvent remplacer le dixième.

Produit {	du Parjure ,	19215000
	de la Médisance ,	27450000
	du Larcin de l'honneur ,	36600000
	de l'Infidélité conjugale ,	39000000
	des Dettes ,	18300000
	des petites Maisons ,	624000
Total, cent six millions quatre-vingt-neuf mille livres ,		106089000
Le produit du dixième n'étant que de cent millions , ci		100000000

Voilà un excédent de six millions quatre-vingt-neuf mille livres, qui sera destiné à payer les Officiers qu'on emploiera dans la nouvelle ferme.

On me demandera, peut-être, les moyens de lever ces taxes. Ce seroit chasser sur les terres des Fermiers-Généraux. Il me suffit de leur avoir montré le lièvre; je laisse à leur industrie le soin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuserai pas mes conseils. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter deux mots pour faire mieux sentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord présenté que comme un fonds propre à supprimer le dixième en le remplaçant, comme une ressource en tems de guerre; mais on s'apercevra aisément que la taxe des vices peut tenir lieu de tout impôt, paix ou guerre. En effet, six vices seulement nous donnant plus de cent millions, combien nous donneront vingt? Combien nous donneront trente, qu'on pourroit encore taxer, & taxer avec moins de modération? Que sera-ce encore, si on veut imposer nos ridicules? Je n'offre qu'une esquisse, d'autres feront le tableau. Un nouvel avantage, c'est qu'en taxant les vices, au lieu de taxer les biens, il n'y aura personne de taxé, que ceux qui voudront

bien l'être. Ce qu'on paie volontairement, on ne croit pas le payer. Enfin, un dernier avantage, c'est que généralement parlant, le peuple ne payera qu'un ou zéro, tandis que les riches payeront mille.

Il ne se présente qu'une objection raisonnable, la voici : si la taxe sur les vices venoit à corriger la Nation, à répandre la vertu dans tous ses membres, que deviendroient les fonds publics ? Je répons que cela n'arrivera jamais, parce que j'aurois plus fait que Moïse, le Messie, l'Evangile & les Apôtres.

Je finis, en protestant à toute la France que je ne demande pas un sol pour la mettre à son aise, pas seulement l'exemption de la taxe. Trop heureux si j'ai servi ma Patrie ! Je renonce même à la gloire flatteuse de l'invention. C'est le Docteur Swift qui enfanta ce grand projet, qui le proposa aux Anglois : mais, ou ils manquèrent de lumières, ou d'amour pour le bien public. Le François a les deux en abondance.

Je demande à présent si une source d'argent, toujours coulante, n'est pas la vraie Pierre philosophale.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

ON a beau dire, l'Astrologie est une vraie science. L'univers en sera vaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changés en femmes, & les femmes en hommes. Ce sera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose, jour de la conjonction de cinq Planètes qui se cherchent dès la naissance du monde, sans avoir pu encore se rencontrer.

Les Anciens ont prévu ce grand événement : ils ont été sifflés ; les rieurs vont être pour eux. L'Egypte l'avoit gravé sur un obélisque en caractères hiéroglyphiques : *Un Forgeron donnoit son marteau à une femme, & la femme lui tendoit sa quenouille.* Thalès de Millet, qui avoit connoissance de cet hiéroglyphe, après y avoir appliqué les calculs astronomiques, s'écrie : *Les hommes fileront donc, & les femmes forgeront.* Anaximandre persuadé par son orgueil, qu'un homme étoit plus qu'une femme, exprime cette transformation en termes algébriques : *Alors, dit-il, la quantité négative sera changée en quantité positive, le moins en plus*

Et le plus en moins. Le divin Platon ne se contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludés : *La nature*, ce sont ses paroles, *commencera son ouvrage par la partie la plus difficile, avant de changer les corps, elle changera les idées Et les inclinations.*

Ouvrons les yeux, suivons la nature, & nous appercevrons les progrès qu'elle a déjà faits. Ne voyons-nous pas que le gout de la parure se perfectionne dans les hommes ? Autrefois les Dames étoient seules à leur toilette ; aujourd'hui le Magistrat quitte *Bartole*, le Guerrier *Polybe*, l'Abbé les *Docteurs de la Loi* pour y voler. Respectons la nature : c'est un avant-gout de leur prochaine transformation qui les mène ; ils vont à l'Ecole, & ils professent déjà avec distinction dans les cercles : paroli aux rubans, aux pompons, aux aigrettes, à toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience qui m'impacienta beaucoup l'autre jour. J'avois à parler à un Juge de 25 ans, je voulois du particulier, on l'habilloit, il me convint d'essuyer tout le spectacle, qui consumma plus de tems qu'il n'en falloit pour rapporter mon affaire ; je crus qu'il étoit assigné chez une Duchesse pour faire assaut de

frisures & d'odeurs. Un Parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la Maréchale autant pour homme que pour femme. Les hommes se flattent-ils d'être hommes encore long-tems ?

Ne voyons-nous pas que la minucie les amuse, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, que le caprice s'empare de leur être ? Nous poussons jusqu'aux vapeurs : je tirai dernièrement mon flacon pour un Seigneur à qui son Intendant rendoit des comptes, & si toutes ces altérations ne se montrent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple, c'est que ces masses grossières ne sont pas si dociles au ciseau de la nature. Le tems amenera tout.

Que désormais notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles faire de la tapisserie, donner audience dans leur lit à midi, interrompre un discours sérieux pour converser avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, caresser leurs dentelles, être furieux pour un magot brisé, tomber en syncope sur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre sexe toutes ses graces. Une Puissance supérieure l'a voulu ; les goûts sont

changés ; & comment ne le feroient-ils pas , puisque les idées le sont , puisque les facultés de l'ame sont attaquées ?

On ne peut plus le dissimuler. Le bon sens dans les hommes tourne en saillies , la mémoire en magasins de menus propos , l'imagination en feu d'artifice : ils parlent , ils écrivent si légèrement , qu'ils semblent n'avoir rien écrit , ni rien dit ; ou s'ils disent , ils disent trop. Ce qui n'est qu'un peu difforme , est à *faire borreur* ; ce qui est médiocrement bon , est *délicieux* ; ce qui n'est qu'ébauché , est *du dernier parfait* ; en bien ou en mal ils escaladent tous les superlatifs ; ils sont *enchantés* , *comblés* , *furieux* sur des choses qui n'auroient pas causé la moindre émotion dans leurs ayeux , mais seulement dans leurs ayeules.

Critiques impitoyables , en qui la nature n'a , peut-être , pas encore tant avancé son ouvrage , ne croyez pas vous soustraire à son pouvoir : il est juste qu'elle commence par les importans de l'espèce : supportons nos freres , bientôt nous leur ressemblerons , nous serons femmes , & , par contre-coup , les femmes se changeront en hommes. Nous en voyons aussi des symptômes trop évidens , pour nous refuser à cette créance.

Trois choses, sur-tout, avoient paru distinguer notre sexe du leur : *Parler peu, penser beaucoup, & dominer*. Ces attributs ont passé aux femmes. Elles parlent moins : dernièrement dans un cercle, j'en comptai six qui ne desserrèrent les lèvres que pour rire, tandis que deux élégans Marquis pirouettant de l'une à l'autre, composoient un Dictionnaire : on remarquoit pourtant à leurs discours qu'ils n'avoient pas l'âge de raison : que feront-ils quand leurs organes auront plus de consistance ? L'Eglise, on ne le croiroit pas, est un lieu qui met la langue en mouvement, puisqu'on y voit communément les Cavaliers avoir cent choses à se dire, les Dames s'y taisent ; mais ce sont les maris principalement qu'il faut consulter en cette matière : ils conviennent assez généralement que, hors les occasions de demander & de quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire ; & dans les compagnies on s'apperçoit qu'elles gardent le silence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins, elles pensent davantage. Les hommes étoient en possession de juger les livres ; aujourd'hui c'est au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur, ou, tout au moins, la juridiction

est partagée ; ce ne seroit rien : elles sont auteurs, la Poësie légère n'est plus qu'un jeu de leur première jeunesse ; elles ont embouché la trompette de *Milton*, elles laissent aux hommes la fabrique des Romans, pour donner des modèles de lettres & des anecdotes sur l'Histoire : elles ont même forcé le Sanctuaire des Sciences : est-on encore étonné de les voir la Sphère dans une main & le Compas dans l'autre, mesurer ou arranger le monde, de les voir anatomiser l'ame ou fouiller dans le sein de la matière, pour y trouver des *Monades* & accrediter *Leibnitz* ? Si elles nous parlent Grace, Prédestination ; si elles commentent *saint Augustin*, un Moliniste, de mauvaise humeur, nous dit que c'est l'*esprit infernal* qui les guide : qu'est-il besoin de recourir à un inconnu ? Il parleroit juste, en disant, que c'est l'esprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs, leur jugement devient si solide, que la plupart des emplois & des dignités se distribuent à leur gré ; excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominent en effer ; il est de notoriété que nos jeunes gens ne sont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du spectacle, de la pro-

menade, des grands & des petits soupés; l'âge mûr ne se soustrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois. Une fille de seize ans dit à un homme de quarante: Au lieu d'examiner dans votre cabinet, si ce malheureux conservera sa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant plusieurs heures, il la regarde; aimez-moi plus que votre femme, il y consent; ruinez-vous pour moi, il se ruine: les Autels & le Notaire avoient semblé assurer aux maris la domination; la nature franchit la barrière, & donne aux femmes le premier rôle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, dîner avec *Madame*, *Madame* est servie, le mari peut s'absenter, c'est un personnage qu'on double aisément.

Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des Etats. La nature a bieu su ce qu'elle faisoit en inspirant aux législateurs en vue de la grande métamorphose, de faire tomber les couronnes en quenouille: le Sexe occupe déjà deux Trônes en Europe: par les loix, si les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperoit six, & une sage République vient tout récemment de lui déférer le Stathouderat; aussi les Dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage: ont-elles tort si la

nature les élève au-dessus d'elles-mêmes ?

On peut ajouter un quatrième distinctif, qui a passé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ses amours, ou les loix lui ont permis plusieurs femmes, ou il se les permet lui-même. Les femmes, au contraire, attachées à un seul mari, s'y tenoient assez fidèlement ; mais en approchant de leur transformation, elles ont élargi leur cœur & étendu leur liberté.

Voilà donc les idées & les inclinations changées dans les deux sexes : le plus fort est fait, il a fallu du tems ; mais le changement des corps sera l'affaire d'un moment. Je me trompe peut-être ; car des connoisseurs prétendent que la nature a déjà frappé les premiers coups. Il est évident, disent-ils, que la constitution de l'homme s'affoiblit : ses pieds n'ont plus de force ; il passe sa vie sur un lit, dans un fauteuil, ou dans un carrosse : encore est-il souvent excédé. S'il en est nombre qui marchent encore, on sent bien que c'est un parti violent arraché par l'infortune ; les riches ne marchent plus : aussi a-t'on abandonné la paume, le mail & tous les jeux qui demandoient des pieds & des bras. On ne peut plus supporter le vin ; la mesure de nos

peres est retranchée de moitié ; il faudra taxer l'eau : on devient également incapable des nourritures solides ; heureusement les Cuisiniers ont imaginé des sublimés de viande, & des crèmes ; encore deux repas furchargent-ils. Rien de si commun que d'entendre dire à des vieillards de 20 ans, qu'ils sont usés, & ils n'ont rien fait : ils sont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de foiblesse, comment partir pour la guerre ? Le remède est trouvé, on court la poste entre deux draps.

Il y a long-tems que cette foiblesse travaille à dépeupler la terre. Qu'on lise l'Histoire, on ne trouve pas la cinquantième partie des habitans qui y étoient du tems de *César* : & si la fécondité se perd, ce qu'on remarque, sur-tout, dans les premières familles, où à peine compte-t'on un héritier, n'est-ce pas parce que la nature, dans la crise où elle se trouve aujourd'hui, devient équivoque ? Il suffit pour ses vues qu'il y ait encore des moitiés & des quarts d'hommes. Enfin, soit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous mesure ou qu'on nous pèse, on trouve bien du déchet d'âge en âge ; & si les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient à l'étiquette de nos visages, *pourquoi nous portons bar.*

be : il leur seroit aisé de nous faire ce mauvais compliment ; ils étoient éloignés de plus de dix siècles de la grande métamorphose , & nous y touchons.

Mais à mesure qu'un sexe s'affoiblit , l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore *le beau Sexe* : Adonis de la Nation , ce n'est pas la peine de lui disputer ce titre pour le peu de tems qui lui reste à en jouir : mais qu'on ne le nomme plus *le Sexe foible*. La Champagne convient que son commerce est plus soutenu aujourd'hui par les femmes que par les hommes ; ce vin pétillant ne mouffe que pour elles. Les liqueurs qui ont plus de force , trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un bal , elles percent la nuit dans un mouvement perpétuel ; un robuste artisan en seroit anéanti. Elles sentent si bien la force qui croit en elles , qu'elles ont quitté la défensive , elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut & le bas étage : mais lorsque le feu est au premier & au cinquième , le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne fais si , en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'appliquent , nous n'apercevriens pas des signes de force sur leur visage , leur peau s'épaissir , leurs traits

grossir & la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens à lunettes, à les observer si curieusement dans les Spectacles ? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature. Si les âmes sont changées, les corps ne résisteront pas à son action victorieuse : je le répète ; le premier Août, les femmes demanderont des chapeaux & les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire, lorsque nous verrons une Bourgeoise plaider au Chatelet, & son mari monter une garniture ; une femme de l'ancienne Robe prononcer des Arrêts, & un Président faire des nœuds ; une Comtesse donner un Mandement, & un Prélat en couche ; une Duchesse au Conclave, & un Cardinal demander le tabouret.

Apprenez, rieurs imprudens, que la nature ne fait rien de ridicule : & voici de quoi vous donner du sérieux mêlé d'une joie respectueuse ; apprenez qu'elle se sert de cette transformation pour rendre la liberté & la tranquillité à l'espèce humaine. Aux grands maux les grands remèdes ; il y a sur la terre environ quatre millions de Héros, dont les uns mangent cinq sols par jour, les autres cinq louis pour mettre tout en confusion : le fer à la main & roulant

du canon devant eux, ils se rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes & de nos vies. Enfans de violence, votre regne est passé; vous demanderez bientôt des quenouilles, & les femmes, quoique revêtues de votre sexe, ne ceindront pas vos épées; car il faut remarquer avec tous les Philosophes, que la nature, malgré l'étendue de son pouvoir, ne peut pas changer les essences. Or, il est évident que l'essence de la femme est la douceur; ses autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuset de la nature: mais l'antipatie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou blesser, la douceur, en un mot, en sortira sans altération. C'est un caractèreistique, c'est un immuable: le Sexe, malgré sa transmutation, se souviendra toujours, avec complaisance, qu'il fut fait pour multiplier & non pour détruire.

Delà on peut annoncer la paix générale & perpétuelle, d'autant plus que si, par une singularité contre nature, il se trouvoit sur le Trône un de ces nouveaux hommes qui fut enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un Souverain qui est aimé, le doit à lui-même: mais il n'est à craindre que par la force de ses sujets. Qu'on ne m'objecte pas les

Amazones : l'Histoire ne convient pas du fait, & au pis aller, c'est un phénomène qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le système général.

Cette guerre qui désole l'Europe, touche donc à sa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvemens inutiles pour la campagne prochaine ! Peut-être le cas d'une bataille tombant justement au premier Août, on verra deux armées, qui la veille étoient si formidables, jeter leurs armes pour courir plus légèrement aux *toiles de Hollande*, aux *Perfes* & aux *mouffelines*. Russiens, qui marchez depuis trois ans, c'est bien la peine d'arriver précisément pour acheter des jupes.

Ce n'est pas tout. La grande transformation n'influera pas seulement sur la paix des Nations, mais encore sur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leur passeront la passion des dentelles, la fureur des diamans, la coquetterie, l'ennui qu'inspire un mari, les fantaisies, les maladies de commande & tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages ; ils n'affecteront point la supériorité qui les blessait tant. Tout sera dans l'ordre. Que diroit ce

Docteur Allemand, s'il vivoit, qui osa imprimer un Livre avec ce titre : *De l'Excellence de la Femme sur les autres animaux* ? Le sot ! Il seroit le Loup de la Fable. Que diroit Mahomet ? Excluroit-il encore les femmes du Paradis ? Le Prophète s'occuperait, sans doute, à refondre l'Alcoran.

Mais j'entens les incrédules du siècle s'écrier, malgré l'Astrologie & la parole de la nature : Comment s'attendre à ce prodige ? Comment le croire ? Il n'en seroit pas un, s'il étoit cru aisément. Combien d'événemens que la seule expérience peut persuader ? S'attendoit-on qu'une Ville immense en pleine guerre & en pleins impôts, s'amuseroit six mois d'un *petit homme de cartes* ? S'attendoit-on à la découverte de la *Pierre philosophale* ? S'attendoit-on à une *Statboudereffe* ? S'attendoit-on enfin, qu'un Jésuite erreroit, & pour comble, qu'il se retracteroit avec l'humilité de son état ? Tous les siècles sentiront le bienfait ineffable de l'Année merveilleuse.



LA MAGIE DÉMONTRÉE.

Que fais-tu, Ben-Josué? N'oublies-tu point un Rabin qui t'a élevé, & un ami qui te porte dans son cœur? Que tu es heureux de vivre dans cette Isle inconnue, où nos peres chercherent un asile contre la persécution des *Nazaréens*! Ne crains pas que j'en révèle ni le nom, ni la situation. Je me souviens du terrible serment qui nous lie. Le Ciel permettra, sans doute, que les profanes en ignorent à jamais le chemin: c'est l'unique moyen de conserver nos loix & notre bonheur. Plus je voyage, plus je bénis notre sort. Je t'ai écrit d'Espagne, où j'aurois mieux aimé passer pour assassin, que d'être reconnu pour Juif. Me voilà dans la Capitale de l'Empire François. Croirois-tu qu'elle est peuplée de *Magiciens*? J'étois persuadé que ceux qui combattirent contre Moïse, n'avoient point laissé de successeurs. Ceux-ci ne se mêlent pas des affaires du Ciel: ils emploient les Diables pour leur fortune & pour leurs plaisirs.

Conçois-tu, par exemple, qu'un homme en douze lunes, puisse manger cinq cens bœufs & huit mille moutons? Que n'étois-tu

n'étois-tu dernièrement avec ton ami dans une promenade publique , tu t'en serois convaincu.

Un Citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boîte d'or, d'où il respiroit une poudre inconnue dans notre Isle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes, sans doute, lui dis-je, un Grand de la Nation ? *Et vous, vous êtes bien étranger*, me répondit-il : *je me contente de servir un Grand, je suis son Maître-d'Hôtel, c'est-à-dire, chargé de pourvoir à sa table.* Vous n'avez donc guères à faire, repris-je, car il faut peu de chose pour vivre. *Peu de chose !* s'écria-t'il. *Savez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année dernière, il se trouva que Monseigneur avoit mangé cent mille écus ?* Prends la plume, Ben-Josué, (tu connois par le change, les monnoies de l'Europe) soustrais cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs & le fruit, tu trouveras que ce Grand a dévoré en si peu de tems ce nombre prodigieux de bœufs & de moutons ; ou s'il a vécu de volaille & de gibier, on est effrayé du calcul. Oh ! certainement cela n'est pas naturel. Si un enfant de Noé avoit eu cet appétit dans l'*Arche*, penses-tu que la terre auroit pu se repeupler d'ani-

maux ? Avant de quitter mon homme, je lui fis encore deux questions. Vraisemblablement votre Maître est unique dans son espèce ? *Point du tout*, me dit-il ; *il n'est pas le vingtième en cette Ville ; & s'il se contentoit de cent mille livres pour sa table, il ne seroit pas le centième.* Mais leurs revenus peuvent-ils suffire à cette faim surnaturelle ? *Qu'importe, ceux des autres y suppléent.*

J'ai appris depuis que les Créanciers ne peuvent rompre un enchantement qui les pousse à prêter toujours, & qui les arrête dans les anti-chambres quand ils vont pour recevoir. Te dire, en quoi consiste ce sortilège, cela me passe, à moins que ce ne soit dans certains rubans bleus ou rouges, ou dans l'image du Soleil que les Grands portent sur leurs habits.

Il est ici une autre espèce d'hommes qui sont les singes des Grands, & ils poussent si loin l'imitation, que souvent ils les surpassent. Ils étoient nés avec un petit estomac qui s'élargit prodigieusement à mesure qu'ils manient les deniers publics. Il faut qu'ils soient plus magiciens que les vrais Grands ; car en mangeant autant qu'eux, loin de devoir, ils ont toujours de quoi prêter. J'ai ouï parler d'une pièce volante qui

revient toujours à son maître ; je les soupçonne de l'avoir. Ils n'égalent pourtant pas les Grands en tout , pas même la Noblesse.

Ne vas pas t'imaginer qu'on entende ici par Noblesse ce qu'on entend dans notre Isle , *la vertu & les talens*. Je ne sais si tu me comprendras : c'est un mérite qui coule avec le sang , quelque gâté qu'il soit. Parmi cette Noblesse il y a des *Comtes* , des *Marquis* & des *Ducs*. Tremble , Ben-Josué , ces noms sont magiques. A-t'on besoin d'un Héros , d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? on les prend dans les familles qui portent ces noms-là , & aussi-tôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois , sans doute ; car cette Nation est trop éclairée pour se laisser commander & enseigner par des gens sans capacité , ou pour leur confier ses plus grands intérêts. Que dis-tu de cette capacité qui vient de la combinaison des lettres ? Verrois-tu , sans étonnement , un guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de soixante , qui seroient des *Gédéons* , si avec beaucoup de blessures , d'application & d'expérience , ils portoient un autre nom ? Est-ce là du naturel ?

Dans l'ordre des Juges l'enchantement est aussi fort. Un fils hérite des lumières

ainsi que de la Charge de son pere. Cet adolescent a végété vingt ans ; le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maîtresse ont rempli toutes ses heures. Le pere meurt ou se démet, le bambin est Juge. Il connoit à l'instant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes & la Jurisprudence. Si cela n'étoit pas, comment décideroit-il de la fortune, de l'honneur & de la vie de ses Concitoyens ? Que penses-tu de cet héritage de science ? le trouves-tu dans la nature ?

Je sens néanmoins une contradiction aussi surprenante que l'enchantement même. La magie forme un Juge dans un moment ; mais elle ne peut pas faire un Avocat ; du moins ne l'a-t-on pas vu jusqu'à présent. Cet homme fait pour parler, tandis que le Juge écoute, n'y réussit, comme dans notre Isle, qu'à force d'étude, de méditation & d'exercice. Ce n'est pas même la seule espèce exceptée. Il est des Sociétés de Gens de Lettres sous le nom de Collège, d'Université ou d'Académie, sur lesquelles l'enchantement n'a pas plus de prise. Je ne vois pourtant pas pourquoi dans ces quatre espèces on n'hériteroit pas de la place & de la science, puisque cela arrive dans la Magistrature. On peut tout

espérer du tems. Il viendra , peut-être , un Magicien supérieur à tous ceux qui vivent , qui opérera ce prodige.

Je t'ai parlé des Grands ; la Magie les sert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple , elle persuade au peuple que l'esprit , le cœur , l'air , le langage , les connoissances ; en un mot , que tout dans les Grands est aussi grand que le nom. Elle va plus loin , elle lui ôte le sentiment de ses plus chers interêts , elle lui démontre que les poissons , les oiseaux , les animaux des forêts n'appartiennent pas à ceux qui les prennent ; qu'il doit labourer , semer , recueillir , & n'avoir rien dans ses greniers. Aussi dans un Etat qui se glorifie d'être le plus riche de l'Europe , & dans la Ville la plus riche de l'Etat , je trouve , à chaque pas , des Citoyens qui me demandent du pain , & qui poursuivent leurs freres jusques dans les Temples.

Je ne fais si c'est pour se venger que le peuple exerce à son tour la Magie sur l'esprit des Grands. Parmi ce peuple il en est qui sont occupés à les servir dans leurs maisons : chargés d'emplettes , ils disent à leurs Maîtres que 30 font 60 , & les Maîtres le croient. D'autres leur fournissent des marchandises qui se doublent , ou s'allongent

au moment qu'on les livre ; mais qui se simplifient ou se raccourcissent au moment qu'on les emploie ; par ce moyen elles se trouvent payées deux fois. Il leur en arrive autant pour les fruits qu'on leur apporte de la campagne : que dis-je ? Un légume qui vaut huit sols la mesure lorsqu'il est bon , le rustique Magicien dit à Monseigneur , qu'il vaut cent livres dans un tems où il est mauvais , & on en donne le prix. Au reste , j'ignore quelle récompense donnent les Grands à l'Esclave qui garde leur porte : elle doit être considérable ; car il a le secret de les rendre invisibles. Dans notre Isle , qu'un Citoyen vienne nous voir par amitié , par honneur , ou par besoin , il nous trouve toujours dans nos maisons quand nous y sommes : ici ce garde-porte fait que l'on n'est pas où l'on est.

Tu vois que le peuple , à son tour , ne réussit pas mal en magie : mais ce qui t'étonnera , peut-être , encore plus , c'est qu'on voit sortir de son sein de jeunes Danseuses & Chanteuses qui persuadent aux Grands & aux Riches que l'or & les diamans sont l'unique preuve de l'amour ; que plus elles partagent leurs faveurs , fût-ce aux Esclaves même de leurs Amans , plus elles sont précieuses ; qu'elles sont en droit d'être

aimées sans aimer, & qu'il faut recevoir d'une ame égale ce qu'elles donnent, poison ou plaisir. De quel philtre se servent-elles pour former de pareils attachemens ?

Ne te lasse point de me suivre, tu verras de la magie par-tout. Tu t'es récrié sur l'incroyable voracité des Grands. Croiras-tu à présent qu'on puisse vivre sans manger ? C'est ce qui arrive ici à des sociétés nombreuses, qui, pour plaire à Dieu, font vœu d'être inutiles aux hommes. Ces troupeaux d'élus sont sans fonds, sans industrie : l'Etat ne leur assigne aucune subsistance ; ils vivent pourtant, & sont aussi gras que ceux qui mangent. Si la manne pouvoit tomber pour une Nation profane, je croirois qu'elle tombe dans leurs retraites.

Cette Nation nous a copié en bien des choses. Elle a des Lévites, des Rabins & des Grands-Prêtres. Il y a dans cette Capitale un Rabin qui bâtit un Temple en faisant courir tous les mois des morceaux de papier qui ont la figure d'un quarré long : ce sont, n'en doute pas, des *Talismans*. Pour les Grands-Prêtres portant Thiâre, on en compte autant que de Synagogues particulières. Chacun aime la sienne comme un tendre époux aime une épouse accomplie : ils ont bien raison, car

ils trouvent l'honneur, le repos & l'abondance dans leur mariage. Cependant admire la force d'un charme qui les poursuit. Toujours poussés vers leurs épouses par le feu dont ils sont consumés, & tous les chemins étant ouverts, ils sont repoussés, sans cesse, dans la Capitale par une Puissance invisible. Quel tourment ! On dit qu'un Magicien peut ôter le sort qu'un autre a jetté. Que les Grands-Prêtres n'en cherchent-ils un qui leur rende ce service dans une Ville où il y en a tant !

J'ignore si les Provinces ont leurs Magiciens ; mais dans chacune on a coutume d'en envoyer un, que le vulgaire met au-dessus des Grands, parce qu'il en craint beaucoup de mal : il l'appelle *Monseigneur*. Ce personnage redoutable s'empare des vents & des nuées ; il tient dans ses mains la stérilité & l'abondance ; il est sujet à l'humeur : le peuple prie, sans cesse, qu'il n'en ait pas.

C'est un terrible fléau lorsque les Magiciens ont l'humeur mal-faisante : écoute, & bénis le Ciel de ce qu'il n'en est pas parmi nous. Dans notre Isle un mari trouve souvent dans son épouse plus d'agrément qu'elle n'en a ; cela est tout simple, il l'aime. Ici une femme perd tous les siens

aux yeux de son mari deux mois après le mariage. En vain toute la Ville, avec tous les miroirs, dit-elle à *Monsieur*, que *Madame* est toujours charmante : une Fée lui a apparu, l'a touché, & l'a convaincu que cela est faux. La femme piquée s'adresse au premier enchanteur qui se présente, & compose avec lui un signe ineffaçable qui se place sur la tête du mari, & ce signe, sans être apperçu, (comprends-moi, si tu peux) signifie à tout le monde qu'elle est vengée.

Parmi nous un pere & une mere chérissent leurs enfans : ils leur partagent également leurs terres & leurs troupeaux. S'ils mettent quelquefois de l'inégalité, c'est en faveur de ceux qui ont moins de santé ou moins de talens. Ici pour donner tout à un seul, on enferme les autres dans des prisons perpétuelles, où ils jeûnent, & se fouettent périodiquement, & pour surcroît, au milieu de tant de peines, on les oblige à chanter. Mais que ne peut la magie sur les peres & les meres ? Cet enfant adoré auquel ils ont immolé tous les autres, ils l'envoient à la guerre pour se faire tuer. Tu ne connois la guerre que par spéculation ; puisse-t'elle ne jamais se montrer dans notre Patrie !

A propos de guerre, cette Nation assiégée l'an passé une Ville extrêmement forte ; c'étoit le boulevard d'une République voisine, où la victoire s'étoit arrêtée plus d'une fois. Tout annonçoit sa sûreté, ouvrages, soldats, artillerie. Deux armées, l'une de terre, l'autre de mer, la rafraichissoient à volonté. Les habitans ordinairement plus sensibles aux besoins de la vie, qu'à une belle défense qui les ruine, ne daignèrent sauver ni leur bled ni leur bourse, ayant plus d'une porte libre, & hors d'insulte. Le Gouverneur que la Renommée célébroit, rioit sur ses ramparts. Malheureusement trop Philosophe il ne croyoit pas à la magie. Qu'arrive-t'il ? Un beau matin les Assiégeans, on ne fait comment, se trouvent dans la Place. Toutes les défenses étoient charmées, les mines, les canons, les épées & les soldats qui furent bienheureux de ce que le charme ne descendit pas jusqu'à leurs pieds. Pour le Gouverneur, il auroit été pris, si le charme, un peu plus fort, eût seulement prolongé de six minutes son sommeil plus que létargique. Laissons la guerre, elle détruit les hommes ; parlons de ce qui les conserve.

Dans notre Isle la nature fournit aux mères deux sources de lait pour nourrir leurs

enfans ; elles s'en font un plaisir comme un devoir. Ici le lait tarit dans les meres trois jours après l'enfantement. Heureusement le maléfice n'a pas encore attaqué les femmes qui habitent la campagne. Si cela arrive, c'en est fait de ce peuple.

Il faut assurément que les femmes de cette Nation aient déplu à quelque grand Magicien. Dans la santé la plus fleurie, au milieu de la conversation la plus enjouée, qu'il survienne un tiers qu'on n'attendoit pas ; voilà une femme qui n'a plus que des pensées confuses, qui perd la parole, qui est suffoquée. On n'appelle pas les Médecins, qui ne sachant comment traiter cette maladie mortelle, dont on ne meurt pas, se contentent de la nommer *Vapeurs*. C'est, n'en doute pas, un sort jetté sur le Sexe. J'étois l'autre jour dans une maison où une femme demandoit à son mari quelques toises d'un linge percé de mille trous : le marchand qui avoit étalé, en auroit livré cent. Le mari refusa. Aussi-tôt cette infortunée porta la main à son front : *Quelle douleur insupportable !* dit-elle ; il fallut la mettre au lit. Je maudis mille fois en moi-même la dureté du mari. Peut-être ce linge qu'elle vouloit placer sur sa tête, & autour de ses bras, auroit conjuré le sort. On

m'assure qu'autrefois , comme dans notre Ile , les femmes avoient de la taille ; aujourd'hui elles ont quatorze pieds de circonférence sous deux de buste. Tu connois les proportions , Ben-Josué , admire-rois-tu tant la belle Judith , si elle avoit plus de tour que d'élévation ? Mais la nature ici ne se reconnoit plus. La magie a tout bouleversé. Elles ont une poudre dont les effets sont surprenans ; les vieilles se rajeunissent , & les jeunes se vieillissent. Le rouge de la nature , tu le fais , & tu le vois , a des nuances différentes. Ici c'est un rouge ardent & uniformé qui colore tous les visages. On croit trouver cinquante femmes dans une assemblée , & on n'en voit qu'une.

Il est de jeunes hommes , & quelquefois des vieux qu'on oblige à porter des talons où est imprimée une couche de cette poudre : je ne fais quelle influence maligne elle répand sur eux. Sont-ils en voiture ? On juge à la rapidité de leurs chevaux , qu'ils ont toujours envie de se précipiter : on les laisseroit faire si la vie du peuple étoit en sûreté sur leur passage. Je les croyois d'abord chargés de toutes les affaires de la ville , car ils sont par-tout : on m'assure pourtant qu'ils ne font rien. On leur voit des pieds ; mais on cherche leur tête. On

prétend que leur existence ne passe pas leur chaussure & leurs vêtemens. Tu vois que ce ne sont que des fantômes qui jouent l'humanité.

Je n'imaginois pas t'écrire une lettre si longue ; mais la magie coule avec mon encre. Parmi nous qu'un Citoyen ait injurié ou frappé son frere, ce qui arrive rarement, on le prive de la société jusqu'au repentir qui arrive toujours, & il rentre dans ses droits, lorsque l'outragé demande sa grace. Nous ne nous avisons pas de penser que le crime d'un insolent nous deshonne. Reconnois en tout la force des enchantemens qui gouvernent les François. Ils sont persuadés généralement que l'innocent est flétri, tandis que le coupable conserve tout son honneur ; & pour que l'innocent soit lavé, il faut qu'il tue ou qu'il soit tué.

Je ne finirois point si je voulois te détailler tous les prodiges qui frappent mes yeux chaque jour. La magie assaisonne tout. Les spectacles languiroient sans elle. Le premier où je me suis trouvé, montrait un homme qui haïssoit tous les hommes, parce qu'il les croyoit tous faux & méchans. Je fus extrêmement amusé du ridicule qu'il répandoit sur le vice, j'imagine que les autres s'amusoient aussi ; mais il falloit le de-

viner. Cette pièce fut suivie d'une autre en raccourci. Tout-à-coup les spectateurs crurent de moitié : l'empressement entroit avec eux ; j'en pris ma part sans savoir pourquoi : la scène s'ouvrit. Parut une jeune Princesse élevée dans un Palais où elle étoit servie & amusée par des statues : une Magicienne en frappa trois, & aussi-tôt l'une dansa au son des instrumens dont jouoient les deux autres : on applaudissoit à tout rompre. Pour moi je quittai la place où j'étois moulu.

On me parla d'un autre spectacle transplanté d'Italie ; mais durant quinze jours je ne vis que de la magie sur l'affiche : *Le Combat magique, Coraline Magicienne, Coraline Esprit follet, la Sylphide, les Métamorphoses*. Toute la ville y couroit. Enfin, on annonça *Arlequin sauvage*, je courus, à mon tour, dans l'espérance de voir du naturel ; je ne fus pas trompé. Ce Sauvage ressembloit aux habitans de notre Île ; ne connoissant que l'égalité, la justice, l'humanité & la bonne foi, il étoit bien Sauvage pour ce Pays-ci. Que ne puis-je te rendre toutes les bonnes choses qu'il débâta, & le sel qui les assaisonna ! Mais à qui les disoit-il ? Au lieu de nous demander de l'argent à la porte, il auroit fallu

acheter des spectateurs. Je crus pour cette fois avoir évité la magie, lorsque subitement le Théâtre parut tout en feu, & à travers l'incendie, je vis ou je crus voir *le Soleil, la Lune, une Colonade*. . . Je ne fus plus en ce moment si j'étois dans une maison ou sur une place publique, à une Comédie ou à une fête pour une victoire. Je fus assez heureux dans mon étourdissement pour regagner la porte, & en fuyant, je maudissois la magie qui me poursuivoit partout.

Le lendemain je crus me sauver à l'Opéra. C'est un troisième spectacle où les sentimens se chantent & se dansent. On me l'avoit donné pour le plus noble des trois. Je m'attendois à voir sur la scène un Roi bienfaisant, ou un Citoyen assez grand pour rendre la liberté, la vertu & l'abondance à sa Patrie. Point du tout : je vis descendre un Génie, habitant de l'air, qui, selon les règles de son Empire, maltraitoit tout le bon sens d'ici bas, & fit cent épreuves magiques pour s'assurer d'une Bergère dont je le croyois sûr avant qu'il se mît en fraix. A peine pus-je lui pardonner la magie en faveur de la musique qui m'arrêta jusqu'à la fin.

Je fis trêve au Théâtre : je m'enfonçai dans

ma chambre, & j'empruntai des livres d'un Militaire qui passoit pour homme d'esprit. *Voulez-vous*, me dit-il, *des livres courans que tout le monde s'arrache?* Sans doute, lui répondis-je, je veux des meilleurs & des plus nouveaux, afin de connoître le gout présent de la nation. Il m'en livra une douzaine. Quelle fut ma surprise? L'un enseignoit l'art de faire des garçons: l'autre avec un *Bijou* arrachoit aux femmes le secret impénétrable: un troisième détaillait les malheurs d'un Prince dont la Maîtresse étoit en deux: il invoquoit tous les Génies pour réunir la tête au corps: le quatrième faisoit l'histoire d'un autre Prince également amoureux, livré à deux Magiciennes, dont l'une bienfaisante étoit trainée par six colombes, l'autre malfaisante par six Chats-huans: je n'eus pas la patience de voir ce qu'elles feroient de leur élève: le cinquième déplorait la triste situation d'un jeune époux frappé d'un maléfice dont il ne pouvoit guérir qu'en faisant avaler au Grand-Prêtre un instrument de cuisine très-disproportionné avec la bouche humaine: le sixième présentait un esprit qui s'incorporoit dans tous les sofas de la ville; (ce sont des lits de jour, tu ne connois que ceux de nuit) & là en accomplissant sa pénitence,

il enrégistroit tous les affronts qu'on faisoit aux maris : le septième.... Mais je t'ennuyerois, de la magie par-tout. Je rendis la bibliothèque dès le lendemain. *Ab! je savois bien que vous les dévoreriez*, me dit mon Militaire. Point du tout, Monsieur, je n'ai fait que parcourir le tout.... Mais n'auriez-vous rien sur la Morale, les Arts, le Commerce, la Marine, le Droit public, sur la nature du Contract, qui a donné un Souverain à la Nation? *Nos peres les lisoient*, me dit-il, & il me tourna le dos. Que te dirai-je enfin? on craint tant de laisser affoiblir le gout de la magie dans cet Empire, que le premier livre dont on nourrit l'enfance, ne montre que des rivières de lait, des montagnes de sucre, des palais de diamant, des villes bâties en l'air, & cent choses plus merveilleuses que des Sorcières opèrent avec une baguette.

O! mon cher Ben-Josué, que diras-tu en lisant cette lettre? Me croiras-tu bien en sûreté au milieu de tant de magie? Je frémis à chaque pas; aussi je pense à mon retour. Me préserve le Ciel de quelque enchantement qui m'arrête! car dans ce pays-ci on ne fait ce qu'on est, pas même ce qu'on n'est pas. Un de leurs Magiciens vient d'annoncer que dans peu les hom-

mes seroient changés en femmes , & les femmes en hommes. Je me flatte pourtant qu'il y aura une exception pour nous qui sommes le Peuple choisi.

A Paris, le 23 de la Lune de Casfeu, l'an 88 de notre Transmigration.

PLAISIR POUR LE PEUPLE.

LE Peuple qui par ses travaux, est le soutien de l'Etat, n'a-t'il pas droit aux délassemens? Aussi Athènes & Rome lui prodiguoient les Spectacles : Constantinople, Isphahan, & Pekin lui paient le même tribut; Londres en fait autant; Paris restera-t'il en arrière? on s'en apperçoit trop: le seul divertissement que la populace se donnoit à ses fraix, rire à sa fin: le Carnaval n'a plus de mascarades. N'est-il point à craindre que la tristesse ne gagne les Halles? Et si le Peuple n'atteint pas aux honneurs, doit-il être privé des amusemens? On lui annonce l'incomparable Foki, Philosophe Chinois, qui lui consacre ses merveilleux talens. Les Spectacles qu'il donnera, seront sans nombre, sans exemple & sans intérêt.

I.

Il débutera par des combats d'ombres ; mais qui auront autant de jeu que de réalités. On verra deux armées en présence, citoyennes du même Etat ; l'une couverte de velours, l'autre de bure : celle-ci toujours courbée vers la terre pour en tirer du pain , celle-là se reposant sur des magasins toujours remplis, mais sans rien perdre de son avidité, car elle disputera à l'autre le peu de pain qui ne sera pas entré dans les dépôts. Alors les lignes s'ébranleront : ardeur égale des deux côtés. Mais comme les bataillons faméliques n'auront pour armes que des hoyaux, des coignées & des faux , la victoire se décidera pour l'autre parti qui fera tonner une artillerie complète , & à l'instant les vainqueurs se jetteront sur ce pain de discorde, le mangeront, & par leurs signes feront encore entendre aux vaincus, que ne les pas manger eux-mêmes, c'est leur faire grace.

I I.

Il placera sur deux lignes opposées vingt-quatre éléphants, dont chacun portera sur sa trompe un *Fakir*, c'est-à-dire, un Moine Indien. Au premier signal ces animaux se couvriront, se jetteront & se renverront les *Fakirs* comme autant de balons. Après une

heure de cet exercice, les balotés poussés vers un même point, tomberont dans une grande cuve qu'ils rempliront de leur sueur. Il faut remarquer que suivant leurs légendes, les Fakirs exhalent tous une odeur suave après leur mort, & Foki les rend, par anticipation, odoriférans pendant leur vie. Ainsi leur sueur sera un nouvel élixir aromatique qui se débitera *gratis*, & décréditera l'ambre & les parfums.

I I I.

A midi, afin qu'il soit jour pour tout Paris, il exposera aux Thuilleries une quantité prodigieuse de charmantes inutilités plus rares que les Singes, les Perroquets, les Chats d'Angora & les Magots de Saxe; chaque espèce étant douée d'une vertu *magnétique*, c'est-à-dire, attirant l'or comme l'aimant attire le fer. Sur le champ la fleur des deux Sexes, arrachée de l'occupation de la toilette, par la force attractive de ces merveilleuses raretés, accourra au magasin, un rouleau de louis dans chaque main. A deux heures tout sera enlevé, & l'or restera pour être distribué au Peuple.

I V.

Un jour de grand vent il se rendra au Pont-Royal, & avec des aîles artificielles il prendra son essor, trainant après lui vingt

cerfs-volans de 30 pieds de diamètre, tous chargés de parchemins lucratifs, que le grand *Lama*, Pontife de la Tartarie Mongolienne, a scélé de son grand sceau. Du plus grand cerf-volant prendra un rouleau de chiffres, dont l'interprétation occupa long-tems les Théologiens Tartares. La principale proposition qu'on en tira, fut celle-ci: *Sous peine de la colère céleste, il faut se coucher sur le côté droit.* Ce point de doctrine alluma le flambeau de la discorde. Si le même malheur arrivoit ici, Foki se flatte de calmer les opposans, en secouant sur eux les parchemins lucratifs, vrais talismans de tranquillité & de silence.

V.

Comme le Peuple est exclu du Théâtre par la raison qu'il lui faut du pain, Foki, en sa faveur, représentera à la Grève. Il donnera les *Ruses de Cartouche*, Comédie à la mode où l'on pleurera; & pour petite Pièce, il se fera apporter trois mille mots très-tendres sur des morceaux de papier roulés en forme de billets de loterie. Il en tirera deux mille au hazard, & ce sera un Opéra dans le gout de ceux d'aujourd'hui, qui sera chanté en musique Japonoise. S'il s'apperçoit que le Peuple bâille, il n'exécutera que le premier Acte.

V I.

Il amène avec lui soixante Receveurs des tributs du Grand Mogol, qui ont désiré de connoître l'Europe, & qu'il engagera à se prêter au plaisir public. Ces habiles Empiriques prétendent que l'or est un esprit universel répandu par-tout. Ils en tireront de cent corps où nous n'en soupçonnons pas, des alimens, du sel, des étoffes les plus communes, & généralement des mains de tout le monde. Ils prétendent encore, & ils le démontreront, que l'or bien appliqué, peut changer les hommes à ne les pas reconnoître; par exemple, un sot en homme d'esprit, une Bourgeoise en Duchesse. Ce n'est pas tout, pour prouver jusqu'à quel point l'or est ami de l'homme, ils puiseront de ce métal fondu dans un grand creuset, ils en avaleront à discrétion, & béniront le Dieu *Brama* de cette excellente nourriture.

V I I.

Il tirera à la place de Vendôme un feu Chinois, c'est-à-dire, un feu figuré. On verra jaillir de la source du feu des bonnets de Docteur; mais fort petits pour les proportionner aux têtes qui les poursuivront; quantité de casques sur des girouettes; des bâtons de commandement qui chercheront

des mains ; des couronnes qui s'entrechoqueront en petards sans perdre ou gagner un fleuron ; des encensoirs pour la Cour où l'artifice brillera supérieurement. Chaque instant amènera du nouveau , des livres à millier poussés en gerbes , éblouissans en étoiles , pétillans en fusées volantes ; mais il faudra être prompt au coup d'œil , car ils seront ensevelis aussi-tôt dans une épaisse nuit à l'approche de trois ou quatre volumes du dernier regne qui jetteront un grand feu & bien plus durable.

V I I I.

Il donnera l'expérience des *Vessies malabares* : ce sont dix beautés de la Cour du *Samorin* , qui les ont gonflées de leur souffle : ces Vessies ont la vertu de donner une maladie précieuse qui distingue les Sultranes en Orient. Il invitera les Dames de Paris à présenter leur bouche au tuyau placé à l'orifice ; & par le moyen d'une clef mobile , on leur inspirera de cet air de Cour un quart , un tiers , une moitié à volonté. C'est alors qu'on verra des changemens de couleurs , des bâillemens , des attitudes violentes , des suffocations. On verra des vapeureuses incertaines entre les ris & les pleurs , & s'acquitter des deux tout à la fois. On avertit les Bourgeoises de respirer une

dose plus forte , afin d'aider le peu de disposition qu'elles ont aux vapeurs ; on leur apprendra même à les placer. Il sera libre aux jeunes Seigneurs , & à tous ceux qui visent au titre d'agréables , de participer à la distribution.

I X.

Il établira sur le Pont-Neuf une balance dont le point fixe sera à la hauteur de cent pieds , la longueur des rayons de cinquante , & les bassins seront en équilibre à dix toises au-dessus de l'eau. Il placera d'un côté la bourse d'un plaideur opulent ; de l'autre le sac d'un plaideur indigent. Ce second poids sera emporté par le premier avec une rapidité surprenante. A l'instant même une flèche tirée par Foki , abattra le point fixe de la balance , & les deux poids tombant dans la Seine , flotteront à la surface. Dans une Ville de la Chine traversée par un grand fleuve , où Foki fit cette expérience , dix Mandarins des Tribunaux n'hésiterent pas à se jeter du pont dans le fleuve pour empêcher la Justice. En cas que les Mandarins François ne fassent pas de même , il se charge de la commission.

X.

Il fera l'essai de la poudre rétroactive , jettée au vent. Quiconque en aura respiré ,

(&

(& personne ne pourra s'en défendre , tant son action est subtile) oubliera sa fortune présente pour ne se souvenir que de son état passé , & agir en conséquence. On verra dans cette ivresse de mémoire un Traitant grimper derrière son carosse malgré les remontrances de son Laquais ; un Monseigneur en Mitre embrasser un Ouvrier du second ordre. Que ne verra-t'on pas ? Personne ne s'oubliera ce jour-là , pas même les Nobles de la veille.

X I.

Il fera voir des Vampirs , dont il a vérifié l'Histoire en traversant la Hongrie. Il en exposera deux douzaines , hommes & femmes , d'abord sans vie tels qu'ils sont , mais avec des couleurs fraîches semblables à celles du sommeil. On les gardera à vue : mais cette garde ne les empêchera pas de sucer invisiblement les vivans , (bien entendu qu'un sexe sucera l'autre) & de ressusciter le quinzième jour. Les Vampirs femelles ressusciteront six heures plutôt : ce sera la langue qui donnera le premier signe de vie , & l'on connoitra par les prémices de leurs goûts quelle espèce de vivans elles auront sucé. L'une comptera des sacs d'argent , & riant jusqu'aux oreilles , jettera sur ses compagnes un regard de protection. L'autre

une bourse vuide à la main , demandera des Coureurs , des Pages , des bijoux , des meubles au parfait , & voudra jouer cent mille écus sur sa parole. Une troisième en mangeant des épices , renverra d'un ton sentencieux les Spectateurs à la huitaine. Celle-ci rimant en Dieu , dira qu'elle ne connoit qu'un genre de mérite : ne pas craindre le feu. Celle-là d'une main montrera le ciel , & de l'autre fouillera dans la poche d'un bon Croyant. Pour les Vampirs mâles qui reprendront la vie , il sera difficile de discerner quelle espèce de femmes ils auront sucé , parce qu'ils seront si changeans dans leurs goûts , dans leurs idées , dans leurs propos , dans la façon de monter leurs visages , qu'on croira qu'un seul aura sucé toutes les femmes , ou que tous n'en auront sucé qu'une.

X I I.

Pour bannir les soupçons injurieux à la foi conjugale , ou pour les éclaircir , il exposera sur la place des Victoires une glace de cinquante pieds de diamètre , où les maris verront leurs femmes avec une aigrette blanche si elles ont été fidèles ; sinon , l'aigrette sera jaune , ou plutôt les aigrettes , car elles égaleront le nombre des infidélités. Foki prévient les maris , que pour voir

nettement, il faut qu'ils aient été fidèles eux-mêmes. Pour le Public desintereffé, il verra tout sans condition : Foki avertit encore que s'il est des maris qui craignent l'expérience solemnelle, il les satisfera dans le particulier, en leur distribuant des portions de la grande glace, avec deux siflets : mais avec cette autre clause, que si jamais ils viennent à publier le secret de leurs moitiés, la glace à l'instant se brisera, & il ne leur restera que les siflets.

X I I I.

Foki persuadé que la France n'avoit point encore vu d'*Antropophages*, vouloit en présenter dans l'exercice de leur barbarie ; des *Cannibales* distingués dans leur Patrie qui auroient mangé de la chair humaine, proportionnément à leur degré d'élévation, le Capitaine plus que le Lieutenant, & le Général beaucoup plus que le Capitaine ; mais depuis qu'il a entendu dire qu'ici comme là, les forts mangent les foibles, les grands mangent les petits, il s'est détaché de cette idée pour ne donner que du neuf, sur-tout à des François.

Ce n'est là qu'une foible ébauche des talens de Foki. Au reste, trop sincère pour déguiser son amour-propre, il déclare hautement qu'il ambitionne l'affluence des

Spéctateurs & leurs applaudissemens : mais il veut ne les devoir qu'à son mérite. Il n'ira ni à ses tribunaux de desœuvrement qui se sont mis en possession de tyranniser le gout, ni aux toilettes des beautés célèbres quêter des Prôneurs. En s'occupant pour le Peuple, il travaille pour la portion du Public la plus viridique, & qui dit le plus brusquement ce qu'elle pense.

LETTRE A UN GRAND.

MONSIEUR,

Oubliez-vous que vous êtes né Grand ? On vous a bercé de cette importante vérité ; & vous la mettiez à profit vis-à-vis de vos Précepteurs, encore bien plus vis-à-vis du monde, lorsque vous y fîtes votre entrée. Qu'êtes-vous devenu ? Il ne tient pas à vos procédés qu'un Bourgeois ne se croie paitri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes ; ce n'est pas sur l'article de la *Noblesse* : mais quand cela seroit, est-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de son existence ? Malgré votre peu de mémoire, vous êtes

toujours Grand : mais apprenez à l'être.

D'abord vous n'estimez pas assez votre Naissance. Voyez le cas que les autres en font : cet empressement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire sa cour, ce silence jusqu'à ce que vous permettiez d'avoir une langue, cet encens toujours allumé, ces Gentilshommes qui briguent pour leurs enfans l'honneur de vous servir à table, & pour eux celui de gouverner vos chevaux, ces vœux des Academies pour se décorer de votre Nom, ce titre même de *Monseigneur* qui marque une élévation à perte de vue : s'il vous plaisoit de prendre femme, (& ne devriez-vous pas à votre âge en avoir déjà répudié une ?) je sais telle qu'on vous offrirait avec une fortune prodigieuse ; le pere a pesé votre alliance, & se croit trop heureux si vous daignez, en acceptant ses trésors, faire le malheur de sa fille. Tout ressent l'impression de votre grandeur : les Loix, si vous le vouliez, plieroient sous elle ; la Religion même fait les ménagemens qu'elle vous doit ; votre Pasteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu que de sauver cent Artisans.

Mais de quel œil voyez-vous tous ces hommages ? On se relâchera, je vous en

avertis. La Gazette vous néglige déjà : vous eutes dernièrement un accès de fièvre ; elle a oublié d'en instruire le Royaume. Si nous voulons que les autres sentent ce qui nous est dû, il faut en être pénétré nous-mêmes. On ne vous entend jamais dire , *un Homme comme moi !* jamais vous ne nommez vos Ancêtres ; ou si on vous met sur la voie à ne pouvoir échapper , vous rappelez uniquement celui qui étoit *né de lui-même*. * Je crains que vous ne nous disiez quelque jour que vous eussiez envié sa place : ne sentez-vous pas que vous valez mieux que lui , puisque vous êtes de tant de siècles plus noble ? Il commença votre Noblesse , & vous le citez par préférence ! voilà une reconnoissance bien mal-adroite ; c'est convenir d'avoir commencé. On doit se perdre dans une Maison aussi grande que la vôtre ; & si vous pouviez y faire entrer *Pharamond* , il faudroit vous réserver encore des antiquités plus reculées & plus ténébreuses.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! vous souffrez paisiblement que le premier Baron Fran-

* C'est un mot de Tibère sur Curtius-Rufus , qui étoit le Chef & l'Auteur de sa Noblesse. *Tacit. Annal. l. II.*

çois ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçutes-vous ce Généalogiste qui vouloit vous trouver un Ayeul dans la Cour de *Charlemagne*? Il vous quitta fort mécontent, en vous laissant à la troisième race; & ce Faiseur de livres, qui, dans une Epître dédicatoire, prodiguoit les superlatifs sur la noblesse de votre Sang & sur votre gout pour les talens? Vous rayates l'article du *Sang*. N'est-ce pas rejeter le Diamant pour prendre le *Stras*?

Ce n'est pas tout d'avoir une belle origine, il faut savoir l'afficher. On a fort bien fait de graver votre nom sur votre Hôtel : les dedans n'en disent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles; vos porcelaines ressemblent à mille autres; vos vernis sont du second ordre. Je connois des Commis qui ne troqueroient pas leurs lustres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre Valets de chambre qui ne sont pas mieux mis que des Gentilshommes de Province un peu étoffés. Vous devriez, du moins, leur apprendre qu'il n'est pas jour à huit heures : on vous annonce un homme venu à pied; il entre aussi-tôt, vous faites pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous? On en est au second service,

& on ne vous a pas encore loué ! Auffi, quels sont vos Convives ? Des Esprits géométriques qui appliquent la règle & le compas aux louanges ; au lieu de vous pourvoir de ces complaisans déliés , alertes, dont les yeux perçans voient tout, saisissent tout dans la Grandeur. Vous décideriez à votre aise : c'est ce que vous ne faites presque jamais. Avez-vous oublié le privilège de votre sphère, *de savoir tout sans avoir rien appris* ? Eh quoi ! en vous mettant ainsi au niveau des autres , savez-vous ce qui arrivera ? Vous aurez proposé votre sentiment , on osera vous contredire. N'est-ce pas vous manquer ?

Cependant on parle de vous dans le Public , beaucoup moins que de vos égaux , dont le moins brillant vous éclipse. On ne vous cite ni pour la beauté des équipages , ni pour la richesse des habits , ni pour ces magnifiques fantaisies qui caractérisent la haute naissance ; mais on plaïsante sur je ne fais quelle prudence qui sent la roture..... Est-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts sur vos revenus & sur votre dépense ? Comment voulez-vous que vos gens montent aux Sous-Fermes pour vous faire honneur ? Est-il bien vrai que vous vous arrangez , vous qui êtes né pour une

belle profusion ? On ajoute que vous n'achetez plus sur votre nom ; que le Marchand ne vous vend qu'au prix courant comme à votre Suisse ; que ces gens de ressource à 20 pour 100 , qui font tant d'affaires avec vos pareils , n'en font aucune avec vous. Eh ! mais.... d'une grande maison vous en ferez une bonne , & on nous donnera la Comédie du *Seigneur Bourgeois*. Chaque état a un ton de Maison.

Mais les *airs*.... Quel est le François qui ne les connoit pas ? Les petits airs , les grands airs. Ce sont les grands , sans doute , qui vous conviennent. Pourquoi ne leur convenez-vous pas ? Vous répondez aux lettres , & votre écriture est lisible ! Vous vous guérites dernièrement d'une indigestion sans appeller les Héros de la Faculté , sans allarmer la Ville ! Vous jouez ; mais votre jeu n'est pas ruineux ! Vous avez un très-grand Hôtel ; mais vous n'avez point de *petite Maison* ! Faudra-t'il que ce Financier qui fut Ordonnateur des plats chez Monseigneur votre Pere , vous prête la sienne ? Ignorez-vous ce que c'est qu'un cocher fougueux qui vous meneroit ventre à terre ? Vous n'avez encore écrasé personne ! Au contraire , on vous a vu suspendre votre course pour calmer une dispute à

coups de poing. Seriez-vous venu à bout de vous persuader que le Peuple est composé d'*hommes* ? Pourquoi vous voit-on si peu où vous seriez si bien ? De dix plaisirs bruyans qu'on vous propose, *Bals, Pièces nouvelles*, vous en refusez cinq, comme si ce n'étoit pas une obligation de votre rang d'avoir toujours l'air de s'amuser au sein même de l'ennui. Qu'à l'Opéra une Actrice se surpasse, vous vous en tenez à l'applaudissement : devez-vous croire que ces Sirènes ne chantent que pour chanter ? Ce Marquis votre ami, ami comme vous en avez entre vous, est fatigué de celle qu'il protège : mais il la garde par air, comme il fait la guerre par air. Ces airs sont plus importans que vous ne pensez ; il en est un sur-tout qui doit se lever & se coucher avec vous, c'est l'air de protection ; il va mieux à la Grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos terres : mais c'est où vous êtes encore moins Grand. Ces forçats de l'humanité qui ont l'honneur de labourer vos Domaines, trouvent un accès facile à votre Château ; ils se familiarisent au point de vous nommer *notre bon Maître*, & quelquefois vous descendez dans certains détails jusqu'à marier leurs filles & terminer leurs procès. *Monseigneur*

L'Intendant leur paroît bien plus grand, & ils ne vous croient pas fils de feu Monsieur votre pere.

Croyez-moi. Quand on se laisse tant approcher, on donne de l'insolence aux petits; & je m'apperçois que je tombe moi-même dans le cas. Si vous étiez toujours environné de la splendeur de votre origine, j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut se soulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déjà assez grand sans avoir de chemin à faire? Votre début fut charmant. Vous voyez que je suis juste: vos mulets, vos fourgons portoient les commodités & le luxe de Paris au milieu du camp. Votre table étoit la première en délicatesse, votre jeu l'emportoit sur tout autre, & le soir vous vous délassiez à la Comédie. Les villes de Flandre se souviendront long-tems des Bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela! à merveille tout cela! vous vous souveniez alors de votre naissance. Voilà de la Grandeur.

Que vous avez baissé à votre dernière campagne! Si c'est votre étoile de diminuer avec l'âge, bientôt vous ne ferez plus de sensation. Vous étiez sur le point de partir, & à peine aviez-vous ordonné le

nécessaire. Vos gens vous crurent distrait : ils vous firent cent représentations pour votre gloire , toutes fort inutiles ; & si une honte bien placée ne vous eût retenu , vous auriez couru à *franc étrier*. Cela étoit bon du tems de Henri IV.

Déviez-vous répéter pour votre honneur cette cassette que vous perdistes à l'entrée du camp ? Est-il vrai qu'elle étoit remplie de Plans , de Cartes topographiques , d'Instrumens de Géométrie , de Livres militaires ? Il y eut des paris qu'elle appartenoit à quelque Subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'armée , aux lignes , aux tranchées , aux batteries , questionnant , crayonnant ? Vous ambitionniez apparemment la première place vacante dans le *Génie* : c'est ce que disoient de bons Juges , ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la Nature forme dans un Grand , un Général achevé , tandis qu'elle laisse aux autres la peine de se former eux-mêmes , comme ont fait *Vauban* , *Catinat* & *Valière* ? Allez-vous m'objecter *Turenne* ? C'étoit un Grand d'une espèce singulière & hors d'œuvre.

Enfin , la paix s'est conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre Grandeur dans la Capitale. Point du tout , vous allez

voyager. Est-ce une mode que vous voulez amener? & pourquoi voyager? Pour connoître, dites-vous, le fort & le foible des Nations, qui, après la nôtre, méritent quelque attention. Il m'est revenu qu'à la faveur de l'*incognito*, vous ne fréquentiez que les Manufactures, les Chantiers, les Ateliers, les Arsenaux, les Cabinets curieux; que certains Commerçans & Artistes vous faisoient l'honneur d'aller dîner avec vous. C'est voyager en véritable *Allemand*. Un François qui voyage pour *apprendre*, fait tort à sa Patrie; il ne doit se montrer aux Etrangers que pour leur *enseigner* notre politesse & nos modes. Mais qu'avez-vous appris? Me pardonnerez-vous une surprise que j'ai faite dans votre portefeuille? J'y ai lu des projets de nouvelles Manufactures, des moyens d'étendre le commerce, de rendre la terre plus féconde, de proportionner le luxe & la circulation des espèces aux besoins d'un Etat. Que fais-je? Un système, où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela, pourvu que vous représentiez, & que par-tout on vous ouvre les deux battans?

Ce voyage vous a jetté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coiffé de la

qualité de *Citoyen* : ce titre est bien commun. *La Guerre*, dites-vous, *n'est qu'une fermentation passagère* : le Roi la fait bien & ne l'aime pas ; s'il lui plaisoit de perpétuer la Paix, je deviendrois inutile. Inutile !... Effacez, si vous le pouvez, les *Milords de la Finance*, dépensez plus qu'eux, employez tous les *Ouvriers* & les *Marchands* que vous payerez à loisir, soyez *Très-Grand*, & vous serez très-utile.

Mais, ajoutez-vous, *l'amour de la Patrie n'exige-t'il pas quelque chose de plus que de la représentation* ? L'amour de la Patrie & la Patrie elle-même.... Voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs & des Romains qu'il faut releguer à *Bâle*, à *Amsterdam* ou à *Londres*.

Les livres vous ont gâté aussi-bien que les voyages. Vous avez lu que les Grands de Rome & d'Athènes servoient autant la République par les talens & les vertus, que par les armes : la plume, la parole, l'administration du trésor public, la négociation, tout leur alloit. Vous avez lu qu'ils étoient modérés dans leurs maisons, & prodigues pour le bien commun ; qu'ils payoient les dettes des pauvres ; qu'ils donnoient les filles ; qu'ils faisoient des largesses au Peuple pour soulager le poids du

travail & de l'inégalité; & qu'il leur arrivoit de finir par tester en sa faveur : tout cela est bon dans *Hérodote*, *Plutarque*, *Tite-Live*; bouquins abandonnés aux Collèges. Lisez le *Nobiliaire du Pere Anselme*; voilà votre vrai Livre. Vous y trouverez les Armoiries, les Titres, les Dignités, les Illustrations, qui font la grandeur.

En vain la chercherez-vous ailleurs. Le dernier regne a vu des Philosophes qui ont appris à penser à la Nation; des Poètes, des Orateurs qui ont élevé ses sentimens & corrigé ses vices; des Historiens qui lui ont présenté les causes de son élévation ou les pronostics de sa chute; un génie hardi qui a joint les deux Mers pour la mettre à portée de tout; des Magistrats qui ont assuré son repos intérieur en fixant la Jurisprudence. Tout cela a-t'il fait des Grands dans l'Etat? Ils n'avoient point d'Ayeux.

Tenez-vous-en donc au mérite de la Naissance : c'est le centre où se réunissent tous les rayons de lumière. Ou si enfin vous êtes si amoureux de vertus, tâtez-vous le poulx, elles circulent avec votre sang; elles ont passé de vos ayeux à vous; ce sont les vôtres & vous ne sauriez les étouffer ni les perdre. Telle est la force du naturel, comme on nous l'a démon-

tré en plein Théâtre. Vous n'avez qu'une seule chose à faire, & le Public une seule à dire : *il vit en grand Seigneur*. Si vous le faites, j'ai l'honneur d'être, *avec un très-profond respect*, sinon, *avec une amitié cordiale*,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur...

DÉCOUVERTE DE L'ISLE FRIVOLE.

L'Amiral Anson vient de donner au Public, l'Histoire intéressante de son voyage autour du monde : mais pourquoi a-t'il voulu nous dérober la connoissance d'une Isle que la nature a formée pour nous comme pour lui ? Est-ce à cause du singulier qu'elle offre par-tout ? Un Anglois craindrait-il de dire le vrai, lorsqu'il n'est pas vraisemblable ? Un François doit oser davantage. Peut-être a-t'il eu une autre raison, une raison d'Etat ; car dans son Manuscrit, je trouve cette apostille : „ J'ai fait jurer toute l'Escadre par la fa- „ crée liberté du peuple Anglois de se „ taire, *upon the Frivolous Island*, c'est-à-

„ dire, sur l'Isle Frivole, & moi je jure, par la soumission Françoisé, de parler. On verra qui, de l'Escadre ou de moi, gardera mieux son serment.

Il importe peu au Public de savoir comment le Manuscrit est tombé dans mes mains : je trahirois, en le disant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet intéressant est une traduction fidèle ; je m'y engage.

L'Amiral Anson, après avoir doublé le Cap *Horn* avec tous les dangers de la mer la plus orageuse, & du climat le plus terrible, après sept semaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient séparé de la moitié de son Escadre, endommagé dans ses voiles, dans ses mâts, & dans tous ses agrêts, occupé, sans cesse, à fermer des voies d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre, réduit à trois vaisseaux infectés généralement du scorbut, ayant jetté plus de morts dans la mer, qu'il ne lui restoit de malades, & il lui en restoit encore trop pour les provisions qu'il avoit ; l'Amiral en cet état projettoit encore d'enlever à l'Espagne ses meilleures Places en Amérique, ou, du moins, ses trésors.

Jamais on n'eût plus besoin d'un lieu de rafraîchissement. Il cherchoit l'Isle de *Juan Fernandez* entre le 24 & 35 degré de

latitude méridionale. Un vent impétueux qui souffloit du Nord, le repoussa vers le 45, dans cet espace immense de l'Océan, où l'on ne soupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit mesurée; encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de soif. On alloit sans savoir où, lorsqu'un Matelot cria, terre. Toute terre est bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit, étoit à 16 lieues Sud-Ouest. Cet espace fut bientôt parcouru, & le vent s'adoucissant près du terme, ils entrèrent, la sonde à la main, dans une Baye au Nord de l'Isle, où ils jetterent l'ancre. On se dépêcha de mettre à terre, on dressa des tentes pour les malades. Un bois qui borda la Baye en amphithéâtre, offroit certains arbres chargés de fruits qui ressembloient assez à nos pêches, fruits tardifs, car c'étoit l'hiver de ce climat. On se jeta dessus; mais on s'aperçut bientôt qu'on ne se nourrissoit pas. Ces fruits si beaux & si colorés ne renfermoient qu'une substance légère, ou plutôt une image de substance qui laissoit le même besoin : s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la soif. Les arbres participoient à la légèreté du fruit. Un Matelot en saisit un pour gagner un talus élevé; l'arbre cédant, le Matelot roula, & s'ac-

crochant à un autre arbre pendant sa chute, ce dernier fut déraciné comme le premier. L'Amiral ne perdit point de tems pour chercher de l'eau douce, & des nourritures plus solides : il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades, il marche à leur tête, & perce dans les terres. Les premiers habitans qui se présentèrent, furent des tigres : ces fiers animaux, avant que d'être apperçus, se jetterent sur la troupe; mais leurs griffes & leurs dents n'étoient qu'un cartilage flexible, plus fait pour orner que pour blesser : ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la forêt, nos braves entrèrent dans une plaine couverte d'arbrisseaux chargés de fleurs & de fruits. A cet aspect, ils ne furent plus si c'étoit l'hiver ou l'été de l'Isle. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la Baye, nourrissoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même se manger, pures efflorescences chimiques. Le limon végétal s'étant épuisé pendant l'été en productions réelles, réelles à la façon du Pays, ce limon qui contient, sans doute, beaucoup de sels & de parties métalliques, produit en hiver *ces arbres de Diane & de Mars, ces grappes de raisins*, & autres fruits que nous formons dans

nos laboratoires avec du mercure, du sel armoniac, des métaux & de l'esprit de nitre. Les oiseaux venoient béqueter ces végétations trompeuses, & sembloient se fâcher contre la charlatanerie de la nature : ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plupart avec le volume de nos faisans, n'avoient que le gosier aigu de nos serins ; & pour entendre les serins de l'Isle, il faudroit des timpans plus sensibles que les timpans Européens.

En avançant dans la plaine, ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers instrumens, & des femmes qui, un soufflet à la main, faisoient voler la poussière. C'étoit leur façon de labourer la terre, terre aussi légère que la fleur de farine : le vent du soufflet traçoit les sillons, & les hommes semoient. A la vue des étrangers tout prit la fuite ; il ne resta que les chevaux : ressource utile s'ils avoient pu porter leur cavalier ; ils plierent sous le faix. Il fallut suivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée ; l'alarme y avoit été répandue ; ils se présentèrent en grand nombre, armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il conve-

noit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc , & fit poser les armes à sa troupe , les bras étendus vers les combattans. La nature est entendue par-tout : les femmes qui étoient en seconde ligne , se détachèrent , & vinrent à nos voyageurs en dansant. La faim danse bien mal ; il fallut pourtant se prêter à la belle humeur des danseuses , qui les menèrent à leurs maris sans rompre la mesure.

On entra dans l'habitation : on devina leurs besoins par leurs signes , on leur servit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très-surpris de les voir manger ce qui auroit rassasié trente Insulaires : mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de sentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légèreté de nos oublies , & la viande peu compacte , étoit presque sans consistance ; un mouton égal en volume aux nôtres , ne pesoit que dix livres. Ce qu'ils trouvèrent de plus réel , ce fut l'eau. L'idée du vin ne se présentoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant ; c'étoit une liqueur mousseuse , ou , pour parler exactement , de la mousse toute pure , qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de phénomènes embarrassoient l'Amiral : mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa Physique. Il étoit

nos laboratoires avec du mercure, du sel armoniac, des métaux & de l'esprit de nître. Les oiseaux venoient béqueter ces végétations trompeuses, & sembloient se fâcher contre la charlatanerie de la nature : ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plupart avec le volume de nos faisans, n'avoient que le gosier aigu de nos serins ; & pour entendre les serins de l'Isle, il faudroit des timpans plus sensibles que les timpans Européens.

En avançant dans la plaine, ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers instrumens, & des femmes qui, un soufflet à la main, faisoient voler la poussière. C'étoit leur façon de labourer la terre, terre aussi légère que la fleur de farine : le vent du soufflet traçoit les sillons, & les hommes semoient. A la vue des étrangers tout prit la fuite ; il ne resta que les chevaux : ressource utile s'ils avoient pu porter leur cavalier ; ils plierent sous le faix. Il fallut suivre à pied les traces des timides laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée ; l'allarme y avoit été répandue ; ils se présentèrent en grand nombre, armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il conve-

noit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc , & fit poser les armes à sa troupe , les bras étendus vers les combattans. La nature est entendue par-tout : les femmes qui étoient en seconde ligne , se détachèrent , & vinrent à nos voyageurs en dansant. La faim danse bien mal ; il fallut pourtant se prêter à la belle humeur des danseuses , qui les menèrent à leurs maris sans rompre la mesure.

On entra dans l'habitation : on devina leurs besoins par leurs signes , on leur servit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très-surpris de les voir manger ce qui auroit rassasié trente Insulaires : mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de sentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légèreté de nos oublies , & la viande peu compacte , étoit presque sans consistance ; un mouton égal en volume aux nôtres , ne pesoit que dix livres. Ce qu'ils trouvèrent de plus réel , ce fut l'eau. L'idée du vin ne se présentait pas à eux ; on leur en offrit pourtant ; c'étoit une liqueur mousseuse , ou , pour parler exactement , de la mousse toute pure , qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de phénomènes embarrassoient l'Amiral : mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa Philosophie. Il étoit

question de reprendre des forces. On suppléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de sa digestion pour penser à ses *freres* (c'est une expression que la bonne compagnie ne passe qu'aux Prédicateurs, mais elle est de lui.) Tandis qu'il cherchoit à se faire entendre aux honnêtes gens Insulaires, il fut interrompu par deux hommes armés qui n'avoient pas l'air si obligeant. C'étoient deux Exaîteurs des Tributs, qui faisoient respecter le Souverain : ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau ; une jeune femme suivoit toute en pleurs ; on lui enlevait son mari & son lit ; les Exaîteurs lui rendirent un collier de verre ; elle essuya ses larmes, & chanta. Après cette courte distraction, l'Amiral reprit les signes qu'il avoit commencés ; il s'avisa de ranger onze pierres sur la même ligne en se désignant lui & sa petite troupe ; après il en ajouta trois cens pour représenter tous les hommes de l'escadre en montrant le côté de l'Isle où s'étoit fait le débarquement, il fut compris. Mais comment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir ? Un vieillard le prit par la main, & le conduisit à un point de vue, d'où il découvrit

une Ville maritime qui lui parut aussi grande que Londres. Il en prit le chemin sur le champ ; la marche ne fut pas longue ; il y avoit une nombreuse garde à la porte où ils furent arrêtés.

C'est une Loi dans la Capitale de l'Isle Frivole de n'y recevoir aucun étranger que sur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il se présenta accompagné d'une troupe de Pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de son ministère.

Qui êtes-vous ? leur demanda-t'il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien surpris de s'entendre questionner dans une Langue qu'il savoit, en Langue François.

„ Nous sommes Sujets, répondit-il, du plus „ grand Monarque de l'Europe. *Il faut,* reprit le Gouverneur, *que votre Europe soit bien pauvre ; ce n'est pas la première fois qu'elle nous envoie des hommes qui ne sont vêtus que jusqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumière, si mes gens étoient en aussi mauvais ordre, on me chasseroit de ma place : mais que demandez-vous ?*

„ D'entrer dans votre Port pour nous rafraîchir. „ *Quels sont vos talens pour être admis dans la Ville de l'Esprit ?* “ J'ai à bord, dit l'Amiral,

„ des Constructeurs qui savent doubler le
„ mouvement d'un Vaisseau par la Cou-
„ pe : on se mit à rire. Des ouvriers en
„ mines, à qui la terre ne sauroit dérober
„ ses trésors : on rit encore plus. Des Chi-
„ rurgiens qui pénètrent l'intérieur du
„ corps humain, comme vous voyez la
„ surface : on éclata à ne plus s'entendre.

L'Amiral se recueillant un peu, imagina
que pour mettre les Rieurs de son côté, il
falloit citer quelques talens supérieurs, &
plus scientifiques. Il avoit sur l'Escadre des
Savans qui avoient quitté les délices de
Londres pour constater la figure de la ter-
re, & fixer les longitudes. “ Nation sage
„ & éclairée, reprit-il, j'ai aussi sur mes
„ Vaisseaux des Géographes qui connois-
„ sent la terre, comme vous connoissez
„ votre Ville ; des Phisiciens pour qui la
„ Nature n'a point de secret ; des Mathé-
„ maticiens qui savent mesurer, peser,
„ nombrer toute la création : & moi, qui
„ vous parle, je puis, sans quitter cette
„ place, vous dire par la Trigonométrie
„ la hauteur de cette tour que j'apperçois
„ à deux mille pas. „ On étoit las de ri-
re ; le mépris succéda ; le Gouverneur
tourna le dos, & la barrière se refermoit.
Milord, lui dit un curieux de la foule en
mau-

mauvais Anglois, laissez là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette Ville, j'y ai fait ma fortune en chantant.

„ Sublime Gouverneur, s'écria l'Amiral,
„ Génie lumineux, comment oublois-je
„ de vous dire que notre Nation excelle
„ en danse, en musique, & en cuisine!
Le Gouverneur revint sur ses pas; on battit des mains. Richard Walther, Chapelain du *Centurion*, tira une flute traversière, instrument inconnu aux Frivolites; il en joua, & nos Marins, sans excepter l'Amiral, dansèrent une Matelotte qui fit tomber, pour un mois, toutes les danses de la Ville. Il y auroit eu cent portes, on les eût ouvertes. Cependant les Gardes de la Barrière retardèrent l'entrée pour quelques minutes: ils fouillèrent les étrangers pour savoir s'ils ne portoient rien qui fût sujet aux droits. Ils trouverent dans la poche de l'Amiral un étui de Mathématique, qui ne ressembloit pas à ceux de l'Isle, il fut confisqué, en attendant les poursuites ultérieures.

Enfin, le Gouverneur se mit en mouvement, & nos Anglois suivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faisant, à voir rouler des équipages dans le gout de Paris &

de Londres. La marche se termina à un Palais immense : c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverser avant que de pénétrer à ses appartemens. Ces cours sont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, sont logés dix Illustres de tous les métiers qu'on juge les plus nécessaires à l'Etat. Les Brodeurs, les Vernisseurs, les Bijoutiers, les Marchands d'Odeurs, les Fabriquans d'Etrennes, les Ouvriers en Lustres, les Compositeurs de Desserts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de Modes, les Peintres pour les Voitures de ville, les Maîtres à danser, & les Faiseurs de Romans, qui sont obligés en commun, & solidairement d'en donner un chaque semaine.

On arriva enfin aux appartemens de l'Empereur. Sa Toute-Elégance (c'est le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ses Ministres sur une proposition qui tenoit toute la Ville en suspens. Il s'agissoit de décider si on logeroit les Eventailistes à la Cour. On agitoit vivement la question. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les étrangers qui furent introduits. Il fallut donner en présence du Conseil, de nouvelles preuves des talens

dont le Gouverneur avoit fait le rapport. Richard Walther avec sa flute, tâcha de se surpasser, & les danseurs à l'envi. Mais le talent de la cuisine que l'Amiral avoit jetté en avant, n'étoit pas encore éprouvé. Il exécuta avec son cuisinier, qui heureusement étoit de la troupe, un *Pouding* quintessencié : le Monarque & les Ministres en mangerent, & sur le champ l'ordre fut signé pour ouvrir le Port à la petite Flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit tems pour ces malades affamés; car il en étoit mort dix pendant la nuit, autant de besoin que de maladie.

Il est peu de Nations plus serviables que les Frivolites de la Capitale, pourvu qu'ils soient bien payés. On porta aussi-tôt aux Etrangers des rafraichissemens de toute espèce; mais quand il fallut en compter la valeur, ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoissent ni or, ni argent. Ils ont pour monnoie des pièces d'Agathe, des *Agathines*. A la vue des chellins & des guinées d'Angleterre, ils rembalèrent leurs provisions. L'Amiral sentit la nécessité de procéder par échange. Des Vaisseaux Marchands auroient été moins embarrassés. Il se souvint pourtant qu'il avoit à bord quelques pièces de dentelles & de rubans; il

se fit dresser une espèce de théâtre, & débuta par le ruban. Il apperçut une impression vive de plaisir dans les yeux de la multitude : mais pour savoir quel parti il en tireroit, il en coupa une aune. A l'instant un Boulanger s'avança, & jeta vingt livres de pain sur le théâtre : le Boucher, le Pâtissier, les Marchands de vin & de liqueurs eurent leur tour ; en sorte qu'avec dix ou douze pièces de ruban, la Flotte se trouva suffisamment approvisionnée pour un jour. L'Amiral en établissant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ses rubans, il pourroit nourrir son monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendrait le jour même visiter l'Escadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur sur le mauvais ordre des habits ; il ordonna un air d'ajustement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on se mit sous les armes & sur deux lignes qui aboutissoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoître : il l'avoit vu la veille dans ce négligé qui sied bien sur un Vaisseau, & si mal à la Cour. Il porta la main à ses cheveux, il en mania les boucles avec une attention singulière : il trouva que celles qu'on formoit dans l'Isle, n'en

avoient ni les grâces, ni l'ensemble. Le Capitaine du *Gloucester* causa bien une autre surprise ; l'Impératrice en tâtant sa frisure, y mit trop d'avidité & de rudesse : c'étoit une perruque ; elle la sépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel*. Ces riens causerent des événemens dont nous parlerons dans la suite.

L'Empereur continua sa marche ; il trouva les Vaisseaux monstrueux & désagréables à la vue. Pour pièce de comparaison, il montrait sa marine qui faisoit face dans le Port, des espèces de chaloupes élégamment couronnées ; les poupes étoient en marquetterie parsemées de nacres, les voiles de pourpre, & les cables de soie. Il monta sur le Centurion. Les Frivolités n'avoient jamais vu ni fusils, ni canons, ni bombes, ni boulets : ils regardoient tout cela fort rapidement sans faire une question. L'Amiral n'en fut pas fâché ; il n'étoit pas assuré d'être long-tems dans la faveur ; & en cas d'événement, il étoit bien-aïse de contenir les Insulaires, autant par la surprise que par la force de son artillerie. Cependant il voulut donner quelque nourriture à la curiosité. Il fit remarquer la coupe & la manœuvre des Vaisseaux, les pompes & le cabestan : le Mo-

narque bâilla, & toute la Cour à l'unisson. Il finit par la bouffole. “ Le Pays d’où nous „ venons, est éloigné, dit-il, de plus de „ 6000 lieues : c’est ce fer mouvant qui „ nous a conduit. „ Il essaya d’expliquer les rapports de l’aiguille aimantée avec les poles. Il parloit à des sourds, mais non à des aveugles. Les yeux de l’Impératrice venoient de tomber sur une caisse de rubans que le hazard avoit laissé ouverte; elle en saisit une pièce avec avidité, & l’Amiral l’occasion de faire sa cour en livrant tout le magasin. L’Empereur en distribua quelques rouleaux, & se réserva le reste en demandant si c’étoit tout. “ J’en avois davan- „ tage ce matin, répondit l’Amiral, je les „ ai échangés contre des vivres. C’est la „ seule monnoie que vos Marchands aient „ voulu recevoir de nous. „ *Ils n’en jouiront guères*, dit le Monarque; *pour vous soyez tranquile*. En effet, il ordonna au Trésorier de l’Etat de lui compter dix mille Agathines; somme qui pouvoit suffire pour la nourriture d’un mois. Le lendemain il émana du Trône une Déclaration, qui enjoignoit aux Vendeurs qui avoient été payés en rubans, de les rapporter au Bureau des Modes; & le Bureau eut ordre d’analyser le ruban pour en établir une Manufacture.

L'Amiral tranquile sur les provisions de bouche , ne l'étoit pas sur le radoub de ses Vaisseaux ; il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit apperçu dans l'Isle , étoit trop tendre & trop frêle pour cet usage. Il s'informa : on lui donna connoissance d'une forêt à la distance de dix lieues , la seule où les arbres , par la qualité particulière du sol , fussent durs & résistans. Il partoit pour la reconnoître , lorsqu'il lui vint un ordre d'aller friser la Cour. Il fut très-embarrassé pour obéir. Il crut trouver une ressource dans trois valets de Chambre-Barbiers , qui avoient perfectionné leur gout à Paris : *Jacques Quick , Thomas Ball , & Georges Shaver* : l'Amiral les nomme , parce qu'ils vont jouer un assez beau rôle. Il se fit accompagner du Colonel *Cracherode* qui commandoit les troupes de terre , & des deux Capitaines *Mitchel & Saunders*. Assurément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils se tromperent ; l'Empereur présenta sa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Princes , l'espoir du Trône , s'emparerent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excusa aussi-bien qu'eux , en disant qu'ils possédoient bien toute la théorie de cet Art , mais qu'ils manquoient de pratique. Durant ce pro-

pos un Courtisan rioit malignement, & l'Amiral avoit senti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eût ri. Les Valets de chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit, & le Monarque s'avisa de demander à l'Amiral, de quelle Nation Européenne il étoit. *De la première*, répondit-il. *Vous êtes donc François?* reprit le Courtisan rieur. Cette conséquence ne fut pas du gout de l'Amiral, qui en se déclinant *Anglois*, voulut prouver sa proposition, le Courtisan sa conséquence. La dispute s'échauffoit, & la frisure finit à la gloire des trois Artistes qu'on logea dans la douzième Cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres ils ne remportèrent que beaucoup d'indifférence, & peu d'estime. L'Amiral retourné à l'Escadre, réfléchissoit assez tristement sur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtisan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Française répandue à la Cour.... y avoit-il des François dans l'Isle? Mais comment y seroient-ils venus sans qu'il en eût jamais rien transpiré en Europe? Et s'il y en avoit, pouvoit-il se flatter d'une bonne intelligence avec eux? L'incertitude est cruelle. Il alla voir ce Courtisan, dont il étoit mécontent:

s'il existoit des François dans l'Isle, celui-là devoit l'être.

Le Courtisan, après avoir un peu joui de son embarras, déchira le voile. “ J’é-
” tois à Paris, lui dit-il, en 1719, lorsque
” tout le monde changeoit son or contre
” du papier. Je ne suivis pas la mode,
” parce que je n’avois point d’or; mais en
” m’intriguant pour procurer du papier à
” ceux qui en vouloient, j’amassai de l’or.
” J’étois jeune au milieu d’une Ville de
” dépenses & de plaisirs: je dissipai aussi
” promptement que j’avois aquis. Il ne
” me resta que des passions, & je m’apper-
” çus bientôt que n’ayant plus d’or, je n’a-
” vois plus de mérite. Il me vint une idée
” d’aller chercher du mérite au Pérou: je
” la communiquai à quelques amis; ils la
” gouterent pour eux-mêmes. La Colonie
” grossit insensiblement, nous nous embar-
” quames à la Rochelle pour *Porto-Bello*
” au nombre de cent soixante. La naviga-
” tion fut heureuse jusqu’à la hauteur des
” Isles Antilles; mais un vent contraire qui
” se soutint avec opiniâtreté, nous porta
” sur les côtes du Brésil. Il ne fut plus ques-
” tion de *Porto-Bello*. Le Capitaine pour
” tirer parti du contre-tems, forma le des-
” sein d’aller à Lima, où il espéroit de se

„ défaire de ses marchandises avec avanta-
„ ge. Nous tournions l'Amérique. Nous
„ passâmes le Détroit de *le Maire*; & c'est
„ au sortir de ce Détroit que tous les vents
„ nous attendoient pour nous offrir la mort
„ à chaque minute. Des tempêtes qui ne
„ s'apaisoient que pour reparoître plus
„ furieuses, nous poussèrent & repousse-
„ rent long-tems d'abîme en abîme.
„ Le vingtième jour nous étions bien
„ persuadés qu'il n'y avoit point de terre
„ dans le parallèle que nous courrions:
„ & lorsqu'à travers tant d'horreurs nous
„ abordâmes à ce monde inconnu, nous
„ doutions de la vérité de notre estime.
„ N'étoit-ce point le Pérou qui s'offroit à
„ nous? Quoi que ce fût, c'étoit une terre
„ enfin. Elle nous présenta d'abord un ro-
„ cher fort élevé: nous y montâmes pour
„ découvrir le pays où le sort nous jettoit.
„ A peine fumes-nous au sommet, que le
„ Vaisseau que nous voyions à nos pieds,
„ chassa sur ses ancres, & un coup de vent
„ nous le fit perdre de vue pour toujours
„ avec le Capitaine & les Matelots. Sans
„ doute ils ont trouvé la fin de leurs maux
„ dans le sein de l'Océan. Nous errâmes
„ d'abord de bourgade en bourgade sans
„ autre dessein que celui de vivre. Ensuite

„ nos idées se tournerent du côté de la
„ Capitale : les grandes Villes sont plus
„ fécondes en ressources. Nous en étions
„ à 200 lieues. Que de peines à souffrir
„ pour y arriver ! mais la consolation fut
„ prompte.

„ Les Frivolites s'aperçurent combien
„ nous leur étions nécessaires. Ils étoient
„ justement dans cette disposition d'esprit
„ où un peuple cherche à sortir de sa bar-
„ barie. Ils n'avoient encore ni lustres,
„ ni sofas, ni bijoux, & les visages des
„ femmes n'étoient pas encore vernis.
„ Mais on commençoit à multiplier les
„ lumières, à élargir les chaises, à tailler
„ le verre à facettes ; & les femmes, lors-
„ qu'elles vouloient représenter, prenoient
„ d'un élixir, qui, en fouettant le sang,
„ animoit leurs couleurs. La finesse de la
„ cuisine, les ornemens de la table, les
„ prestiges de la parure, l'élégance des
„ meubles, la variété des équipages, les
„ broderies, tout cela s'ébauchoit. On
„ ignoroit les modes : mais on convenoit
„ qu'il n'étoit plus possible à une honnête
„ femme de porter une robe toute une
„ saison, & , en général, d'avoir toujours la
„ même forme d'habit, comme on a le
„ même nez.

„ Les mœurs tendoient aussi à se dé-
„ pouiller de leur rudesse. Les airs manié-
„ rés , les complimens , le bon ton , les
„ vapeurs , les soupers divins , les dépen-
„ ses de fantaisie , les amitiés des lèvres ,
„ les amours d'un jour , toutes ces fleurs
„ d'urbanité étoient dans le bouton , n'at-
„ tendant qu'un coup de soleil pour éclor-
„ re. Les maris ne sentoient pas encore le
„ ridicule d'aimer leurs femmes ; mais ils
„ y trouvoient déjà de la gêne. Les fem-
„ mes n'avoient pas encore abandonné
„ les soins domestiques , pour ceux de la
„ toilette ; mais une voix secrète leur di-
„ soit , qu'elles étoient nées pour un rôle
„ agréable & brillant. A peine comptoit-
„ on quelques Seigneurs qui eussent le
„ courage de dépenser au delà de leurs
„ revenus ; mais depuis quelques années
„ on y étoit juste. Enfin , les Frivolites n'a-
„ voient pas encore le gout ; ils avoient
„ seulement du gout pour le gout.

„ Mais malgré cet heureux naturel ,
„ qu'il en coûte , Milord , pour former une
„ Nation ! „ *Milord à ce propos fronça*
le sourcil. Il voulut parler de Loix , de Ver-
tus , de Sciences , d'Arts utiles pour rem-
plir ce grand objet. „ Voulez-vous donc ,
„ reprit le François , que nous missions

„ cette Capitale en bonnet de nuit ? Tous
„ ces Arts qui réjouissent les yeux , qui
„ embellissent les passions , ils les tiennent
„ de nous ; nous avons poli leurs vices , &
„ ils ont adopté notre Langue qui a donné
„ du jeu à leur esprit. Heureusement à no-
„ tre départ de France chacun s'étoit muni
„ d'une Bibliothèque de poche , (que faire
„ sur un vaisseau !) tous livres de gout. Des
„ Romans délicieux , des Comédies pétil-
„ lantes d'esprit , des Tragédies galantes ,
„ des Opéra d'amour fondu. Vous ne sau-
„ riez croire avec quelle sagacité ils en
„ ont imité les graces. Nous comptons
„ aujourd'hui six cens Poètes , & deux
„ mille Romanciers. Vous en jugerez vous-
„ même : lisez cette Comédie faite par
„ un Grand de la Cour , & ce Roman dont
„ un Magistrat est le pere.

„ Au reste , la Colonie a semé pour elle-
„ même. On nous a tous distingué dans
„ l'Etat , moi sur-tout pour qui on a créé
„ une charge de la couronne. Vous par-
„ lez au Grand-Contrôleur des Modes.
„ Cette place a bien des fleurs ; mais elle
„ a ses épines. Une mode avec ces gens-
„ ci vieillit en quinze jours. Il faudroit
„ être plus que François pour toujours
„ fournir. Ah ! si le sort ne nous eût pas

„ enlevé notre vaisseau.... il étoit chargé
„ de tout ce superflu de France, qui est
„ ici le nécessaire. Que de modèles pour
„ cette Ville! ce ruban qui vous fait tant
„ d'honneur, il y a long-tems qu'il y figu-
„ reroit. On ne sauroit tout faire à la fois.
„ Il faut des siècles pour égaler Paris. On
„ a, sans doute, beaucoup perfectionné
„ depuis notre départ. J'ai aperçu comme
„ tout le monde, un nouveau gout dans la
„ frisure que vous avez apportée.

„ Mais pesez bien, Milord, ce que je
„ vais vous dire. Ou c'est votre dessein
„ de vous établir dans cette terre, ou ce
„ ne l'est pas? Si ce ne l'est pas, que vous
„ importe d'y aquerir de la considération
„ en y montrant des nouveautés? Si ce
„ l'est, gardez-vous désormais d'en pro-
„ duire aucune sans mon agrément. Vous
„ les tenez toutes de la France; avouez-
„ le de bonne foi. Faites-lui-en homma-
„ ge. Sans cela, malheur à vous, notre cré-
„ dit est grand.

Loin de me fixer ici, répondit l'Amiral, je vous offre de vous remener dans votre Patrie que vous regrettez sans doute. “ Nous
„ l'avons regretté, il est vrai, repliqua le
„ Grand-Contrôleur, nous craignîmes
„ long-tems de ne pouvoir subsister des ali-

„ mens de l'Isle , & nos frayeurs augmen-
„ terent beaucoup , lorsqu'après quelques
„ années nous nous apperçumes que no-
„ tre chair se raréfiroit , se subtilisoit , que
„ notre substance se dissipoit. En pro-
„ nonçant ces mots , il fit une gargouil-
„ lade , & donna du pied dans un lustre.
„ Croiriez-vous , ajouta-t'il , que je ne pèse
„ plus que cinquante livres ? Les enfans
„ que nous avons faits dans les premiers
„ tems de notre transmigration , nous n'o-
„ sions les toucher. Ces jolies machines
„ avoient apporté du sein de leurs meres ,
„ des ressorts extrêmement délicats , trop
„ délicats pour se jouer avec les forces
„ de l'Europe dont nous conservions en-
„ core une partie. Mais insensiblement les
„ proportions se sont établies entre notre
„ constitution & la nature de l'Isle , &
„ nous vivons heureux avec un peuple qui
„ a l'imagination couleur de rose.

L'Amiral avoit la fienné couleur de bois ,
très-enfoncée dans la forêt ; il y alla , & il en
revint content. Cependant il falloit un or-
dre du Souverain pour couper : il demanda
une audience qui lui fut refusée ; il l'au-
roit , peut-être , obtenue par le moyen du
Grand-Contrôleur ; mais la confiance n'é-
toit pas établie entre eux. Il s'adressa à

d'autres favoris, dont aucun n'osa porter sa demande aux pieds du Trône. Quand la faveur manque, on doit recourir aux voies ordinaires. Il se présenta au premier Ministre, un placet à la main. Tous les placets qui étoient soupçonnés de causer le moindre déplaisir au Monarque, étoient supprimés. Le sien eut le même sort; il repassoit les anti-chambres d'un air soucieux. Il fut arrêté par un Seigneur, espèce de Philosophe, qui pensoit trop singulièrement pour faire son chemin à la Cour; mais il y étoit souffert à cause de la grandeur de sa naissance : il questionna l'Amiral sur la position, le Gouvernement, la Marine, le Commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du sérieux des questions, les premières de l'espèce qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu, il lui exposa le sujet de son chagrin. *Vous ne voyez pas en plein jour*, lui dit le Questionneur; *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importans, sur-tout Quick qui le coiffe? Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains : & il le quitta.*

Il faut que la fierté Angloise ait d'abord été un peu blessée de la voie subalterne qu'on lui suggéroit; car il fait une réflexion héroïco-Philosophique, qu'il n'y a rien de

bas pour qui sert sa Patrie. Il alla donc trouver *Quick*, son Valet de chambre, à qui par un reste d'habitude, il parla en maître. *Quick* répondit en indépendant. L'Amiral mit du moileux dans son ton, qu'il orna d'une boîte d'or. *Quick* promit tout, & tint parole. Le troisième jour il apporta l'ordre signé. Mais il se trouve souvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montrait son ordre, & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'esprit. 2000 Agathines les ramenerent au même sens, & tout fut disposé pour le radoub. Après quoi l'Amiral dans son loisir se livra aux spéculations sur l'Isle Frivole.

Elle est située par le 45 d. 8 min. de latitude méridionale, & par le 220 d. 17 min. de longitude en comptant depuis le Méridien de Ténérif : elle est fort élevée au-dessus du niveau de la mer, environnée, ou peu s'en faut, de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y respire, invite au plaisir par sa douceur, & donne beaucoup de jeu au sang par sa subtilité. Elle a environ 600 lieues de diamètre. Il y a trois grandes Nations à

l'Ouest , qui n'en sont séparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'Isle , & encore fort superficiellement : le tems a manqué à ses découvertes.

J'appercevois , dit-il , des phénomènes inconnus ailleurs : la terre aussi légère que la fleur de farine : les arbres sans solidité : les fruits plus faits pour flatter le goût , que pour nourrir : d'autres travaillés dans les creusets d'une nature Chimiste , & qui ne flattent que les yeux : le vin dépouillé d'esprits : la chair usuelle peu substantieuse , & , en général , tous les animaux n'ayant que le volume sans avoir le poids proportionnel ni la force : par-tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarassoit beaucoup , & tout cela devoit avoir une cause. Ces Amiraux Anglois sont singuliers. Je crois bien , comme nous l'asfurons tous , qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une Flotte ; mais ils ont la vanité d'être Phisiciens , Géomètres , Astronomes , & tout ce qu'on voudra. Celui-ci pèse l'air , analise la qualité de la terre , il examine les souffres , les sels , les huiles , les sucs qui donnent l'être aux végétales , dont il cherche les rapports avec les animaux qui s'en nourrissent. Il creuse à l'Angloise. Eh bien ! qu'il

creuse tout seul, tandis que nous regarderons le tableau de la Capitale qu'il a croqué.

La Ville de l'Esprit est aussi grande que Londres. On y compte un million d'habitans. Elle en contiendrait deux, si elle n'étoit pas coupée par quantité de jardins & de vastes bâtimens où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent, sont uniquement chargées de réciter des prières pour ceux qui travaillent.

La Ville est traversée par un fleuve. On a bâti sur les Ponts où l'on aime mieux voir des Magasins de Luxe, que de promener ses yeux sur la longueur de ce beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant le débarquement des François, il y ait eu un siècle où les Frivolites tenterent déjà de sortir de leur barbarie ; mais vraisemblablement les Génies qui voulurent les en tirer, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils planterent des avenues, ils construisirent des Portes triomphales, ils commencerent des Quais, ils bâtirent des Places, ils désignerent des Fontaines publiques, ils éleverent des édifices à la Vertu & aux Sciences. Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait, est encore à faire.

Parmi plusieurs monumens d'Architec-

ture qu'ils ont laissés, il en est un qui étonne par la composition, l'harmonie, la hardiesse & la grandeur de ses parties. C'est un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaisir, s'il n'étoit que joli; mais il est beau, ils l'ont masqué; & quoiqu'il fût destiné à loger leur Souverain, il n'est pas encore couvert. Il reste aussi de ce siècle trop sérieux des Tableaux, des Statues, des Poèmes & des Pièces d'éloquence, où la nature est trop bien rendue pour plaire long-tems. Les peres séduits par la nouveauté, admirerent, peut-être, tous ces chefs-d'œuvres; mais les enfans ont des bijoux de toute espèce, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

Il est peu de Villes au monde où les Arts mécaniques soient si agréables: les Artistes ont bien profité des leçons de la Colonie Française, trop profité; car ils outrent tout pour contenter la Nation: ils s'épuisent en précieuses bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

Il est peu de Villes aussi, il n'en est point

où les beaux Arts soient si jolis. La Peinture néglige la force & l'expression pour se parer d'un brillant coloris : elle plaît surtout ; lorsque sous des traits mignons, elle s'enchasse dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échappèrent autrefois, passent à une Nation voisine qui n'a pas les yeux faits pour les grâces. La Poésie, dans ses fureurs tragiques, ne s'avise pas d'exciter la terreur & la pitié, ni d'inspirer ces vertus féroces qui sauvent les Etats. C'est une Coquette qui amuse par l'éclat de sa parure, & la galanterie de ses propos, qui se fâche pour le plaisir de se fâcher, & qui pleure pour rire. L'éloquence n'est pas un torrent qui entraîne, c'est un ruisseau qui murmure sous des fleurs, & l'Histoire s'habille en Roman.

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas son dessein d'écrire pour nous, mais pour la Nation. Il pense que les femmes Frivolites ont donné le ton aux Arts. On veut leur plaire comme elles plaisent, par des minauderies, des couleurs empruntées & des grâces factices.

Les Sciences, à leur tour, ont voulu s'ajuster : elles n'y ont pas encore réussi. Les talens les éclipsent toujours. Le Général Cracherode entendit une Oraison funébre :

ture qu'ils ont laissés, il en est un qui étonne par la composition, l'harmonie, la hardiesse & la grandeur de ses parties. C'est un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaisir, s'il n'étoit que joli; mais il est beau, ils l'ont masqué; & quoiqu'il fût destiné à loger leur Souverain, il n'est pas encore couvert. Il reste aussi de ce siècle trop sérieux des Tableaux, des Statues, des Poèmes & des Pièces d'éloquence, où la nature est trop bien rendue pour plaire long-tems. Les peres séduits par la nouveauté, admirerent, peut-être, tous ces chefs-d'œuvres; mais les enfans ont des bijoux de toute espèce, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

Il est peu de Villes au monde où les Arts mécaniques soient si agréables: les Artistes ont bien profité des leçons de la Colonie Françoise, trop profité; car ils outrent tout pour contenter la Nation: ils s'épuisent en précieuses bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

Il est peu de Villes aussi, il n'en est point

où les beaux Arts soient si jolis. La Peinture néglige la force & l'expression pour se parer d'un brillant coloris : elle plaît surtout ; lorsque sous des traits mignons, elle s'enchasse dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échappèrent autrefois, passent à une Nation voisine qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poësie, dans ses fureurs tragiques, ne s'avise pas d'exciter la terreur & la pitié, ni d'inspirer ces vertus féroces qui sauvent les Etats. C'est une Coquette qui amuse par l'éclat de sa parure, & la galanterie de ses propos, qui se fâche pour le plaisir de se fâcher, & qui pleure pour rire. L'éloquence n'est pas un torrent qui entraîne, c'est un ruisseau qui murmure sous des fleurs, & l'Histoire s'habille en Roman.

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas son dessein d'écrire pour nous, mais pour sa Nation. Il pense que les femmes Frivolites ont donné le ton aux Arts. On veut leur plaire comme elles plaisent, par des minauderies, des couleurs empruntées & des graces factices.

Les Sciences, à leur tour, ont voulu s'ajuster : elles n'y ont pas encore réussi. Les talens les éclipsent toujours. Le Général Cracherode entendit une Oraison funébre :

c'étoit celle d'un Chantre à cadences perlées. L'Orateur après une artillerie d'antithèses, le mit au-dessus du plus grand Philosophe de l'Isle. Le lendemain le Capitaine Saunders se trouva chez un homme d'Etat, qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à danser, qui s'étoit fait beaucoup prier pour communiquer ses graces à l'héritier de la famille. On lui offrit un certain prix. *Me prenez-vous*, dit l'homme à talent, *pour un Maître de Physique?* Il disparut sans révérence. Vint sur la scène un autre talent, un grand garçon bien fait, le fouet à la main. *Vous me convenez assez*, lui dit le Seigneur, après avoir examiné sa taille & sa figure: *voyez si 200 Agathines vous conviennent. 200 Agathines à moi*, reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment, & pour former vos chevaux? gardez-les pour ce triste Savant qui endoctrine votre fils.*

Les Frivolites appellent *triste* tout ce qui est *sérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils savent qu'il faut lire; mais les livres doivent amuser sans instruire. Les Auteurs du tems montent leur esprit sur ce ton. L'Amiral donna l'aumône à un Sot qui avoit fait un excellent livre sur les devoirs d'un souverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Justice en quantité : le grand Tribunal a son sanctuaire en commun avec des Vendeuses de Romans & des Marchandes de Modes. On voit au rang des Juges, une jeunesse fleurie qui n'a pas encore la libre disposition de son patrimoine. On craindroit qu'elle ne le dissipât en équipages & en soupers fins.

Ici l'Amiral nous ramène à ses Vaisseaux. Un mois s'étoit écoulé, & il en falloit deux autres pour achever le travail, d'autant plus qu'il faisoit construire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment subsister ? Et comment acheter les provisions pour l'embarquement ? Les Agathines qu'il avoit tirées du trésor, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité, il lui restoit des dentelles ; mais il se souvenoit des menaces du Grand-Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il apprit bien dans cette conjoncture à estimer des talens sur lesquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé plusieurs fois des Maîtres à danser & des leçons de flute. Ce n'est pas que la danse & les instrumens du Pays n'eussent leur mérite ; mais tout ce qui étoit nouveau, &, sur-tout, ce qui avoit pris à la Cour, étoit

supérieur. Il avoit résisté aux sollicitations , parce qu'il avoit besoin de tout son monde pour les travaux de l'Escadre : mais il étoit encore plus nécessaire de vivre sauf à prolonger le séjour.

Il choisit donc cinquante sujets parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens ; & après huit jours de répétitions , il les livra à l'utilité publique , & à la subsistance de la Flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'Amiral regardât faire les bras croisés. Il eut pour élève en fait de danse , le fils d'un Général d'Armée. Je voyois venir , dit-il , dans la maison un Maître de Géométrie , & j'avois honte , en donnant beaucoup moins de tems , d'être payé au triple. Calcul fait , le produit des leçons devoit suffire à la nourriture de l'Escadre , & il lui vint une autre ressource pour acheter les provisions de l'embarquement.

L'Empereur s'impatienta un jour sous l'opération de la frisure : un concert l'attendoit. Ce moment d'humeur alarma la Cour. On se rappella la perruque du Capitaine *Mitchel*. Sa Toute-Elégance en demanda une à l'illustre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre son ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque , que ce qu'il demandoit , étoit un effort

fort du génie Européen : qu'à la vérité, lui, Quick, étoit bon pour l'exécution ; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral. L'Amiral fut mandé après une instruction secrète du généreux Quick. Cependant, avant tout, il crut devoir prévenir le Grand-Contrôleur des Modes, afin de ne pas s'exposer à son ressentiment. *L'Empereur me demande une perruque*, lui dit-il. “ Une perruque ! repliqua vivement l'Officier de la Couronne : savez-vous que parmi les nouveautés que je réservoïs à cette Nation qui s'amuse, & qui s'ennuie rapidement de tout, celle-là tient le premier rang ? Par tous les Cieux !.... il alloit éclater.... ” *Mettez-vous à ma place*, répondit doucement l'Amiral, *il s'agit de notre subsistance. Je n'ai plus ni rubans, ni Agathines. Il est vrai qu'il me reste des dentelles ; mais vous m'avez interdit toutes ces ressources....* “ Des dentelles ! reprit le Contrôleur en se calmant ; eh bien ! livrez-les-moi, & je vous abandonne la gloire & le profit de la perruque. ” Il y avoit long-tems qu'il avoit tenté de donner des dentelles à la Nation ; mais n'ayant pas de modèle à montrer, elles étoient encore à naître. Les ouvriers de l'Isle n'ont pas l'esprit créa-

teur; ils enjolivent seulement ce qui est créé. L'Amiral accepta la proposition, & la perruque Impériale parut le huitième jour sur la tête du Monarque, qui fonda sur le champ une école d'élèves pour satisfaire à l'empressement du Public, du Public du bon ton, qui n'osoit plus se montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'Isle Frivole avoit trois grands Etats. Il est arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres, elle en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'est aquis sur eux; celui de régler la forme de leurs habits, & tout leur ajustement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'est-à-dire, trois modèles à suivre pour les trois Etats; & le trésor se rouvrit pour l'Amiral, qui poussa ses recherches sur les mœurs des Frivolites. Il n'est point de Nation qui ait des mœurs si élégantes. Il est étonnant, ajoute-t'il, qu'en si peu d'années ils aient surpassé les François. Ils auroient, peut-être, dû s'en tenir aux leçons de leurs Maîtres; mais en fait d'élégance, leur imagination est trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillant, & un habit de gout, on vous ac-

cueille avec toutes les graces. La compagnie sentoît qu'il lui manquoit quelque chose ; c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites , pour vous accorder leur amitié , ne vous demandent pas des vertus , mais des agrémens. On vous suppose toujours honnête homme ; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous besoin de leurs services ? Priez-les , ils vous supplient d'ordonner , & vous avez toujours la consolation de les voir furieux de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit sur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles ; il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant son flacon : ce flacon étoit plein d'une eau qui se distile & se bénit à la Cour. Tout le monde poli se pique d'en avoir , sur-tout les Grands , & ils en distribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne se ressemblent pas partout. Un homme à qui bien des gens viennent souhaiter le bon jour , & qui ne le souhaite à personne , qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans sa matinée , qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix , qui a quantité de chiens & de che-

vaux, qui fait de grands repas dans un salon bien verni, & qu'on applaudit toujours; cet homme est appelé grand chez les Frivolites, & on lui doit de grands respects, de la politesse aux autres.

Elle est l'ame des Frivolites, la politesse. Il vaudroit mieux avoir trahi son ami, que d'estropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais se couvrir; il dessine bien une révérence, & n'appelle pas sa femme, *ma femme*. S'il ne faisoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaisant; il ne seroit pas poli. Pour l'être, il faut encore observer scrupuleusement tous les titres. Ils ne disent pas seulement en parlant de l'Empereur, Sa Toute-Elégance a ouvert le Bal : c'est également Sa Toute-Elégance qui *éternue*. Un insolent s'avisa de dire à un Ministre : *Vous êtes un sot*. Tout le monde fut indigné de ce qu'il n'avoit pas dit, *votre éclatante Lumière est une sottise*.

Ils observent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, est en grande considération : si avant sa fortune il eût pris quelques Agathines sur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expressions peu délica-

tes. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de sa femme ; mais il éclateroit si ses amusemens n'étoient pas décens. A l'arrivée de l'Amiral on formoit un établissement où le sexe subalterne pourroit perdre sa vertu avec décence.

Chez les Frivolites comme en Europe, on parle beaucoup *mérite*. Il faut des hazards singuliers pour en tirer parti ; mais c'est un point bien décidé qu'il est plus avantageux d'être goûté. Ceux qui le sont, ne savent à quoi ils le doivent, au tour de leur visage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les sujets qui réussissent, l'un se met bien, celui-là est beau Joueur, l'autre conte joliment. On ne seroit point surpris de voir un Courtisan disgracié, parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en est pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut absolument, & ils en mettent par-tout. Ils n'ont pas le plaisir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir, & de ramper sous les titres. Ils ont pour les Pupiles des Tuteurs d'honneur ; dans les Tribunaux des Conseillers d'honneur ; dans les Hôpitaux des Economes d'honneur ; & toutes les femmes attachées à la Cour, sont Dames d'honneur. Les professions élevées rougiroient de faire

payer leur travail au Public ; mais elles acceptent de grands *honoraires*. La Noblesse sur-tout excelle en honneur. Un noble Frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari , mauvais pere , Citoyen inutile , se ressouvient toujours de l'honneur pour le recommander à son fils ; & le fils comme le pere , a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur , de ne payer que ses dettes d'honneur , & de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver , qu'on les a encore rendu dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut stile ont refusé le dépôt , parce qu'elles sont sujettes à des vapeurs qui leur donnent des distractions.

L'honneur fait les guerriers : c'est la Capitale qui fournit les Officiers-Généraux : on y prend un soin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on destine au commandement , doit avoir le meilleur Tailleur , le Parfumeur le plus exquis , l'équipage le plus brillant , la livrée la plus leste ; il doit jouer beaucoup , dânser souvent , être à tous les spectacles , & imaginer quelque chose sur l'habillement de la première troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs , si répandue

dans le beau monde, a passé au peuple. Une Marchande mêle à son commerce des manières, des propos, des graces qui séduisent les bourses. L'Artisan s'est poli avec ses ouvrages. Le Domestique sait qu'on le prend bien moins pour le service utile, que pour le service brillant; il s'y ajuste: & lorsque du derrière du carosse il passera dedans, il ne sera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les visages pour ne pas se méprendre entre la femme qui sert, & la maîtresse qui est servie. Les Arts d'agrémens, la Danse, la Musique, la Parure sont descendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire, *mes Gens, mon Hôtel, mes Terres, mes Ayeux.*

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs jusqu'au sein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour passer le tems. Elle s'y occupe à se saluer, à se regarder, à décider les visages & les étoffes jusqu'au moment de l'instruction. Le Chapelain Richard Walther dit qu'il y amusa ses yeux & ses oreilles. L'Instruteur débuta par un compliment au Grand-Prêtre de la Capitale, & des révérences à l'Assemblée. Après quoi

il prononça un discours très-fleuri sur des vertus si déliées, qu'elles ne donnoient aucune prise. Ils adorent le Soleil ; ils voudroient bien l'aimer, mais la façon les embarrasse. Lui doivent-ils de l'amour *à cause qu'il les échauffe & les éclaire, ou parce qu'il est chaud & lumineux en lui-même ?* C'est une dispute de cent ans. Ils ont proscrit la Poligamie, parce qu'il n'y a qu'un Soleil & qu'une Lune : mais un mari fait bien qu'il doit tâcher de plaire à plusieurs femmes, & les femmes auroient un air bien sauvage si elles s'en fâchoient. Un dogme capital de leur Religion, c'est de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walther se laissa saisir à l'esprit de conversion : il entreprit celle d'une beauré de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par un air de Philosophie, mêlé aux graces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit sur-tout deux obstacles à vaincre : il falloit la desabuser sur la divinité du Soleil, il y réussit ; la détacher de dix Amans à qui elle étoit fidèle, il en vint à bout. Que vous allez être heureuse, s'écria-t'il ! Arrachez donc vite ce *Zirphos* qui vous dévoue à l'erreur. C'étoit l'image du Soleil, qui fut autrefois un signe de Religion ; mais que l'esprit de la Nation a

tourné en ornement galant. *Que dis-tu, malheureux ?* reprit la Catéchisée. *Mon Zirphos ! l'éclat de ma parure ! tu m'arracherois plutôt mon existence.* Dès ce moment tout fut dit, rien ne se fit.

Au reste, leur conversation est aussi élégante que leurs mœurs : elle ressemble à leurs boutiques de Modes. C'est une broderie sur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de questions qui n'attendent pas les réponses, un assortiment de plaisanteries dont on rit toujours par provision, sauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'Amiral, de sourire à leurs gentillesse toujours vives & légères, parce qu'ils ne promènent leurs idées que sur les surfaces.

Si les mœurs des Frivolites sont si élégantes, la nature, ajoute-t'il, leur a donné des sensations à part. La beauté a des droits par-tout ; mais dans la Ville de l'Esprit elle tourne toutes les têtes. C'est une Comète qu'on observe, qu'on suit dans tous ses mouvemens, qu'on intercepte dans sa course ; on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il est de petits sièges à la Cour fort peu commodes, & très-goutés : on a vu man-

quer de grands mariages , parce que l'épouse n'auroit pas le plaisir de s'y asseoir.

Ils aiment l'apparence des richesses , plutôt que les richesses. Qu'après avoir sondé leur bourse , ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami , ils s'en consolent , en lui montrant un meuble de gout.

Ils ne demandent pas si l'année sera abondante , si le commerce s'étend , s'il y a de grands Magistrats , de grands Ministres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée , ils soupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur Ville en fête pour une victoire qui les ruine , & ils ne donnent pas un signe de joie pour une bonne Loi qu'on propose. Ils aiment passionnément leur Souverain ; ils l'admirent encore plus. Ils comptent ses Gardes , ses Officiers , ses équipages , ses Châteaux , les diamans de sa couronne , & jamais ses bienfaits. Si on leur disoit qu'il est une Cour plus sage dans ses vues , plus profonde dans sa politique , ils écouteront froidement ; mais si on ajoutoit qu'il en est une plus brillante , il faudroit se couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils servent l'Etat ; mais ils répètent , sans cesse , que leur fortune , leur vie , tout leur être est à l'Em-

pereur. Un Citoyen qui diroit bien sérieusement, *qu'il est beau de mourir pour la Patrie*, se donneroit un ridicule.

Le ridicule les amuse toujours supérieurement. Arriva l'Ambassadeur d'une Nation voisine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce, ou de se résoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui l'envoyoit, d'avoir un nez trop long, & une perruque qui le coiffoit mal. On saisit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus, & dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquesfois leurs sensations sont si fortes, qu'elles troublent le repos public; l'Amiral en fut témoin. Un Ministre du Soleil fut accusé d'avoir séduit une vierge par la magie. On n'y croyoit plus; la moitié de l'Isle y crut. Tout prit parti pour ou contre. On eût dit que le salut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille, & à la continence du Ministre. Peu de tems après, une Actrice qui plaisoit, disparut du théâtre; mille cris la redemanderent: les hommes juroient de quitter leurs Emplois, & les femmes de ne pas revoir leurs maris,

qu'on ne l'eût rendu. Cependant les révolutions y sont peu à craindre. Une fantaisie d'agrément qu'on imagine à propos, une chanson nouvelle peut les appaiser.

Dès qu'on connoit les sensations & les mœurs des Frivolites, on ne doit plus être surpris de certains usages. C'en est un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On se cherche, on se complimente, on se fait des présens. Ce seroit la Ville du monde la plus commerçante, si la passion des étrennes duroit toujours.

Une femme le jour de ses noces suspend sa dot à son col & à ses oreilles; & le mari meuble la maison supérieurement en vendant une Terre.

On voit dans les anti-chambres & derrière les carosses un choix de la jeunesse de l'Isle, qui ruine magnifiquement ses maîtres. Les Provinces regrettent deux cens mille artisans ou laboureurs: qu'en feroient-elles si on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la Capitale?

Il y a une Noblesse pauvre: c'est un usage qu'elle le soit toujours: le commerce pourroit l'enrichir, mais il la deshonoreroit.

L'ordre des Juges est fort nombreux. Un aspirant est examiné bien sérieusement. La première question qu'on lui fait, c'est

sur le nombre des Agathines qu'il possède : s'il répond bien à celle-là , il est sûr de satisfaire à toutes les autres. C'est un usage de se faire juger dans plusieurs Tribunaux sur la même affaire. Il faut la commencer dans sa jeunesse si on veut en voir la fin. *Je plains beaucoup*, dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès*. Il s'agissoit d'un champ ; mais le champ ne suffisoit pas pour payer l'homme de Loi qui avoit instruit l'affaire. Ses pièces d'écriture auroient couvert le champ : or , il est décidé qu'un pied quarré d'écritures contentieuses vaut plus qu'un pied quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient son titre : il seroit nul s'il n'étoit pas couché sur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Ministres qu'on ne voit de Marchands à la bourse de Londres. La plupart sont fort jeunes, afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conseils de sagesse. La leur est renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils soient fidèles à la forme de leurs vêtemens & à la mesure de leurs cheveux ; qu'ils chantent des himnes au Soleil aux heures marquées , & sur-tout qu'ils protestent toujours qu'une belle femme

n'est pas aimable, ils peuvent suivre leurs goûts dans tout le reste.

Il en est parmi eux qui sont environnés de l'éclat des richesses : ils n'en font pas de cas ; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation, s'ils ne décorent pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a prodigué les autels & les petits ornemens. On voit souvent l'autel du Soleil abandonné, tandis que ceux des planètes & des constellations sont entourés d'adorateurs.

C'est dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de tems à perdre dans l'Isle ; nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation singulière. Le travail de l'Escadre s'achevoit, les vaisseaux étoient radoubés, le navire d'avitaillement fini, les provisions embarquées ; on n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, & il étoit tems. L'Amiral pendant sa longue & terrible navigation, avoit travaillé, sans cesse, à élever l'ame de son Escadre : les mots *de Patrie, de liberté, de grandeur Angloise, d'immortalité*, à force de frapper les oreilles, avoient passé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un soldat, pas un matelot qui ne se regardât comme environné de la Chambre des Communes, & qui ne crût

voir les yeux de l'Angleterre tournés sur lui.

Telle étoit la situation des ames lorsqu'ils entrèrent dans l'Isle; mais leur commerce avec une nation si fleurie, &, peut-être, les alimens qui travailloient sur leur constitution, les avoient bien changé. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriser la vie; & ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en appercevoit que trop, & il pressoit l'embarquement. Il eut son audience de congé. L'Empereur ne consentit au départ qu'à une condition, qu'il laisseroit dans l'Isle quatre hommes au choix de Sa Toute-Elégance. L'Amiral frémit mal-à-propos; mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conserver. Il appréhendoit que le choix ne tombât sur les Capitaines ou les Pilotes: il fut bientôt rassuré. Les élus furent les trois friseurs qui pouissoient vivement l'honneur de la perruque & les chignons de toute espèce. Le quatrième fut un soldat mécanicien qui alloit à l'immortalité par une invention admirable: *un équipage d'Eté* où des soufflets intérieurs enfan-

toient des zéphirs toujours rafraichissans.

Cependant le vent favorable se faisoit encore attendre; & en l'attendant, l'Escadre desœuvrée parcourut les environs de la Capitale. Quelques Matelots s'écartèrent sur une chaine de montagnes où les terres étoient brûlées, sans arbres, sans herbes, semées de pierres cristallisées & de marcaissites où les veines d'or paroissoient. L'Amiral averti s'y transporta avec ses experts en mines. Il examina le commencement, la fin & la qualité des marcaissites; il fit fouillir en plusieurs endroits; il prit la position juste du terrain, & revint à l'Escadre. La joie s'y étoit répandue, toutes les imaginations étoient au fond de la mine: on y trouvoit des trésors immenses, on estimoit déjà le tems pour les tirer: le séjour dans cette Isle délicieuse en deviendroit plus long; savoit-on même si on la quitteroit? ou s'il falloit enfin partir, on partiroit du moins chargé de richesses que les Insulaires ne disputeroient point, n'en connoissant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'Amiral; il imposa silence sur la mine, & c'est dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'Isle Frivole, après avoir défendu, sous peine de la vie, de quitter le bord.

Jamais les délices de l'Isle ne se peignirent à nos marins si vivement. La consternation fut générale; elle n'avoit pas été si grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la première fois, des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral, outre la force du commandement, avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus, & il se flattoit bien, dès qu'il auroit remis en mer, de rendre à ces ames affoiblies leur première vigueur. Le lendemain un vent d'Ouest souffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta*, ville du Pérou où les Espagnols se croyoient bien en sûreté. On peut lire dans l'histoire de son voyage le reste de ses expéditions qui ne sont pas de mon sujet.

Mais je demande permission de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me saisit. Cela arrive assez naturellement en parlant de l'esprit Anglois. L'Amiral Anson découvre dans un beau climat une nation facile à soumettre & des mines d'or; il exige un serment de silence, il en fait un secret d'Etat. Ne projette-t'il point de faire un jour cette conquête? Et pourquoi ne la tentions-nous pas? Laisserons-nous toujours aux Puissances maritimes le soin de découvrir & de conquérir? Ne sommes-nous pas

aussi maritimes qu'elles , puisque nous touchons la Méditerranée d'une main , & l'Océan de l'autre ? Prévenons les Anglois : ou si la justice nous empêche d'envahir , ne pouvons-nous pas , du moins , établir un commerce légitime & très-avantageux avec l'Isle Frivole ? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans son luxe le gout qui regne à Londres ; mais le gout de Londres vaut-il les enchantemens de Paris ? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour *nos peintures des Gobelins , nos vernis de Martin , nos bijoux émaillés , nos épées démasquinées , nos étoffes de Lyon ,* & tout ce monde d'ajustemens qui distingue nos hommes , & qui donne le prix à nos femmes ? Ne sommes-nous pas les vrais faiseurs & les fournisseurs de l'Europe ? Savons-nous même si nos Romans , nos Comédies & nos Opéra qui se multiplient avec tant de succès , n'y formeroient pas encore une branche de commerce ? Rassurons pourtant les deux sexes. Nous ne porterions à ces Américains que le superflu de notre superflu , & nous rapporterions leur or dont ils se passent fort bien.



LETTRE A UNE DAME
ANGLOISE.M^{ADAME,}

Si vous étiez née à Paris, l'éducation vous auroit sauvé bien des ridicules que vous avez apportés de Londres. N'en eussiez-vous qu'un, on riroit, & il est humiliant de faire rire. Moi, qui n'en ris pas, j'ose vous en parler. Après cela me conserverez-vous votre amitié ? Vous seriez encore Angloise, & mon but est de vous rendre Françoisse. Ce n'est pas assez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoissez l'aimable Nation qui vous adopte ; elle vous passera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous, vous en portez dans les cercles, vous en promenez dans le Public.

Vous en montrez chez vous : il y a six mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre mari ! Votre Marchande de Modes a le même foible pour le sien ; mais vous êtes *Marquise*.

Garderez-vous long-tems cet air de réserve si déplacé dans le mariage, & qu'on

ne pardonne qu'aux Aspirantes ? Un Cavalier vous trouve belle, vous rougissez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougissent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre Mari est absent ? Revient-il ? Vous vous parez. Je vous croyois bien jeune, & vous êtes bien vieille. Vous remontez au tems des Patriarches. Empruntez le Code de la parure moderne, vous y lirez qu'on se pare pour un Amant, pour le Public, ou pour soi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation sur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures ; si vous sortiez du Bal, vous seriez dans la règle. Et que faites-vous ? Vous êtes en conférence avec votre Cuisinier & votre Maître-d'Hôtel. Apprenez que c'est au mari à compter, à payer, quoique ce soit toujours chez *Madame* qu'on soupe. Que faites-vous encore ? Vous écrivez à des amis aussi froids que leur patrie, qui n'ont que des mœurs, de la liberté & du bon sens. Que fais-je ! Vous lisez la Morale & l'Histoire, tandis que les plumes Françaises enfantent chaque jour des volumes d'esprit. Que de bonnes plaisanteries, si on savoit tout cela !

Enfin, il vous souvient que vous avez une

toilette à faire ; mais que vous en connoissez peu l'importance , l'ordre & les devoirs ! Vous n'avez que 18 ans , & vous y êtes sans hommes ! On y voit deux femmes que vous ne grondez jamais. La première garniture qu'on vous présente , est précisément celle qui vous convient. La robe que vous avez demandée , vous la prenez effectivement. Vos femmes sont étonnées d'employer plus de tems à s'ajuster elles-mêmes , qu'à parer leur maîtresse. Je vous avertis qu'elles soupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari , après avoir renvoyé cette miraculeuse qui fut formée à la Cour ?

Le dîné sonne , & vous voilà dans la salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre ? Mais quelle est notre surprise ? Votre Maître-d'Hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi , & je sais que c'est vous qui lui avez prescrit ce mauvais ton. Ailleurs c'est toujours *Madame* qui est servie : on se met à table , (j'en ris encore , mais c'est d'un rire amer) vous bénissez les mêts ! Nous nous crumes chez le Curé de la Paroisse , qui , peut-être , nous auroit quitté des *Graces* , ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pousser la conversation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui appella bientôt le jeu : je vous vis bâiller, & c'étoit la *Comète*, un jeu de la Cour ! A propos, il m'est revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours lorsque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoise du *Marais* fit la même question le même jour.

La première partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour interméde les sacs à ouvrage. Qu'est-ce qui sortit du vôtre ? Des manchettes pour votre mari ! Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *Nœuds* pour distinguer les mains de condition des mains roturières ?

La belle occasion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure ! Ces diamans qui se trouverent au fond de votre sac : mais de quelle eau ? & bien supérieurs à ceux que vous avez ! C'étoit un tour de votre mari. Qu'il fut mal placé ! Vous admirez sa magnificence, & plus sensible à son attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez, vous voulez qu'il en destine le prix à payer un Marchand à qui il faisoit l'honneur de devoir : c'est être bien peuplé de s'inquiéter sur ses dettes ; elles annoncent, elles confirment la grandeur. Il

y a à parier qu'un débiteur de deux millions est plus grand Seigneur d'une moitié en sus que celui qui ne doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le premier pas : on voit votre Cocher confondu avec des Palfreniers panser vos chevaux. Votre anti-chambre fait pitié. Des Laquais qui s'occupent en attendant vos ordres, qui se croient à *Monsieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne sont en maison que pour travailler, qui ont un air respectueux pour un honnête homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent si on demande l'heure, des Laquais sans figure, & qui sont de trois grands pouces au-dessous de la taille requise. Madame, des gens de cette trempe ne sont bons qu'à la charrue ou chez un Commis. Aussi sont-ils le jouet éternel des gens de *Monsieur*. Mais plutôt au Ciel vos ridicules, fussent-ils bornés aux murs de votre Hôtel !

Vous en portez dans les cercles ; vous y entrez avec les couleurs de la nature sur le visage. Ainsi se présente la femme du Suisse qui vous a ouvert la porte : repassez la mer si vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a six Dames dans le cercle, vous n'en baisez qu'une ! & pourquoi ? Parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoissez les autres , puisque vous les voyez pour la seconde fois. Cela ne suffit-il pas pour être toute à elles, & mettre votre cœur sur leurs lèvres ?

Vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce sera pourtant le début de la première Duchesse qui entrera : tâchez de vous former sur les grands modèles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de soi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à se mettre sur le tapis.

Il y en a encore plus à converser légèrement. Que de jolies choses, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas sur les robes de la saison, les rubans, les chignons, & la façon de se mettre ? Comment ce flux d'éloquence ne donne-t'il pas du ressort à votre langue ? Vous êtes muette ! vous ne savez pas même rire. Cet homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui semoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on applaudissoit même avant qu'il eût parlé, put-il vous arracher un signe de joie ? Quelle létargie !

Vous

Vous ne vous éveillates qu'à la nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer son entrée. Vous la saisissez, vous citates un trait d'Histoire tout semblable. Vous parlates politique & gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit lorsque vous eutes levé le siège ? qu'il falloit vous faire Ministre ou Historiographe du Roi. Vous voulez penser dans un Pays où il n'est question que de parler.

J'entendis hier une Duchesse de Finance qui louoit beaucoup votre simplicité. Vous aviez soupé chez elle : on servit un plat de légumes dans la primeur, qui ne coutoit que cent francs. Vous crutes qu'on parloit du plat, non de légume. Elle rioit encore en me demandant par quel carosse de voiture vous aviez débarqué, & si vous souhaitiez qu'elle vous envoyât son Orfèvre.

La bonne figure que vous fites dernièrement chez la petite Comtesse ! on y proposa une partie au Bois de Boulogne. Vous demandates à votre mari s'il en seroit. Il fait son monde, il refusa : c'étoit une raison de plus pour aller, vous rompites. Le singulier dans votre procédé, c'est que vous comptiez lui plaire. Et c'est là votre but du matin au soir : entre nous, Madame, n'êtes-vous point une *Pamela* qu'un coup

de fortune a élevée? Il est de règle qu'en certaines conditions un mari doit se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme. Le vôtre ne se plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette Danseuse qui lui a donné la préférence sur vingt rivaux dont la bourse étoit moins pleine. On fait, quoi qu'il n'en convienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête à sa campagne. Sa dernière voiture ne lui coute que dix mille francs, & il est presque résolu à se détacher de son Coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules qui se multiplient sous ma plume; j'en oublierai.

N'est-ce pas assez d'en montrer chez vous? N'est-ce pas trop d'en porter dans les cercles? Faut-il encore les exposer au grand jour, en les promenant dans le Public?

Vous allez aux Thuilleries les jours d'Opéra, & au Palais Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous? Des femmes sans prétentions, des Politiques à qui tout lieu est égal pour humilier nos ennemis, des Philosophes qui veulent respirer. Ne sentez-vous pas que vous êtes

déplacée ? On croiroit que vous ne cherchiez la promenade que pour vous bien porter ! Mais lorsque vous y paroissez aux jours marqués & aux heures décentes, comment êtes-vous mise ? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries, & l'aune de vos dentelles est à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement, on doit être d'un degré au-dessous de son état. Je vous l'ai déjà dit. Vous voulez toujours penser ; c'est un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les maisons & les empires subsisteroient trop long-tems. On s'ennuie à voir toujours les mêmes choses.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! les chevaux étoient mis pour vous mener au spectacle. Vous comptiez sur votre mari, un mari François ! Vouliez-vous donner la comédie à la Comédie même ? Il s'étoit dérobé pour sa petite maison, où vous avez enfin appris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eu à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maison, ne doit pas choisir celle de son mari ?

Vous devriez, du moins, ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faisiez-

vous Dimanche dernier dans votre Paroisse à dix heures du matin? Déjà habillée! Et, qui le croira? Sans *sac*! Est-ce ainsi? est-ce à dix heures? Est-ce dans la Paroisse qu'une femme de condition entend la Messe? Est-il bien vrai que vous assistez aux Vêpres? Le Marquis de*** vous en accuse, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pourroit vous passer quelques Sermons, mais jamais ceux qui convertissent: une jolie femme est faite pour les jolis Sermons; ils s'annoncent assez par l'affluence des équipages, & le prix des chaises. Il est ignoble de s'édifier pour deux sols. Au premier Carême pensez à la dévotion de la dernière semaine. C'est dans une calèche peinte aux Gobelins, c'est sur la route de *Lonchamps* que vous devez nourrir votre piété.

Il ne suffit pas, Madame, d'éviter les ridicules; il faut des graces. Celles que la nature vous a données, ne valent pas celles de l'art. Il y a des graces d'ajustement. Vos robes sont de gout; mais les garnitures ne sont pas de la *Duchapt*. Votre panier dans son diamètre est tronqué d'un pied, & il n'est pas de la bonne Faiseuse. Vos diamans sont beaux; mais ils ne sont pas montés par *l'Empereur*. Tout cela saute.

aux yeux. D'ailleurs, il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne descendent assez bas : si vous pouviez suspendre un lustre à chaque oreille, vous seriez au parfait. On vous a vu à l'Opéra coiffée en *Comète*, lorsque depuis deux jours, on étoit en *Rhinosceros*.

Il y a des graces qui par un heureux artifice, s'incorporent avec la personne. Les unes se voient, les autres se sentent. Il est établi que votre sexe doit prendre au nez comme aux yeux. Il y a plus : les odeurs assurent votre rang. Qu'on me mène dans un cercle les yeux fermés, suis-je en bonne compagnie ? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin sur votre teint. Vous avez cru que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou des difformités ; désabusez-vous. Quand l'âge vous aura enlaidie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des graces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, & vous les suivez en lisant *la Bruyère*, *Racine*, *Montesquieu*, & *Fontenelle*. Ils vous apprendront bien à rendre vos idées avec ordre, clarté & justesse ; mais ils ne vous donneront pas ces expressions brillantes qui distinguent le grand monde. Par exemple,

d'une chose qui a une bonté commune, vous dites simplement, qu'elle est bonne; une importante diroit, *c'est miraculeux! c'est divin!* Etes-vous un peu fatiguée? il faut être *excédée, anéantie*. Un coup de vent a-t'il dérangé une boucle de vos cheveux? ne vous fâchez pas, soyez *furieuse*, vous manquez jusques dans l'alphabet : au sortir du dernier Opéra, vous dites, *à la maison*, tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit, *à l'Hôtel*. N'attendez pas que je vous fasse un dictionnaire dans une Lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes, & les hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les six heures, & à six heures on vous voit en carosse. Le jeu que vous avez proposé, vous le jouez effectivement. La personne que vous requêtes si bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela est du dernier uni.

Il y a des graces à se plaindre du mal que l'on sent. Vous deviendrez mere. N'allez pas imiter, en portant le fruit de votre mariage, cette Comtesse singulière que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui est de tout. Il est vrai que cette pitoyable

conduite lui réussit, que son dernier enfant est le sixième qu'elle a mené à bien. Mais on rit de la mere, & la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez sur la chaise longue dès le premier soupçon jusqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à se plaindre du mal qu'on ne sent pas. Vous passez vos jours sans migraine. On peut vous le pardonner. Mais sans *vapeurs*! c'est abuser, en femme de la Hale, de la permission de se bien porter.

Il y a des graces à s'effrayer; mais ce n'est pas de la façon dont vous vous y prites l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille; l'inquiétude est dans vos yeux, vous quittez brusquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit cassé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre Cocher qui étoit moulu d'une chute. Ne savez-vous pas jeter un cri au moindre cahos qui menace votre voiture? Devez-vous être aussi tranquille qu'une de vos femmes? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous passâtes à côté de lui avec l'assurance d'une Concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aver-

sion qui puisse vous servir en tout tems & en tout lieu, *une souris, une araignée, une mouche* : si on ne les voit pas, on peut les soupçonner. L'aventure du bateau que le hazard nous offrit sur ce beau canal, montra encore votre mauvaise éducation. De toutes les Dames, pas une qui ne disputât l'embarquement, qui ne criât en cédant ; & vous, vous les encouragez. La Batelière demanda si vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoise des environs. Le tonnerre qui gronda l'après-midi, acheva de vous peindre. La Présidente chercha un azile entre quatre rideaux, la Marquise avec ses cris faisoit paroli aux éclairs, le Chevalier rapprenoit à faire des signes de Croix ; il n'y eut que vous & votre Jardinière que le sang froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me lasse de vous détailler,) vous trouvez le secret d'être sans graces au milieu d'une Ville qui est faite pour en donner. Et avec du bon sens, des sentimens & des principes vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La meilleure ici est de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France est le modèle des autres Pays ? Si vous en doutiez, la Nation en corps vous le di-

roit ; & sans être assemblée , ne vous le dit-elle pas tous les jours ? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes ? Mais n'avons-nous pas aussi le suffrage des Etrangers que nous enrichissons de nos modes , de nos révérences & de notre cuisine , qui ont fêté nos *Pantins* , qui adoptent nos équipages , nos pompons & nos perruques ? Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule se former chez nous ? Allons-nous chez eux ? partez de ce principe , & corrigez-vous.

DISSERTATION
SUR LA DIFFÉRENCE
DE DEUX
ANCIENNES RELIGIONS,
LA GRÉQUE
ET
LA ROMAINE.

Dignus, Roma, locus quò Deus omnis eat.

Ovid. lib. 4. Fast.

DISSEMINATION

OF THE

LIBRARY

OF THE

AMERICAN

LIBRARY





DISSERTATION
SUR LA DIFFÉRENCE
DE DEUX
ANCIENNES RELIGIONS,
LA GRÉQUE
ET
LA ROMAINE.

ON dit communément que Numa donna la religion à Rome: c'est confondre les ornemens d'un édifice avec la construction. Il est vrai que Numa donna de l'ordre & de l'étendue aux cérémonies, aux fêtes, aux sacrifices, au ministère sacré, mais le fond de tout cela, Romulus l'avoit mis dans Rome en la fondant; & les Rois, ses successeurs, ne firent que cultiver les semences de religion qu'il avoit jetées.

(a) Numa lui-même, tout inspiré qu'il vouloit paroître, ne touche point aux institutions de Romulus. (b) Est-ce donc Romulus qu'il faut regarder comme le pere de la religion Romaine? On se tromperoit encore: il l'avoit apporté d'Albe, & Albe l'avoit reçue des Grecs. On en montre la source, si Enée est venu en Italie. C'est Ascagne son fils qui bâtit la ville d'Albe, (c) où il établit la religion de Troye: or, la religion de Troye n'étoit au fond que la religion Gréque: Troye la tenoit de Dardanus son fondateur, & les premiers Troyens sortirent avec lui du Péloponèse. (d) Dardanus, Enée, Ascagne, Romulus, voilà les canaux par où la religion Gréque auroit passé à Rome.

Mais que l'on coupe ces canaux, il s'en trouve d'autres. Les critiques qui contestent la venue d'Enée en Italie, ne nient pas qu'avant même la guerre de Troye, plusieurs colonies Grèques, les Arcadiens sous Oenotrus, les Palantiens sous Evandre, les Pélasques ne soient venus s'établir avec leurs dieux en Italie. (e) Ainsi sans recou-

(a) Dion. Halicarn. lib. 2. pag. 94. *édit. de Francf.*

(b) Ibid. pag. 124.

(c) Ibid. pag. 53.

(d) Ibid. pag. 49.

(e) Idem, lib. 1. pag. 75.

rir à Enée, la religion Gréque se trouve à la naissance de Rome. Rémus & Romulus un peu avant que de poser la première pierre, célèbrent les Luperlucales, selon la coutume d'Arcadie & l'institution d'Evandre; (f) & lorsque la ville reçoit ses citoyens, Romulus commençant par le culte des dieux, consacre des temples, élève des autels, établit des fêtes & des sacrifices, en prenant dans la religion Gréque tout ce qu'il y a de mieux. (g) Il y a plus, les monumens l'attesterent long-tems à Rome, & dans les autres villes d'Italie : un autel érigé à Evandre sur le mont Aventin, un autre à Carmenta sa mere près du Capitole, (b) des sacrifices à Saturne selon le rit Grec, (i) le temple de Junon à Faléres, modèle sur celui d'Argos, & le culte qui se ressembloit. (k) Ces monumens & tant d'autres que Denis d'Halicarnasse avoit vus en partie, lui font dire que Rome étoit une ville Gréque. (l) Je citerai souvent cet Auteur, parce que sans avoir la force &

(f) Ibid. pag. 67.

(g) Idem, lib. 2. pag. 90.

(b) Dionys. Hal. lib. 1. pag. 25.

(i) Ibid. pag. 27.

(k) Ibid. pag. 17.

(l) Ibid. pag. 75.

la pompe de Tite-Live, il est, peut-être, le seul qui par ses détails, son discernement & sa critique judicieuse, nous fasse connoître à fond les Romains.

La religion Romaine étoit donc fille de la religion Gréque. On n'est pas surpris qu'une fille ressemble à sa mere, comme on ne l'est pas qu'elle en diffère en quelque chose. Mais pour savoir quelle fut la différence de l'une à l'autre, il faut examiner ce que les Romains ajoutèrent à la religion Gréque, & ce qu'ils en retranchèrent. Or, ces additions & ces retranchemens peuvent se présenter sous quatre faces. 1°. Rome en adoptant la religion Gréque, voulut des dieux plus respectables. 2°. Des dogmes plus sensés. 3°. Un merveilleux moins fanatique. 4°. Un culte plus sage. Développons ces quatre points, & nous aurons le système & la différence des deux religions.

Ecartons-nous d'abord d'un point de vue qui pourroit nous égarer : c'est la religion des Philosophes Grecs ou Romains; quelques-uns nioient l'existence des dieux, les autres doutoient, les plus sages n'en adoroient qu'un. Tous les autres dieux n'étoient pour Platon, Sénèque & leurs semblables, que les attributs de la divinité. Tou-

tes les fables qu'on en débitoit, tout le merveilleux dont on les chargeoit, tout le culte qu'on leur rendoit, les Philosophes savoyent ce qu'il falloit en penser. Lorsque Socrate immoloit un cocq à Esculape, (qu'importe quel nom) il sacrifioit au principe unique, à l'auteur de la santé comme de tous les biens. Mais le peuple, mais la religion publique prenoit les choses à la lettre; & c'est la religion publique qui fait ici notre objet. Et je dis, 1^o. que les Romains en adoptant la religion Gréque, voulurent des dieux plus respectables.

Quels furent les dieux de la Grèce? C'est dans Homère, c'est dans Hésiode qu'il faut les chercher: les Grecs n'avoient alors que des Poètes pour Historiens & pour Théologiens. Homère n'imagina pas les dieux; il les prit tels qu'il les trouva pour les mettre en action: l'Iliade en fut le théâtre aussi bien que l'Odyssée. Hésiode (si la théogonie est de lui) sans donner aux dieux autant d'action, en trace la généalogie d'un stile simple & historique. Voilà les anciennes archives de la Théologie Gréque, & voici les dieux qu'elles nous montrent. Des dieux corporels, des dieux foibles, des dieux vicieux, les autres inutiles.

Romulus en adopta une partie pour Ro-

me ; mais en rejetant les fables qui les deshonoroient : (n) la corporalité en étoit une. Les dieux d'Homère & d'Hésiode , sans excepter les douze grands dieux que la Grèce portoit en pompe dans ses fêtes solennelles , nâquirent comme les hommes naissent : Apollon de Jupiter , Jupiter de Saturne , & Saturne avoit Cœlus pour pere. Rome les adoroit sans demander comment ils avoient pris naissance. Elle ne connoissoit ni la fécondité des déesses , ni l'enfance , ni l'adolescence , ni la maturité des dieux : elle n'imaginoit pas ces pieds argentés de Thétis , ces cheveux dorés d'Apollon , ces bras de Junon blancs comme la neige , ces beaux yeux de Vénus , ces festins , ce sommeil dans l'Olympe. Les Grecs vouloient tout peindre , les Romains se contentoient d'entrevoir dans un nuage respectable. Cotta prouve fort bien contre l'Epicurien Velleïus , que les dieux ne peuvent avoir de figure sensible ; (o) & quand il disoit cela , il exposoit les sentimens de Rome dès sa naissance.

Romulus vantoit la puissance & la bonté des dieux , non leur figure ou leur sensation ; il ne souffroit pas qu'on leur attri-

(n) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 90.

(o) Cic. lib. 1. de nat. Deor. pag. 1176.

buât rien, qui ne fût conforme à l'excellence de leur être. (p) Numa eut le même soin d'écarter de la nature divine toute idée de corps : Gardez-vous , dit-il , d'imaginer que les dieux puissent avoir la forme d'un homme ou d'une bête ; ils sont invisibles , incorruptibles , & ne peuvent s'appercevoir que par l'esprit. (q) Aussi pendant les cent soixante premières années de Rome , on ne vit ni statues , ni images dans les temples ; (r) le *palladium* même n'étoit pas exposé aux regards publics.

La religion Gréque , après avoir mis les dieux dans des corps , poussa encore l'erreur plus loin , & de purs hommes elle en fit des dieux. (s) Les Romains penserent-ils de même ? Est-il permis de hasarder des conjectures ? S'ils l'avoient pensé , n'auroient-ils pas divinisé Numa , Brutus , Camille & Scipion , ces hommes qui avoient tant ressemblé aux dieux ? Les autels qu'ils consacrèrent à Romulus , furent élevés im-

(p) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 90.

(q) Plutarch. in Numa pag. 65. édition de Paris, 1624.

(r) Ibid.

(s) Jam verò in Græcia multos habent ex hominibus Deos. Cic. lib. 2. de nat. Deor.

médiatement après sa mort, c'est-à-dire, dans un tems où la religion encore au berceau, n'avoit pas fixé ses principes. Cet exemple qui ne fut plus renouvelé, ne décèle-t'il point un zèle inconfidéré dont ils reconnurent l'abus ? Mais, dira-t'on, ils mirent au rang de leurs dieux, Castor, Pollux, Esculape, Hercule, ces héros que la Grèce avoit divinifiés, & qui avoient été hommes aux yeux de tout le monde. Ils pouvoient fort bien les croire de même nature que Jupiter. Ce ne fut qu'après les guerres puniques qu'ils lurent les livres Grecs, & dans les livres Grecs l'histoire des dieux. (i) On se defabusa, & vraisemblablement les héros qu'on adoroit, ne furent plus regardés que comme les amis des dieux ; ou s'ils continuèrent à jouir des honneurs divins, ce n'étoit plus les mêmes dieux, quoiqu'ils conservassent les mêmes noms. Le Bacchus fils de Sémélé, que la Grèce adoroit, n'étoit pas celui que les Romains avoient consacré, & qui n'avoit point de mere. (u) Virgile nous montre

(i) Et post punica bella quietus, quærere cœpit
Quid Sophocles & Thespis, & Æschylus
utile ferrent.

Horat. lib. 2. epist. XI. v. 161.

(u) Cic. lib. 2. de nat. Deor.

dans l'Elisée tous les héros de Rome; il n'en fait pas des dieux. Homère voit les choses autrement; l'ame d'Hercule ne s'y trouve pas, mais seulement son simulacre; car pour lui il est assis à la table des dieux, il est devenu dieu. (x) Les Publicains de Rome lui auroient disputé sa divinité, comme ils la disputèrent à Trophonius & à Amphiraraüs. Ils ne sont pas dieux, dirent-ils, puisqu'ils ont été hommes, & nous leverons le tribut sur les terres qu'il vous a plu de leur consacrer comme à des dieux. (y) Objectera-t-on l'apothéose des Empereurs Romains? Ce ne fut jamais qu'une basse flatterie que l'esclavage avoit introduite. Domitien dieu! & Caton seroit resté homme! les Romains n'étoient pas si dupes. Ils vouloient des dieux de nature vraiment divine, des dieux dégagés de la matière.

Ils les vouloient aussi sans foiblesse. Les Grecs disoient que Mars avoit gémi treize mois dans les fers d'Otus & d'Ephialte; (z) que Vénus avoit été blessée par Diomède,

(x) Odyss. lib. II. pag. 167.

(y) Negabant immortales esse ullos qui aliquando homines fuissent.

Cic. lib. 3. de nat. Deor.

(z) Iliad. lib. 5. pag. 87.

(a) Junon par Hercule; (b) que Jupiter lui-même avoit tremblé sous la fureur des Géans. La religion Romaine ne citoit ni guerres, ni blessures, ni chaînes, ni esclavage pour les dieux. (c) Aristophane à Rome n'auroit pas osé mettre sur la scène Mercure cherchant condition parmi les hommes, portier, cabaretier, homme d'affaires, intendant des jeux, pour se soustraire à la misère. (d) Il n'y auroit pas mis cette ambassade ridicule, où les dieux députent Hercule vers les oiseaux pour un traité d'accommodement : la sale d'audience est une cuisine bien fournie, où l'Ambassadeur demande à établir sa demeure. (e) Les Romains ne vouloient pas rire aux dépens de leurs dieux : si Plaute les fit rire dans son *Amphitruon*, c'étoit une fable étrangère qu'il leur présentoit ; fable qu'on ne croyoit point à Rome, mais qu'Athènes adoptoit lorsqu'Euripide & Archippus l'avoient traitée. Le Jupiter Grec & le Jupiter Romain, quoiqu'ils portassent le même nom, ne se ressembloient guères : les dieux Grecs

(a) Ibid.

(b) Ibid.

(c) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 90.

(d) Plutus.

(e) *Les oiseaux.*

étoient devenus pour Rome des dieux de théâtre, parce que la crainte, l'espérance, les succès, les revers les rendoient tout propres aux intrigues. Rome croyoit ses dieux au-dessus de la crainte, de la misère & de la foiblesse, suivant la doctrine de Numa. (f) Elle ne connoissoit que des dieux forts.

Mais si elle rejettoit les dieux foibles, à plus forte raison les dieux vicieux. On n'entendoit pas dire à Rome, comme dans la Grèce, que Coelus eût été murilé par ses enfans, que Saturne dévorait les siens dans la crainte d'être détrôné, que Jupiter tenoit son pere enfermé dans le Tartare. (g) Ce Jupiter Grec, comme le plus grand des dieux, étoit aussi le plus vicieux: il s'étoit transformé en cigne, en taureau, en pluie d'or pour séduire des femmes mortelles: parmi les autres divinités pas une qui ne se fût signalée par la licence, la jalousie, le parjure, la cruauté, la violence. Si Homère, si Hésiode eussent chanté à Rome les forfaits des dieux, en admirant leur génie, on les auroit, peut-être, lapidés. Pithagore sous le regne de Servius Tullius, croioit à toute l'Italie, qu'il les avoit vu tourmentés dans les Enfers, pour tou-

(f) Plutarch. in Numa, pag. 65.

(g) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 90.

tes les faussetés qu'ils avoient mises sur le compte des dieux. On prenoit alors la religion bien sérieusement à Rome. Les esprits étoient simples, les mœurs étoient pures; on se souvenoit des institutions de Romulus, qui avoit accoutumé les citoyens à bien penser, à bien parler des immortels, à ne leur prêter aucune inclination indigne d'eux. (b) On n'avoit pas oublié les maximes de Numa, dont la première étoit le respect pour les dieux. On refuse le respect à ce qu'on méprise. On seroit tenté de croire qu'on cessa de bien penser des dieux, lorsque les lettres ayant passé en Italie, les Poëtes mirent en œuvre la Théologie Gréque. Elle n'étoit pour eux & pour les Romains qu'un tissu de fables pour orner la Poësie. Ovide n'en imposa à personne par ses métamorphoses. Horace & Virgile en habillant les dieux à la Gréque, ne détruisirent pas les anciennes traditions. La Théologie Romaine subsistoit dans son entier. Denis d'Halicarnasse, qui étoit témoin du fait, dit qu'il la préféroit à la Théologie Gréque, parce que celle-ci répandoit parmi le peuple le mépris des dieux, & l'imitation des crimes dont ils étoient coupables.

(b) Ibid.

bles. (i) Rome vouloit des dieux sages.

Elle destinoit aussi son encens aux dieux utiles. Les douze grands dieux & quelques divinités subalternes qu'elle avoit reçues de la Grèce, avoient leur utilité. Mars pour la guerre, Vénus pour la multiplication, Cérès pour les bleds, & Minerve pour la sagesse, Jupiter pour présider à tout. Mais les Grecs étoient grands décorateurs. A quoi servoient ces Driades, ces Nayades, ces Nymphes de toute espèce, ces Silvains, ces Tritons, ces trois mille fils & ces trois milles filles de l'Océan & de Thétis, qu'Hésiode appelle la brillante postérité des dieux, (l) si ce n'étoit à orner la cour des dieux supérieurs. Etoit-il fort nécessaire de diviniser les heures pour ouvrir les portes du ciel, & Hébé pour verser le nectar à Jupiter? Toutes ces divinités de décoration n'eurent jamais d'autels à Rome.

Rome se fit des dieux aussi-bien que la Grèce; mais des dieux utiles. Palès fut invoquée pour les troupeaux, Vertumne & Pomone pour les fruits, les dieux Lares pour les maisons, le dieu Terme pour les bornes des possessions; l'Hébé Grèque devint la déesse tutélaire de la jeunesse. Si les

(i) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 91.

(l) In theogonia.

dieux Nuptiaux dans les mariages, les Nixii dans les accouchemens, la déesse Horta dans les actions honnêtes, Srenua dans les actions de force; si ces divinités & tant d'autres inconnues aux Grecs, partagerent l'encens des Romains, ce fut à titre d'utilité. (m) Il semble que dès les premiers tems les Romains se conduisirent par cette maxime de Cicéron: (n) Qu'il est de la nature des dieux de faire du bien aux hommes.

C'est sur ce principe qu'ils diviniferent la concorde, la paix, le salut, la liberté: les vertus ne furent pas oubliées; la prudence, la piété, le courage, la foi, autant d'êtres moraux qui furent personifiés, autant de temples; & Cicéron trouve cela fort bien, parce qu'il faut, dit-il, que les hommes regardent les vertus comme des divinités qui habitent dans leurs ames. (o) Les Grecs furent plus sobres dans cet or-

(m) Utilitatum igitur magnitudine constituti sunt ii dii qui utilitates quasque gignebant. *Cic. lib. 2. de nat. Deor.*

(n) Sit igitur hoc à principio persuasum civibus, deos optimè de genere hominum mereri. *Idem lib. 2. de legibus.*

(o) Bene vero quod mens, pietas, virtus, fides consecratur quarum omnium Romæ dedicata publicè templa sunt, ut illa qui habeant deos ipsos in animis suis collocatos putent. *Ibid. 1251.*

dre de divinités. Pausanias ne fait mention que d'un temple qu'ils éleverent à la miséricorde, (*p*) eux qui dresserent des autels à l'outrage & à l'impudence, après avoir expié le crime de Cylon : ce que Cicéron blâme fort en disant, qu'on doit consacrer les vertus, non les vices. Mais on est, peut-être, surpris de voir les Romains sacrifier à la Peur, à la Fièvre, à la Tempête, aux dieux des Enfers; ils ne s'écartoient pourtant pas de leur système: ils invoquoient ces divinités nuisibles pour les empêcher de nuire. On ne finiroit pas, si on vouloit faire le dénombrement de tous les dieux que Rome associa aux dieux de la Grèce; jamais aucune ville Gréque ou barbare n'en eut tant. (*q*) La Quartille de Pétrone s'en plaignoit en disant, qu'on y trouvoit plus facilement un dieu qu'un homme. La Capitale du monde se regardoit comme le sanctuaire de tous les dieux. Mais malgré ce polithéisme si excessif, on lui doit cette justice, qu'elle écartera de la nature divine l'inutilité, le vice, la foiblesse,

(*p*) Nam illud vitiosum Athenis quod Cylonio scelere expiato.... fecerunt contumeliæ fanum & impudentiæ, virtutes enim non vitia consecrare decet. *Ibid.*

(*q*) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 124.

la corporalité. Des dieux utiles, des dieux sages, des dieux forts, des dieux dégagés de la matière furent des dieux plus respectables. Rome ne s'en tint pas là : les dogmes qu'elle adopta, furent plus sensés.

SECONDE PARTIE.

Dans toute religion les dogmes vraiment intéressans sont ceux qui tiennent aux mœurs, au bonheur ou au malheur. L'homme est-il libre sous l'action des dieux ? Sera-t'il heureux en quittant cette terre ? & s'il est malheureux, le sera-t'il éternellement ? Voilà les questions qui ont agité les hommes dans tous les tems, & qui les inquiéteront toujours s'ils n'ont recours à la vraie religion. Les Grecs étoient fatalistes, fatalistes de la plus mauvaise espèce ; car, selon eux, les dieux enchainoient les événemens : ce n'est pas tout, ils pousoient les hommes au crime. Écoutons Homère : il a beau nous dire au commencement de l'Odyssée, que les amis d'Ulysse doivent leur perte à leur propre folie ; on lit cent autres endroits où le fatalisme se déclare ouvertement. C'est Vénus qui allume dans le cœur de Pâris & d'Hélène ce feu criminel qui fait tant de ravages ; le bon Priam console Hé-

lène en imputant tout aux dieux. (r) Ce sont des dieux ennemis qui sèment la haine & la discorde entre Achille & Agamemnon: (s) le sage Nestor n'en doute pas. C'est Minerve qui, de concert avec Junon, dirige la flèche perfide de Pandarus, pour rompre une trêve solennellement jurée. (t) C'est Jupiter qui, après la prise de Troye, conduit la hache de Clitemnestre sur la tête d'Agamemnon. (u) On ne sauroit tout dire. Qu'on ouvre le Poëme des Romains: Virgile ne met pas sur le compte des dieux le crime de Pâris: Hélène aux yeux d'Enée n'est qu'une femme coupable qui mérite la mort. (x) Les fameux criminels que le héros Troyen contemple dans le Tartare, l'impie Salmonée, l'audacieux Tytie, l'insolent Ixion, le cruel Tantale n'ont rien à reprocher aux dieux: Rhadamante les oblige à confesser eux-mêmes leurs forfaits. (y) Ce n'étoit pas là le langage de Phé-

(r) Iliad. lib. 3. pag. 54.

(s) Iliad. lib. 1. pag. 13.

(t) Ibid. lib. 4. pag. 65.

(u) Odyss. lib. 24. pag. 329.

(x) Extinxisse nefas tamen & sumpsisse merentis

Laudabor poenas. *Æneid. lib. 2.*

(y) Castigat auditque dolos subigitque fateri.
Æneid. lib. 6.

dre , d'Atrée , d'Oreste , d'Oedipe sur le théâtre d'Athènes : on n'y entendoit qu'emportemens contre les dieux auteurs des crimes. Si la scène Romaine a copié ces blasphêmes , il ne faut pas les prendre pour les sentimens de Rome. Sénèque & les autres tragiques faisoient précisément ce que nous faisons aujourd'hui. Phédre , Oedipe se plaignent aussi des dieux sur notre théâtre , & nous ne sommes pas fatalistes. Mais ceux qui nous ont donné le ton , & aux Romains avant nous , les Grecs parloient le langage de leur religion. La religion Romaine proposoit en tout l'intervention des dieux ; mais en tout ce qui étoit bon & honnête. Les dieux ne forçoient pas le lâche à être brave , & encore moins le brave à être lâche : c'est le précis de la harangue du dictateur Posthumius , sur le point de livrer bataille aux Tarquins. Les dieux , dit-il , nous doivent leur secours , parce que nous combattons pour la justice ; mais sachez qu'ils ne tendent la main qu'à ceux qui combattent vaillamment , & jamais aux lâches. (2) Le dogme de la fatalité ne passa d'Athènes à Rome qu'au tems de Scipion l'Africain : Panætius l'apporta de l'école Stoï-

(2) Dionys. Hal. lib. 6. pag. 345.

cienne ; mais ce ne fut qu'une opinion philosophique , adoptée par les uns , combattue par les autres , sur-tout par Cicéron dans son livre *de fato*. La religion ne l'enseigna point , & ceux qui l'embrassèrent , ne s'en servirent jamais pour enchaîner la volonté de l'homme. Épictète assurément ne croyoit pas que des dieux eussent forcé Néron à faire éventrer sa mere.

Il est étonnant que la religion Gréque ayant attribué aux dieux la méchanceté des hommes , ait creusé le Tartare pour y punir des vicieux sans crime. Il l'est , peut-être , encore plus , qu'elle les ait condamnés à des tourmens éternels. Tantale mourra toujours de soif au milieu des eaux , Sisyphe roulera éternellement son rocher , jamais les vautours n'abandonneront les entrailles de Tytie. (a) Ces profonds & ténébreux abîmes , ces cavernes affreuses de fer & d'airain dont Jupiter menace les dieux même , (b) ne rendent pas leurs victimes. L'Enfer des Romains laisse échapper les siennes : il ne retint que les scélérats du premier ordre , un Salmonée , un Ixion , qui se sont abandonnés à des crimes énormes : lorsqu'Enée y descend , il en apprend

(a) Odyss. lib. II. pag. 167.

(b) Iliad. lib. 8. pag. 130.

les secrets. Toutes les ames, lui dit Anchise, ont contracté des souillures par leur commerce avec la matière, il faut les purifier : les unes suspendues au grand air, sont le jouet des vents ; les autres plongées dans un lac, expient leurs fautes par l'eau ; celles-là par le feu : ensuite on nous envoie dans l'Elisée. (c) Il en est qui retournent sur la terre en prenant d'autres corps. (d) Enée qui ne connoît que les dogmes Grecs, s'écrie : O mon pere ! est-il possible que des ames sortent d'ici pour revoir le jour ? (e) Voyez, reprend Anchise, ce guerrier dont le casque est orné d'une double aigrette ; c'est Romulus, voilà Numa, contemplez

(c) Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum

Supplicia expendunt, aliæ panduntur inanes

Suspensæ ad ventos, aliis sub gurgite vasto

Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni

Exinde per amplum

Mittimur elysum.

Æneid. lib. 6. v. 739.

(d) Animæ quibus altera fato

Corpora debentur.

Æneid. lib. 6. v. 713.

(e) O pater ! an ne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est

Sublimes animas.

Idem. v. 719.

Brutus, Camille, Scipion, César, tous ces héros reparoîtront effectivement à la lumière, pour porter la gloire de notre nom & celle de Rome aux extrémités de la terre.

On apperçoit deux dogmes dans cette doctrine des Enfers, la fin des supplices, du moins pour le grand nombre, & la métempscose. Etoit-ce Pythagore qui les avoit donnés à Rome? Il assuroit qu'il étoit descendu lui-même aux Enfers, & on juroit sur sa parole. J'y ai vu des Juges, disoit-il, qui tourmentent les ames pour les purifier, comme les Médecins font des incisions pour guérir les corps; & lorsque le vice sera chassé, la punition cessera. (f) On ne fait même si sous les Empereurs les Romains croyoient encore aux Enfers. Juvenal prétend qu'il n'y avoit plus que les enfans qui s'en laissent épouvanter. (g) Quant à la métempscose, Pythagore se citoit pour exemple: il avoit été Æthalide, Euphorbe, Hermotime, pêcheur à Délos avant que d'être Pythagore. Un homme

(f) Hierocl. comment. in aurea carmina.

(g) Esse aliquos manes & subterranea regna,
Et contum, & Stygio ranas in gurgite
nigras,

Nec pueri credunt, nisi qui nondum are
lavanrur.

Sat. 1. v. 107.

dont la sagesse faisoit tant de bruit ; un homme qu'on a cru le conseil & le maître de Numa , quoiqu'il n'en fût pas même le contemporain ; un homme qui alloit toujours parlant des dieux sur un ton sublime , & qui avoit autant de science que d'enthousiasme , étoit tout propre à faire passer dans l'esprit des peuples , des points de religion , quelque singuliers qu'ils fussent. Les Grecs croyoient les dieux trop justes pour jamais pardonner ; les Romains les jugeoient trop bons pour punir toujours des crimes ordinaires à l'humanité.

L'Elisée des Grecs étoit encore plus mal imaginé que le Tartare. Toutes les ames qui viennent aux yeux d'Ulysse , (b) la sage Anticlée , la belle Tyro , la vertueuse Antiope , l'incomparable Alcmène , toutes ont une contenance triste , toutes pleurent. Le brave Antiloque , le divin Ajax , le grand Agamemnon poussent autant de soupirs qu'ils prononcent de paroles ; Achille lui-même répand des larmes. Ulysse en est surpris : Quoi ! vous le plus excellent des Grecs , vous que nous regardions comme égal aux dieux , n'avez-vous pas ici un grand empire ? n'êtes-vous pas heureux ? Que répond-

(b) Odyss. lib. XI. pag. 155.

t'il? J'aimerois mieux labourer la terre, & servir le plus pauvre des vivans, que de commander aux morts. (i) Quel séjour pour la félicité! quel Elisée! qu'il est différent de ce lieu délicieux, où le héros Troyen trouve son pere Anchise, & tous ceux qui ont aimé la vertu, ces jardins agréables, ces vallons verdoyans, ces bosquets enchantés, cet air toujours pur, ce ciel toujours serein, où l'on voit luire un autre soleil, & d'autres astres! (l) C'est ainsi que les Romains en corrigeant les dogmes Grecs, les rendirent plus sensés.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi encore que le merveilleux qu'ils reformerent, fut moins fanatique. Ce gout de réforme n'a rien de singulier dans une religion qui s'établit sur une autre. Toute religion a son merveilleux: celui de la Grèce se montroit dans les songes, les oracles, les augures, & les prodiges. Rome connut peu ces songes mystérieux qui descendoient du trône de Jupiter pour éclairer les mortels. (m) Romulus n'eût

(i) Odyss. lib. XI. pag. 163.

(l) Æneid. lib. 6. v. 638.

(m) Iliad. lib. 1. pag. 5.

pas comme Agamemnon (*n*) livré un combat sur la foi d'un songe ; on n'auroit pas compté à Rome sur la mort du tiran de Phérès , parce qu'Eudème l'avoit rêvé ; (*o*) & le sénat n'auroit pas fait ce que fit l'Aréopage , lorsque Sophocle vint dire qu'il avoit vu en songe le voleur qui avoit enlevé la coupe d'or dans le temple d'Hercule : l'accusé fut arrêté sur le champ , & appliqué à la question. (*p*) Dans la Grèce on se préparoit aux songes par des prières & des sacrifices ; après quoi on s'endormoit sur les peaux des victimes pour les recevoir. C'est delà que le temple de Podalirius tira sa célébrité , aussi-bien que celui d'Amphiaras , ce grand interprète des songes , à qui on déféra les honneurs divins. (*q*) Ces temples , ces victimes , ces ministres pour les songes marquoient un point de religion bien décidé. Rome n'avoit pour eux aucun appareil de religion. Ce bois sacré dont parle Virgile , (*r*) où le Roi Latinus alla rêver mystérieusement , en se couchant à côté du Prêtre , n'avoit plus de ré-

(*n*) Ibid. lib. 2. pag. 27.

(*o*) Cicer. lib. 1. de divinat. pag. 1210.

(*p*) Ibid.

(*q*) Pausan. Attic. 1. pag. 33.

(*r*) Æneid. 7. v. 85.

putation lorsque Rome fut bâtie. Si quelques songes y firent du bruit, & produisirent des événemens, on n'avoit pas été les chercher dans les temples; ils étoient venus d'eux-mêmes accompagnés de quelque circonstance frappante; sans quoi on n'en auroit pas tenu compte. Ce cultivateur qui se fit porter mourant au sénat, en annonçant de la part de Jupiter, qu'il falloit recommencer les jeux, n'auroit remporté que du mépris, s'il n'eût recouvré subitement la santé, en racontant sa vision. (s) En un mot, les Romains ne donnoient dans les songes que comme toute autre nation qui s'en affecteroit peu, qui ne nieroit pas absolument; mais qui ne croiroit que rarement, & toujours avec crainte de tomber dans le faux, au lieu que les Grecs en faisoient un merveilleux essentiel à leur religion, un ressort à leur gouvernement. Ceux qui gouvernoient Sparte, couchoient dans le temple de Pasiphaë pour être éclairés par les songes. (t)

Le fanatisme des oracles fut encore plus grand dans la Grèce. Les Payens ont reconnu dans les oracles la voix des dieux, les Chrétiens l'œuvre du démon, les Philosophes

(s) Cic. lib. 1. de divinat. pag. 1211.

(t) Ibid. pag. 1215.

& les Politiques n'y ont vu que des fourberies de Prêtres, ou, tout au plus, des vaineurs de la terre, qui agitoient une Prêtresse sur son trépié, sans qu'elle en fût plus savante sur l'avenir. Quoi qu'il en soit, Claros, Delphes, Dodone, & tant d'autres temples à oracles, tournoient toutes les têtes de la Grèce. Peuples, Magistrats, Généraux d'armée, Rois, tous y cherchoient leur sort & celui de l'Etat. Ce fanatisme fut très-petit à Rome. La religion avoit presque sa consistance dès le tems de Numa : on ne lit rien dans ses institutions qui regarde les oracles. Le premier Romain qui les consulta, fut Tarquin le Superbe, en envoyant ses deux fils à Delphes, pour apprendre la cause & le remède d'une maladie terrible qui enlevait la jeunesse. (u) Voilà bien du tems écoulé depuis Romulus sans la religion des oracles. Ils s'en établit enfin quelques-uns en Italie ; mais leur fortune ne fut pas grande.

On n'avoit pas ces colombes fatidiques, ces chênes parlans, ces bassins d'airain qui avoient aussi leur langage, ni cette Pythie qu'un dieu possédoit, ni ces autres mystérieux où l'on éprouvoit des entrainemens

(u) Dionys. Hal. lib. 4. pag. 264.

subits, des raviffemens, des communications avec le ciel. Difons mieux ; on n'avoit pas les têtes Grèques. Tant de fanatisme & d'entroufiasme n'étoit pas fait pour les imaginations Romaines, qui étoient plus froides : ce n'est pas qu'on ne fe tournât quelquefois du côté des oracles. Augufte alla interroger celui de Delphes, (x) & Germanicus celui de Claros. (y) Mais des oracles fi éloignés & fi rarement confultés, ne pouvoient guères établir leur crédit à Rome, & s'incorporer à la religion.

Je dis plus : le peu de fuccès des oracles du pays avoit apparemment décrédité les autres. L'hiftoire les nomme & fe tait fur leur mérite. Ce f Silence ne marque pas une grande vogue. Ils étoient d'ailleurs en petit nombre : celui de Pife, celui du Vatican, celui de Padoue, c'eft prefque les avoir tous cités. On ne s'en feroit pas tenu à fi peu, fi on y avoit eu beaucoup de foi. La Grèce en comptoit plus de cent, & tous en grande réputation, (z) ils gouvernoient. S'ils gagnèrent quelques Particuliers à Rome, ils ne gouvernerent jamais

(x) Suidas, Cedrenus.

(y) Tacit. lib. 2. annal.

(z) Pausanias, Gronovius.

Rome. Ce n'étoit pas là sa folie : elle la mettoit dans les divinations Etrusques, & dans les livres Sibyllins.

Ces divinations Etrusques qui comprennoient les Augures & les Aruspices, se van-toient d'une source bien merveilleuse. En Etrurie un enfant nommé Tagès, étoit sorti d'un sillon comme un épi de blé; le labou-reur cria au miracle, assembla du monde : on questionna l'enfant qui enseigna toute la doctrine de la divination. (a) Le ton-nerre entendu à l'Orient ou à l'Occident, un aigle qui voloit à droite ou à gauche, des poulets sacrés qui mangeoient ou ne mangeoient pas; voilà des Augures. Les entrailles des victimes de telle ou telle cou-leur, dans une situation ou dans une au-tre, la flamme du bucher qui s'élevoit en pyramide, ou se replioit sur elle-même; voilà des Aruspices. Ces signes & d'autres semblables créaient ou destituoient un Pré-teur, un Tribun, un Consul, un Roi dans le tems des Rois, précipitoient ou suspen-doient la marche d'une armée. Caton avoit beau être surpris que deux Augures pussent se regarder sans rire. (b) La matière se trai-toit bien sérieusement. On ne faisoit rien

(a) Cic. lib. 2. de divinât. pag. 1224.

(b) Ibid.

dans Rome, ou hors de Rome, dit Cicéron, sans l'autorité des Augures. (c)

La Grèce eut aussi les siens; mais la différence fut sensible entre les uns & les autres. Calchas, Tyrésie, Polydamas étoient pour les Grecs des hommes inspirés, qui ne parloient pas quand ils vouloient, mais selon l'impulsion du dieu qui les agitoit. Gracchus, Marcellus, Appius annonçoient les succès ou les malheurs aussi tranquillement que nos Astronomes prédissent les éclipses. Voilà pourquoi Cicéron, qui fut lui-même augure, distingue deux sortes de divinations. (d) L'une est un art qui dévoile l'avenir par les signes; l'autre une fureur divine qui prophétise indépendamment des signes. Les Augures Grecs observoient pourtant les signes; mais aussi-tôt Apollon ou quelqu'autre dieu favorable venoit s'emparer d'eux, & les signes ne jouoient que le second rôle. C'est ainsi que Calchas annonce les années de la guerre de Troye, par le nombre des oiseaux qu'un serpent dévore; il étoit plein de son dieu. (e) Les Augures Romains ne se vantoient pas de la même faveur: ils s'attachoient aux signes,

(c) Cic. lib. 2. de legibus.

(d) Cic. lib. 1. de divinât. pag. 1208.

(e) Iliad. lib. 2. pag. 36.

& ils présageoient sans émotion. Otez les signes, ils ne voyoient plus rien.

Les mêmes signes en Grèce ne donnoient pas toujours les mêmes prédictions, parce que l'inspiration pouvoit varier. A Rome si les poulets sacrés ne mangeoient pas, c'étoit toujours une raison de tout suspendre. *Ils ne mangent pas, eh bien! qu'ils boivent*, dit P. Claudius, en les faisant jeter dans la mer: la flotte qu'il commandoit fut détruite; on ne manqua pas d'attribuer son malheur à son impiété, il fut pros crit. (f)

A Rome il y avoit un Collège d'Augures, institué par Romulus, confirmé par Numa, augmenté, révééré par les Rois & les Consuls: l'Augurat étoit donc un établissement en règle, une dignité, un pouvoir qu'on ne pouvoit pas exercer sans être avoué de l'Etat, au lieu que dans la Grèce un fanatique, un charlatan s'érigeoit de lui-même en Augure.

A Rome on se formoit à la divination: ce fameux Augure qui prouva sa science à Tarquin l'Ancien, en coupant une pierre avec un rasoir, Attius Névius s'étoit endoctriné sous un maître Etrusque, le plus

(f) Cic. lib. 2. de divinât. pag. 1226.

habile qui fut alors ; (g) & dans la suite le sénat envoya des élèves en Etrurie comme à la source , élèves tirés des premières familles. (b) La Grèce n'avoit point l'école de divination ; elle n'en avoit pas besoin , parce que l'esprit d'Apollon souffloit où il vouloit. Hélénius qui avoit toute autre chose à faire , (il étoit fils d'un grand Roi) s'en trouve tout-à-coup possédé ; le voilà Augure. (i)

À Rome l'Augurat n'étoit destiné qu'aux hommes , parce qu'il demandoit du travail & une étude suivie : dans la Grèce où l'inspiration faisoit tout , les femmes y étoient aussi propres que les hommes , & , peut-être , encore plus. Le nom de Cassandre est célèbre ; & Cicéron demande pourquoi cette Princesse en fureur découvre l'avenir , tandis que Priam son pere , dans la tranquillité de sa raison , n'y voit rien. (l) La divination des Grecs étoit donc une fureur divine , & celle des Romains une science froide , qui avoit ses règles & ses princi-

(g) Dionys. Hal. lib. 3. pag. 203.

(b) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1226.

(i) Æneid. lib. 3. v. 259.

(l) Cur Cassandra furens futura prospiciat, Priamus sapiens hoc idem facere nequeat. Cic. lib. 1. de divinat. pag. 1214.

pes. La fausseté étoit, sans doute, égale de part & d'autre : mais je demande de quel côté le fanatisme se montrait le plus. Il y a bien de l'apparence que l'enthousiasme augural des Grecs n'auroit pas mieux réussi à Rome que les oracles. Il falloit aux Romains, nation solide & sérieuse, un air de sagesse jusques dans leur folie.

Le tems leur ouvrit une autre source de divination, *les livres Sibyllins*. Ils furent apportés à Tarquin le Superbe. (m) Pline dit à Tarquin l'ancien, par une vieille mystérieuse qui disparut comme une ombre : On l'a cru Sibylle elle-même. On assemble les Augures, on enferme les livres dans le temple de Jupiter au Capitole, on crée des Prêtres pour les garder, on ne doute pas que le destin de Rome n'y soit écrit. Pourquoi tant de chaleur, dira quelqu'un ? N'avoit-on pas les divinations Etrusques pour se conduire ? Denis d'Halicarnasse (n) & Cicéron (o) répondent à la question : les Augures & les Aruspices paroissoient quelquefois embarrassés : il s'élevoit une sédition, une armée avoit été battue, on

(m) Dionys. Hal. lib. 4. pag. 259.

(n) Ibid.

(o) Cic. lib. 1. de divinât. pag. 1215.

voyoit des prodiges difficiles à expliquer ; on avoit recours aux livres Sibyllins.

Il est étonnant que les Sibylles , (s'il y en a plusieurs) étant nées dans la Grèce pour la plupart , y aient conservé si peu de crédit après leur mort. On oublia bientôt leurs prophéties , qui n'eurent plus d'influence sur les affaires publiques. Quatre mots de Cicéron n'éclaircissent-ils point ce nuage ? *Nous croyons*, dit-il , *aux vers qu'une Sibylle en fureur a prononcés.* (p) Cette fureur divine , ce trouble mystérieux frappoit les yeux des Grecs ; ils en avoient besoin pour croire : la Sibylle meurt , on ne voit plus le merveilleux : la foi se perd : mais ces Sibylles mortes suffisoient aux Romains , à qui le fanatisme n'étoit pas si nécessaire.

Fanatisme qui éclatoit encore dans les prodiges que la Grèce citoit. Toute religion a les siens : les peres ont toujours vu , les enfans ne voient rien ; mais ils sont persuadés comme s'ils avoient vu. Les premiers Grecs avoient vu les dieux voyager , habiter parmi eux. Tantale les avoit conviés à sa table , quantité de beautés Grèques les avoient reçus dans leur lit. Lao-

(p) Cic. lib. 2. de divinat. pag. 1230.

médon s'étoit servi une année entière de Neptune & d'Apollon pour bâtir les murs de Troye. Toute la Grèce sous le regne d'Erechthée, avoit pu voir Cérès cherchant sa fille Proserpine, & enseignant aux hommes l'agriculture. Jamais les Romains n'avoient eu les yeux si perçans : ils disoient que les Dieux résidoient toujours dans l'Olimpe, & que delà ils gouvernoient le monde sans se faire voir. Espérons-nous, dit Cicéron, de rencontrer les dieux dans les rues, dans les places publiques, dans nos maisons ? S'ils ne se montrent pas, ils répandent par-tout leur puissance. (q) Les Pontifes n'avoient écrit qu'un petit nombre d'apparitions momentanées, comme celle qui étonna Posthumius dans le combat où il défit les Tarquins ; cette autre qui frappa Vatiens dans la voie Salarienne, & celle de Sagra dans le combat des Locriens. (r) Ceux qui les croyoient, les jugeoient très-rares, au lieu que la Grèce étoit semée de monumens qui attestoient

(q) Quid igitur expectamus? an dum in foro nobiscum dii immortales, dum in viis versentur, dum domi, qui quidem ipsi se nobis non offerunt, vim autem suam longè lateque diffundunt. *Cic. lib. 1. de divinat.*

(r) Cic. lib. 3. de nat. Deor. pag. 1164.

le commerce fréquent, long & visible des immortels avec les hommes. (s) Les yeux d'une Nation voient beaucoup moins, quand les imaginations ne s'échauffent pas : celles des Grecs s'enflammerent encore sur les merveilles que les dieux opérèrent par les héros. Deucalion après un déluge, jetta des pierres derrière lui, & ces pierres se changèrent en hommes pour repeupler la Grèce. Hercule sépara deux montagnes pour ouvrir un passage à l'Océan. Cadmus tua un dragon, dont les dents semées dans la terre, produisirent une moisson de soldats : grand combat entre eux, il n'en resta que cinq, de qui les Spartiates se van-toient de descendre. Atlas avoit soutenu le ciel ; un peuple impie fut changé en grenouilles, un autre en rochers. Les fastes de la religion Romaine, au lieu de ces sublimes extravagances, nous présentent des voix formées dans les airs, des colonnes de feu qui s'arrêtent sur des légions, des fleuves qui remontent à leur source, des simulacres qui suent, d'autres qui parlent, des spectres ambulans, des pluies de lait, de pierres & de sang : (t) c'est ainsi que les dieux annonçoient aux Romains leur

(s) Pausan. in Arcadicis, pag. 600.

(t) Cic. lib. 1. de divinat. pag. 1215.

protection ou leur colére. Ces prodiges, quoiqu'attestés par les histoires, confirmés par les traditions, consacrés par les monumens, enseignés par les Pontifes, sont, sans doute, aussi faux que les monstrueuses rêveries des Grecs ; mais il ne falloit pas tant de fanatisme pour les croire. Concluons qu'en tout le merveilleux de la religion Romaine fut moins fanatique. Il reste une dernière chose à prouver.

QUATRIÈME PARTIE.

Son culte fut plus sage. Il consistoit comme dans la Grèce, en fêtes, en jeux & en sacrifices. Les fêtes Grèques portoient une empreinte d'extravagance, qui ne convenoit pas à la sagesse Romaine. Ce n'étoit pas seulement dans les sombres retraites des oracles, c'étoit au grand jour, au milieu des processions publiques, qu'on voyoit des enthousiastes, dont le regard farouche, les yeux étincellans, le visage enflammé, les cheveux hérissés, la bouche écumante, passaient pour des preuves certaines de l'esprit divin qui les agitoit ; & ce dieu ne manquoit pas de parler par leur bouche. On y voyoit de furieux Corybantes, qui au bruit des tambours & des timbales, dansant,

fant, tournant rapidement sur eux-mêmes, se faisoient de cruelles plaies pour honorer la mere des dieux. On y entendoit des gémissemens, des lamentations, des cris lugubres; c'étoient des femmes désolées qui pleuroient l'enlèvement de Proserpine ou la mort d'Adonis.

La licence l'emportoit encore sur l'extravagance. Qu'on se représente des hommes couverts de peaux de bêtes, un thyrses à la main, couronnés de pampres, échauffés par le vin, courant jour & nuit les villes, les montagnes & les forêts, avec des femmes déguisées de même, & encore plus forcénées : mille voix qui appelloient Bacchus, qu'on vouloit rendre propice par la débauche & la corruption. Croira-t'on qu'au milieu de cette pompe impure, on exposoit à la vénération publique des objets qu'on ne sauroit trop voiler, ces phalles monstrueux qu'ailleurs le libertinage n'auroit pas regardé sans rougir? (u) Et Vénus, comment l'honoroit-on? Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, noms célèbres par l'obscénité: c'est là que les filles & les femmes mariées se prostituoient publiquement à la face des autels. Celle qui

(u) Diodor. Sicul. lib. i.

eût conservé un reste de pudeur , auroit mal honoré la déesse. (x)

On célébroit à Rome les mêmes fêtes : mais Denis d'Halicarnasse , qui avoit vu les unes & les autres , nous assure que dans les fêtes Romaines , quoique les mœurs fussent déjà corrompues , il n'y avoit ni lamentations de femme , ni enthousiasme , ni fureurs coribantiques , ni prostitutions , ni bacchanales. (y) Ces bacchanales s'étoient pourtant glissées à Rome sous le voile du secret & de la nuit ; mais le sénat les bannit de la ville & de toute l'Italie. (z) Le discours du Consul dans l'assemblée du peuple est remarquable : Vos peres vous ont appris , dit-il , à prier , à honorer des dieux sages , non des dieux qui enforcérent les esprits par des superstitions étrangères & abominables , non des dieux qui avec le fouët des furies , poussent leurs adorateurs à toutes sortes d'excès. (a) On vouloit que le

(x) Banier. tom. 2. pag. 165.

(y) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 90.

(z) Senatusconsulto cautum est ne qua Bacchanalia Romæ , neve in Italia essent. *Liv. l. 39. p. 14.*

(a) Hos esse deos quos colere , venerari , precarique majores vestri instituissent , non illos qui pravis & externis religionibus captas mentes velut furialibus stimulis ad omne scelus , & ad omnem libidinem agerent. *Livius lib. 39. pag. 14.*

culte portât un caractère de décence & d'honnêteté, contre la coutume des Grecs & des barbares. (b) S'il falloit se relâcher en faveur des étrangers, on le faisoit avec précaution, on leur permettoit d'honorer Cybèle avec les cérémonies Phrygiennes: mais il étoit défendu aux Romains de s'y mêler; & lorsque Rome célébroit cette fête, elle en écartoit toutes les indécences & les vaines superstitions. (c) Elle réprouvoit également ces assemblées clandestines, ces veilles nocturnes des deux sexes, si usitées dans les temples de la Grèce. (d) Si elle autorisa les mystères secrets de la bonne déesse; les matrones qui les célébroient, n'y souffroient les regards d'aucun homme: l'attentat de Clodius fit horreur. Ces mystères si anciens, dit Cicéron, (e) qui se célébrent par des mains pures, pour la prospérité du peuple Romain; ces mystères consacrés à une déesse, dont les hommes ne doivent pas même savoir le nom; ces mystères enfin dont l'impudence la plus outrée n'osa jamais approcher, Clodius les a violés par sa présence. S'ils devinrent sus-

(b) Dionys. Hal. lib. 2. pag. 91.

(c) Ibid.

(d) Ibid.

(e) De Haruspicum responsis, pag. 499.

peçts dans la suite , ils ne l'étoient pas alors , & encore moins dans leur institution. De tout cela il résulte que les fêtes Romaines étoient plus sages que les fêtes Grèques.

Les jeux entroient dans les fêtes , ils tenoient à la religion : tels furent dans la Grèce les jeux Olympiques, les Pithiques, les Isthimiques, les Néméens ; & à Rome les Capitolsins, les Mégalenses , les Appollinaires, & nombre d'autres tous dédiés à quelque divinité : ce n'étoient donc pas des jeux de pur amusement. La lute, le pugilat, le pancrace, la course à pied, tout cela se faisoit pour honorer les dieux, & pour le salut du peuple : ce fut une partie du culte ; mais il paroît un dessein formé chez les Grecs de profaner le culte. Leurs athlètes combattoient , couroient nuds. Qu'on ne m'objecte pas la lute décente d'Ajax & d'Ulysse aux funérailles de Patrocle. (f) La loi de la nudité ne fut établie que dans la quinzième olympiade. (g) Les femmes étoient-elles admises à ces spectacles indécens ? Pausanias dit , oui, (b) & non. (i) L'affirmative a plus de vrai-

(f) Iliad. lib. 23. pag. 407.

(g) Dionys. Hal. lib. 7. pag. 475.

(b) Lib. 6. pag. 362.

(i) Lib. 5. pag. 297.

semblance ; car entrant dans le détail , (ce qu'il fait quand il affirme) il ajoute que la Prêtresse de Cérès y avoit une place honorable , & que l'entrée n'en étoit pas même interdite aux vierges. Quelle apparence , en effet , qu'on eût voulu exclure une moitié de la nation , de ses jeux si publics & approuvés par les dieux ? Ce que la religion consacre est ordinairement commun à tous , & paroît toujours bien. Quoi qu'il en soit , les femmes à Rome pouvoient regarder les athlètes , sans que leur vertu en fût alarmée ; ils étoient couverts où la pudeur l'exigeoit. (*l*) Pudeur qui réforma encore les Lupercales , qu'on célébroit à l'honneur du dieu Pan. Evandre les avoit apportées de la Grèce avec toute leur indécence ; des bergers nus couroient lascivement çà & là , en frappant les spectateurs de leurs fouets. (*m*) Romulus habilla ses Lupercques ; les peaux des victimes immolées leur formoient des ceintures. (*n*)

(*l*) Dionys. Hal. lib. 7. pag. 474.

(*m*) Livius lib. 1. 5. Evandrum qui ex eo genere Arcadum multis ante tempestatibus ea tenebat loca solemnè allatum ex Arcadia , instituisse ut nudi Juvenes Lycæum Pana venerantes per lumen atque lasciviam currerent.

(*n*) Lupercalium mos à Romulo & Remo in-

Rome, il faut l'avouer, ne fut pas si sage dans les jeux Floraux. On y voyoit des femmes nues, dont les attitudes étoient aussi lascives que les himnes qu'elles chantoient. (o) Culte bien digne de la déesse Flora, célèbre courtisane; mais enfin ces baladines impures qu'on appelloit *mimes*, étoient des femmes publiques, *meretrices*, au lieu que dans la Grèce, à Sparte, la sévère Sparte, ce fut un point de l'éducation des filles, des honnêtes filles, de luter & danser toutes nues à certaines fêtes solennelles, avec de jeunes garçons dans le même état. (p) Et Platon dans sa république (q) avoit des raisons pour souhaiter que cette pratique fût générale. Ce vœu d'un Philosophe si grave marque bien que les Grecs pensoient différemment des Romains sur la sagesse du culte. Le peuple Romain ne franchit les bornes de la

choatus est.... cincti pellibus immolatarum hostiarum jocantes obviam petiverunt.

Valer. Max. XI. 2. 9.

& *Dionys. Hal. lib. 1. pag. 67.*

(o) Celebrabantur Romæ ludi Florales cum omni lascivia, nam præter verborum licentiam quibus obscœnitas omnis effunditur exuuntur etiam vestibus populo flagitante meretrices.

Lactant. I. 12.

(p) Plutarch. in Lycurg. pag. 47.

(q) Lib. 5.

pudeur que dans les jeux Floraux ; encore en montra-t'il un reste, lorsque sous les yeux de Caton, il n'osa pas demander la nudité des mimes. (r) Caton se retira pour ne pas troubler la fête.

Mais ce peuple ne garda aucune mesure dans la cruauté qui ensanglanta ses jeux. On ne se rappelle pas, sans frémir, ces gladiateurs animés par les applaudissemens, acharnés à s'arracher la vie ; une plaie n'attendant pas l'autre, & le sang qui ruisselloit, demandant toujours du sang : ou ces autres plus malheureux encore, qui combattoient contre des tigres & des lions, jusqu'au moment où ils étoient mis en pièces. Tels furent les jeux Funéraires, où l'on faisoit mourir les vivans pour honorer les morts. Je sais que ces victimes infortunées étoient ou des criminels condamnés par les loix, ou des esclaves qui avoient fui ; mais ce seroit mal justifier Rome, & ce n'est pas mon intention. La Grèce n'admit ses terribles jeux, que lorsqu'elle fut tombée sous la domination des Romains ; encore Athènes s'en défendit-elle. (s)

(r) *Hos ludos spectante M. Porcio Catone populus, ut mimæ nudarentur, erubuit postulare.*

Valer. Max. XI. 10. 8.

(s) *Lucianus in vita demonact. p. 1014.*

Remarquons cependant avec Servius que la Grèce avoit donné le signal de cette barbarie religieuse sous une autre forme : c'étoit la coutume dès les tems héroïques , d'égorger des captives sur les tombeaux des guerriers. Achille immola deux jeunes Troyens sur le bucher de Patrocle ; (1) & le pieux Enée qui avoit les mœurs Grèques , (Virgile garde les coutumes) arrose aussi de sang humain les cendres de Pallas. (u) L'histoire ne marque pas positivement jusqu'à quel siècle fut poussé ce point de religion ; les Romains voulurent le réformer. Faire périr un gladiateur par un autre , en donnant la vie & la liberté au vainqueur , ou encore commettre un homme avec un lion , leur parut moins atroce que del'égorger de sang froid , & avec des prières , sur un tombeau. (x)

Il est vrai du moins qu'ils ne répandirent jamais le sang humain dans leurs sacrifices. Les sacrifices faisoient la partie la plus essentielle du culte. Ce ne fut pas une chose indifférente , lorsque les hommes s'aviserent d'égorger des animaux pour honorer la divinité , au lieu d'offrir simplement les fruits

(1) Iliad. lib. 23. pag. 398.

(u) Æneid. lib. XI. v. 81.

(x) Moris erat in sepulchris yirorum fortium

de la terre. Le sang des taureaux fit penser à plus d'un peuple, que le sang des hommes seroit encore plus agréable aux dieux. Si cette idée n'avoit saisi que des barbares, nous en serions moins surpris : les Grecs dont les mœurs étoient si douces, s'y laisserent entraîner. Calchas, si nous en croyons Eschyle, (y) Sophocle (z) & Lucrece (a) sacrifia Iphigénie en Aulide. Homère n'en convient pas, puisqu'Agamemnon l'offre en mariage à Achille dix ans après. (b) Mais la coutume impie perce à travers cette différence de sentimens. Et l'histoire nous fournit d'ailleurs des faits qui ne sont pas douteux : Lycaon Roi d'Arcadie, immola un enfant à Jupiter Lycien, & lui en offrit le sang. (c) Le nom de Callirhoë est connu : le bras étoit levé, elle expiroit, si l'amonreux sacrificateur en s'appliquant l'oracle, ne se fût immolé pour

captivos necari ; quod postquam crudele virum est , placuit gladiatores ante sepulchra dimicare.

Servius Æneid. 519.

(y) *Dans Agamemnon.*

(z) *Dans Electra.*

(a) Aulide quo pacto trivial virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine foedè
Ductores Danaüm.

Lucret. lib. 1.

(b) *Iliad. lib. 9.*

(c) *Pausan. in Arcadicis, pag. 600.*

elle. (d) Aristodème enfonça lui-même le couteau sacré dans le cœur de sa fille, pour sauver Messène. (e) Et ce n'étoit point là de ces fureurs passagères, que les siècles ne montrent que rarement. L'Achaïe voyoit couler tous les ans le sang d'un jeune garçon & d'une vierge, pour expier le crime de Ménalippus & de Cometho, qui avoient violé le temple de Diane par leurs amours. (f) Sparte appaisoit la même déesse par le retour annuel des mêmes horreurs. (g) Lucrece avoit-il tort de s'écrier : La religion a-t'elle pu conseiller de tels forfaits ! (b)

Je fais que Lycurgue & d'autres législateurs abolirent ces sacrifices barbares, non sans s'exposer à des murmures. Rome n'eut pas la peine de les proscrire ; elle n'en offrit jamais. Dire que les Grecs étoient encore bien nouveaux, & peu policés, lorsqu'ils donnerent dans ces excès de religion, ce n'est pas les justifier : quoi de plus dur & de plus féroce que les Romains sous Romulus ? Cependant aucune victime humaine ne souilla leurs autels, & la suite de leur

(d) Idem, in Achaïcis, pag. 575.

(e) Idem, in Messeniaticis, pag. 302.

(f) Pausan. in Achaïcis, pag. 571.

(g) Idem, in Laconicis, lib. 3.

(b) Tantum religio potuit suadere malorum.

Lucret. lib. 1. v. 102.

histoire n'en fournit point d'exemple : au contraire, ils en marquerent une horreur bien décidée, lorsque dans un traité de paix ils exigèrent des Carthaginois, qu'ils ne sacriferoient plus leurs enfans à Saturne, selon la coutume qu'ils en avoient reçue des Phéniciens leurs ancêtres. Néanmoins Lactance & Prudence au quatrième siècle viennent nous dire, qu'ils ont vu de ces déretables sacrifices dans l'Empire Romain : si c'eût été une continuation des anciens, Tite-Live, Denis d'Halicarnasse & les autres historiens nous en auroient montré quelque vestige ; mais quand il y en auroit eu au quatrième siècle, il ne seroit pas étonnant que dans une religion qui périssoit avec Rome, on eût introduit des pratiques monstrueuses. Ce qui en avoit le plus approché, c'étoient ces devoûmens religieux qui se faisoient pour la patrie. Un Guerrier enthousiasmé d'un pareil motif, un Consul même après certaines cérémonies, des prières & des imprécations contre l'ennemi, se jettoit tête baissée dans le fort de la mêlée ; & s'il n'y périssoit pas, c'étoit un malheur qu'il falloit expier.

Ainsi périrent trois Decius, tous trois Consuls. Mais ce furent là des sacrifices volontaires que Rome admiroit & n'ordonnoit

pas. Si elle enterra des Vestales toutes vivres, c'étoient des coupables qu'on punissoit suivant les loix, pour avoir violé leurs engagements. Elle pensa toujours que le sang des brebis, des boucs & des taureaux suffisoit aux dieux, & que celui des Romains ne devoit se verser que sur un champ de bataille, ou pour venger les loix.

C'est ainsi que Rome, en adoptant la religion Gréque, en réforma le culte, le merveilleux, les dogmes & les dieux même.

DISSERTATIONS

POUR ÊTRE LUES:

LA PREMIÈRE,

SUR LE VIEUX MOT

DE PATRIE;

LA SECONDE,

SUR LA NATURE

DU PEUPLE.

DISSERTATIONS

DE LA NATURE

DE LA VIE

DE LA MORT

DE LA PÉNALITÉ

A
fo
en
bu
fi
m
p
d
le
m
d
m
d
e
i
i
i
a
t
t
g
i

AVERTISSEMENT.

ON donne tous les jours au Public des *Dissertations très-savantes* que personne ne lit. J'ai cru qu'en dépensant moins en science, on gagneroit des Lecteurs. Ce but me paroît louable; car pourquoi écrire si ce n'est pour instruire? Et comment instruire si on n'est pas lu? Nous ne sommes plus dans le siècle des *Vossius*, des *Huets*, des *Bocharts* & des *Kirchers*. L'érudition, les recherches épineuses nous fatiguent, & nous aimons mieux courir légèrement sur des surfaces, que de nous enfoncer pesamment dans des profondeurs. Comme la roue des sciences tourne aussi-bien que celle des empires, peut-être le vieux gout reparoitra-t'il : en attendant, soyons ce qu'il faut être.

J'aurois pu dans la première *Dissertation* sur le vieux mot de *Patrie*, en remontant des *Romains* aux *Grecs*, des *Grecs* aux *Phéniciens*, des *Phéniciens* aux *Egyptiens*, & des *Egyptiens* aux ouvriers de la tour de *Babel*, avant la confusion des langues, j'aurois pu trouver la source du mot. Je me suis borné très-simplement à en développer le sens, & à montrer quelle influence

il avoit sur les mœurs, & sur le bonheur des nations qui l'ont bien entendu.

De même, dans la seconde Dissertation sur la nature du Peuple, peut-être ne m'eût-il pas été impossible, en palissant sur vingt volumes, de décider en quel tems & dans quel pays on a commencé à distinguer le peuple des bonnêtes gens : si peuple vient de peupler, ou peupler de peuple ; si on peut dire, en conservant les graces de notre langue, que les bonnêtes gens peuplent, j'aurais pu ajouter cent autres choses aussi savantes : je me suis contenté d'examiner tout bonnement, si le peuple est composé d'hommes, & s'il faut le traiter comme tel.

C'est une route aisée que j'ai voulu suivre, en préférant toujours l'uni à l'escarpé, la plaine aux montagnes. Je me suis souvenu fort à propos d'une maxime moderne : Que le mieux est souvent le contraire du bien, & d'une très-ancienne sentence d'Hésiode, qu'il est bien des cas où une moitié vaut mieux que le tout.

Si cette façon de dissenter ne se fait pas lire, je conclurai pour ma gloire, (car les auteurs n'ont jamais tort) que le genre dissertatif n'est pas fait pour la France, du moins pour la génération présente, & qu'il faut le releguer en Allemagne.



DISSERTATION

SUR LE VIEUX MOT

DE PATRIE.

ON reproche à notre langue de s'appauvrir en s'épurant, semblable à un diamant qui perdrait trop à la taille. Le reproche est peut-être fondé. Qu'est-ce que le mot *Patrie* avoit de bas ou de dur, pour le retrancher de la langue? On ne l'entend plus, ou presque plus ni dans les campagnes, ni dans les villes, ni dans la province, ni dans la capitale, encore moins à la cour. Les vieillards l'ont oublié, les enfans ne l'ont jamais appris. Je le cherche dans cette foule d'écrivains, qui nous instruisent de ce que nous savons déjà, & je ne le trouve que dans un très-petit nombre de Philosophes, qui se sont cuirassés contre les ridicules. Un galant homme ne l'écrira pas; ce seroit bien pis s'il le prononçoit. J'interroge ce citoyen qui marche

toujours armé : Quel est votre emploi ? *Je sers le Roi*, me dit-il, pourquoi pas la *Patrie* ? Le Roi lui-même est fait pour la servir. Je parle gaulois, très-gaulois. Si ce mot, autrefois si usité, échappe encore, ce n'est qu'en peignant les mœurs anciennes, ou pour désigner le lieu où l'on est né : les occasions en sont rares ; elles seroient très-fréquentes pour des citoyens qui sentiroient bien la valeur du terme.

La révolution des choses n'est pas plus grande que celle des mots. Quelle fortune n'avoit pas fait celui-ci chez les Grecs & les Romains, deux nations qui se piquèrent autant de politesse dans le langage que dans les mœurs ? C'étoit un des premiers mots que les enfans bégayoient, c'étoit l'ame des conversations & le cri de guerre ; il embellissoit la poésie, il échauffoit les orateurs, il présidoit au sénat, il retentissoit au théâtre, & dans les assemblées du peuple, il étoit gravé sur les monumens publics. Rome l'avoit reçu d'Athènes, & lui conserva toute sa gloire, Rome nous l'a transmis *πατρίς, patria, patrie*. Nos ayeux en firent grand usage : ces Francs de la première race, tout barbares qu'ils étoient, le prononçoient souvent dans leurs assemblées au champ de Mars : eh ! quel autre

mot y seroit venu plus naturellement, tandis que de concert avec le Souverain, on faisoit des loix, on decidoit de la paix & de la guerre, on partageoit les dépouilles de l'ennemi, on régloit les contributions, on balançoit tous les interêts publics? Les siècles suivans l'employèrent avec une ardeur égale. Charlemagne, Charles V. Louis XII. Henri IV. ces peres de la patrie, en écrivoient le mot dans tous les cœurs, & le plaçoient dans toutes les bouches. Je le trouve encore sous Louis XIII. dans les cahiers des derniers Etats généraux; il s'est perdu sous le ministère du Cardinal de Richelieu. Il est étonnant que le fondateur de l'Academie Françoisé, qui devoit aimer les mots énergiques, les beaux mots, ait laissé périr celui-ci. Colbert étoit bien fait pour le rétablir; mais il se méprit. Il crut que *Royaume* & *Patrie* signifioient la même chose.

On dit donc aujourd'hui *le Royaume, l'Etat, la France*, & jamais *la Patrie*. Je demande d'abord lequel de ces quatre termes flatte plus l'oreille & le cœur. *La France* ne présente à l'esprit qu'une portion de la terre divisée en tant de provinces, arrosée de tant de fleuves. *L'Etat* ne dit autre chose qu'une société d'hommes

qui vivent sous un gouvernement quelconque, heureux ou malheureux. *Royaume* signifie (je ne dirai pas ce que disoient ces Républicains outrés, qui firent anciennement tant de bruit dans le monde par leurs victoires & leurs vertus) un tiran & des esclaves; disons mieux qu'eux, un Roi & des Sujets. Mais la *patrie* qui vient du mot *pater*, exprime un pere & des enfans. C'est ce mot que Cicéron, cet orateur si habile dans le choix des mots, trouvoit si humain si tendre, si harmonieux, qu'il le préféroit à tout autre, lorsqu'il parloit des intérêts publics. Cependant notre langue le perd, j'en cherche la cause, je crois la deviner. Nous avons oublié l'idée qui fut attachée à ce grand mot. Tout mot représente une idée: si l'idée s'affoiblit, si elle s'efface, le mot ne vient plus se placer sur la langue. Il s'agit donc ici de ressusciter l'idée pour rétablir le mot.

Qu'est-ce que la patrie? Je le demande aux dictionnaires de la langue, & ils me répondent que *c'est le pays où l'on a pris naissance*. Froide définition! Un pays qui n'auroit que ce rapport unique avec ses habitans, mériterait-il le nom de patrie? Les Gracques, les Scipions sous la tyrannie de Caligula, auroient-ils regardé Rome com-

me leur patrie ? Nos dictionnaires vont plus loin ; ils citent des phrases où ce terme est employé ; en voici quelques-unes : *L'amour de la patrie est une passion rarement fine & ingénieuse. L'amour de la patrie est une fureur qui ne laisse rien aux mouvemens de la nature. La patrie est une vision. Les anciens étoient fortement infatués de l'amour de leur patrie.*

Je ne suis plus surpris qu'un mot qu'on nous donne comme l'expression d'une passion stupide ou furieuse , comme une vision , un fantôme ridicule , ait pris congé d'une nation aussi sensée que la nôtre , & que nous l'ayons relegué dans les rêveries des anciens. Il n'est pas difficile de répondre à ces contresens. *L'amour de la patrie est une passion rarement fine & ingénieuse.* Il est bien question de finesse & de bel esprit quand on parle de patrie ! Brutus en donnant une patrie aux Romains , n'employa que la sagesse & le courage. *L'amour de la patrie est une fureur qui ne laisse rien aux mouvemens de la nature.* Ce même Brutus , il est vrai , fit couper la tête à ses fils ; mais cette action ne paroît dénaturée qu'aux âmes foibles : sans la mort des deux traîtres , la patrie expiroit au berceau. *La patrie est une vision.* Pour qui ? pour ces

ames frivoles qu'une chanson amuse, qu'une mode extasie. *Les anciens étoient infatués de l'amour de leur patrie.* J'aimerois autant qu'on me dît, que les enfans sont infatués de l'amour de leur mere. Les anciens ne faisoient point de dictionnaires; mais leurs ouvrages en ont fourni la matière. Consultons-les, & nous apprendrons le vrai sens du mot *patrie*. Sens magnifique, sans doute; car on y lit qu'il n'y a rien de si aimable, de si sacré que la patrie; qu'on se doit tout entier à elle; qu'il n'est pas plus permis de s'en venger que de son pere; qu'il ne faut avoir d'amis que les siens; que de tous les augures le meilleur est de combattre pour elle; qu'il est beau, qu'il est doux de mourir pour la conserver; que le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui l'ont servie. Ainsi parloient les Magistrats, les Guerriers & le Peuple. Quelle idée se formoient-ils donc de la patrie?

La patrie, disoient-ils, est un vaste champ où chacun peut moissonner selon ses besoins & son travail. C'est une terre que tous les habitans sont intéressés à conserver; que personne ne veut quitter, parce qu'on n'abandonne pas son bonheur, & où les étrangers cherchent un azile. C'est une nourrisse qui donne son lait avec autant de plaisir

qu'on le reçoit. C'est une mere qui chérit tous ses enfans, qui ne les distingue qu'autant qu'ils se distinguent eux-mêmes, qui veut bien qu'il y ait de l'opulence & de la médiocrité ; mais point de pauvres ; des grands & des petits, mais personne d'opprimé ; qui même dans ce partage inégal, conserve une sorte d'égalité, en ouvrant à tous le chemin des premières places ; qui ne souffre aucun mal dans sa famille, que ceux qu'elle ne peut empêcher, la maladie & la mort ; qui croiroit n'avoir rien fait en donnant l'être à ses enfans, si elle n'y ajoutoit le bien-être. C'est une puissance aussi ancienne que la société, fondée sur la nature & l'ordre ; une puissance supérieure à toutes les puissances qu'elle établit dans son sein, *Archontes*, *Suffètes*, *Ephores*, *Consuls* ou *Rois* ; une puissance qui soumet à ses loix ceux qui commandent en son nom, comme ceux qui obéissent. C'est une divinité qui n'accepte des offrandes que pour les répandre, qui demande plus d'amour que de respect, plus d'attachement que de crainte, qui sourit en faisant du bien, & qui soupire en lançant la foudre.

Telle est la patrie. Un mot si beau, je le demande aux deux règles vivantes de la langue, à l'*Academie* & à la *Cour* : je le

demande encore à nos jeunes Auteurs qui aiment tant les mots, un mot si magnifique doit-il être oublié? doit-il être pros crit? Si nous vivions sous le despotisme oriental, où l'on ne connoit d'autres loix que la volonté du Souverain, d'autres maximes que l'adoration de ses caprices, d'autres principes du gouvernement que la terreur, où aucune fortune, aucune tête n'est en sûreté; comme nous n'aurions point de patrie, nous serions excusables d'en ignorer le nom. Les Romains qui en avoient une, vouloient y associer tous les peuples; en renversant tous les trônes de l'Orient & de l'Occident. Lorsque les Grecs vainquirent les Perses à Salamine, on entendoit d'un côté la voix d'un maître impérieux, qui chassoit des esclaves au combat; & de l'autre, le mot de *patrie* qui animoit des hommes libres. La Grèce commença à l'oublier sous le joug de Philippe. Rome qui l'avoit prononcé si souvent & si long-tems, l'oublia tout-à-fait sous Tibère; & comment s'en feroit-elle souvenue? On voyoit le brigandage uni avec l'autorité, le manège & l'intrigue disposer de tout, toutes les richesses dans les mains d'un petit nombre, un luxe excessif insulter à l'extrême pauvreté, le laboureur ne regarder son champ que

que comme un prétexte à la vexation , chaque citoyen réduit à oublier le bien général pour ne s'occuper que du sien. Tous les principes du gouvernement étoient corrompus , toutes les loix plioient au gré du Souverain. Plus de force dans le sénat , plus de sûreté pour les particuliers : des Sénateurs qui auroient voulu défendre la liberté publique , auroient risqué la leur. Ce n'étoit plus qu'une tyrannie sourde exercée à l'ombre des loix , & malheur à qui s'en appercevoit : représenter ses craintes , c'étoit les redoubler. Tibère endormi par les plaisirs dans son Isle de Caprée , laissoit faire ; & Séjan , ministre bien digne d'un tel maître , fit tout ce qu'il falloit pour anéantir la patrie.

Dans une position si triste , les Romains pouvoient-ils conserver un mot qui n'avoit plus d'application ? Mais nous qui nous vantons d'être heureux , nous qui nous préférons à des nations voisines , chez qui le mot *Patrie* est en si grand honneur , rétablissons ce mot qui est la véritable expression du bonheur , & qui justifiera cette préférence.

Ce rétablissement n'est pas un petit ouvrage. Ménage créa le mot *Vénusté* , qui expira sur ses lèvres. L'Empereur Claude ne put pas venir à bout d'introduire une

seule lettre dans l'alphabet. Les mots se persuadent ; on ne les commande pas. Dans le zèle qui m'anime , j'ai fait des épreuves sur des sujets de tous les ordres : Citoyens , ai-je dit , prononçons le mot *Patrie*. L'homme du peuple a pleuré , le Magistrat a froncé le sourcil en gardant un morne silence , le Militaire a juré , le Courtisan m'a persisté , le Financier m'a demandé si c'étoit le nom d'une nouvelle ferme. Pour les gens de religion , qui , comme Anaxagore , montrent le ciel du bout du doigt , quand on leur demande où est la patrie , il n'est pas étonnant qu'ils n'en fêtent point sur cette terre.

Voilà de grandes difficultés ; mais elles ne sont pas invincibles ; elles étoient plus grandes , lorsque Trajan monta sur le trône. Six tirans également cruels , presque tous furieux , souvent imbéciles , avoient anéanti le mot *Patrie* ; les regnes de Titus & de Nerva furent trop courts pour le remettre en vogue. Trajan qui aimoit avec passion tous les mots qui expriment le contentement du cœur , tels que ceux de joie , de plaisir , de bonheur , de reconnoissance , & sur-tout celui de *Patrie* , projetta de le rétablir. Voyons comment il s'y prit.

Il débuta par dire à Saburanus , Préfet

du Prétoire, en lui donnant la marque de cette dignité, (c'étoit une épée.) *Prens ce fer pour l'employer à me défendre si je gouverne bien la Patrie, ou contre moi si je me conduis mal.* Il étoit sûr de son fait. Il refusa les sommes que les nouveaux Empereurs recevoient des villes, il diminua considérablement les impôts, il vendit une partie des maisons impériales au profit de l'Etat, il fit des largesses à tous les pauvres citoyens, il empêcha les riches de s'enrichir à l'excès, & ceux qu'il mit en charge, les questeurs, les préteurs, les proconsuls, ne virent qu'un seul moyen de s'y maintenir, s'occuper du bonheur des peuples. Il ramena l'abondance, l'ordre & la justice dans les provinces & dans Rome, où son palais étoit aussi ouvert au Public que les temples, sur-tout à ceux qui venoient représenter les intérêts de la *Patrie*. Ce mot si long-tems oublié, rentra bientôt dans le commerce.

Mais quand on vit le maître du monde se soumettre aux loix, rendre au sénat sa splendeur & son autorité, ne rien faire que de concert avec lui, ne regarder la dignité impériale que comme une simple magistrature comptable envers la Patrie, enfin le bien présent prendre une consistance pour

l'avenir, alors on ne se content plus sur le mot *Patrie*. Les femmes se félicitoient d'avoir donné des enfans à la patrie, les jeunes gens ne parloient que de l'illustrer, les vieillards reprenoient des forces pour la servir : tous s'écrioient, heureuse patrie ! glorieux Empereur ! tous par acclamation, donnerent au meilleur des Princes un titre qui renfermoit tous les titres, *Pere de la Patrie*.

Il n'en est pas du mot *Patrie*, comme des autres termes que des Grammairiens font passer dans le discours. Pour donner vogue à celui-ci, il faut des Grammairiens d'état, un Chancelier de l'Hôpital, un Sully, un Cardinal d'Amboise ; tous ceux en un mot qui exercent l'autorité sous un bon maître, y feroient plus que tous les arbitres de la langue.

Il y avoit chez les Grecs & les Romains des usages qui rappelloient, sans cesse, l'idée de la patrie avec le mot : des couronnes, des triomphes, des statues, des tombeaux, des oraisons funébres, c'étoient autant de ressorts pour le patriotisme. Il y avoit encore des spectacles vraiment publics, où tous les ordres rassemblés se délassoient, se réjouissoient en commun, des tribunes où la patrie par la bouche des orateurs, con-

fultoit avec ses enfans sur les moyens de les rendre heureux & glorieux.

De tout cela nous n'avons retenu que les oraisons funébres ; encore faut-il être né avec un très-grand nom , ou avoir occupé une très-grande place pour avoir des vertus après sa mort. Tous nos autres discours ne roulent que sur des points de science ou d'histoire , qui restent souvent aussi douteux après que le discoureur a parlé. Cette éloquence ne seroit-elle pas mieux employée à remercier , à louer publiquement au nom de la patrie , quiconque se seroit distingué dans les arts , dans le commerce , dans la guerre , dans la magistrature , dans la politique ? L'orateur de la patrie en célébrant les grands talens , les grandes vertus , formeroit des citoyens. Qu'on ne se vante point un grand nom ; il est très-petit si celui qui le porte , est inutile à l'Etat.

Ce qui nous manque , c'est de penser en commun. Si dans une nation on voyoit comme deux nations , la première remplie de richesses & d'orgueil , la seconde de misères & de murmures , l'une se croyant heureuse vis-à-vis du malheur de l'autre ; si on y voyoit deux partis s'attaquer , se poursuivre , sans cesse , avec le flambeau de la religion , on n'y entendroit pas le mot *pa-*

trie. Nous ne le rappellerons qu'en ramenant, sans cesse, les citoyens du bien particulier au bien général, de leurs maisons à la patrie; on ne sauroit même s'y prendre trop tôt. On a grand soin dans les écoles publiques de parler aux enfans de Dieu & du Roi; mais on ne leur dit pas que Dieu est le créateur de la patrie, & que le Roi en est le pere. Pourquoi ne pas inculquer à ce jeune homme qui prend l'épée *pour faire son chemin*, qu'il fera quelque chose de mieux, *le bien public*, & à cet autre qu'on élève pour juger les citoyens, que la patrie le jugera? Si dans ces maisons où l'on forme des Ministres pour la religion, on leur disoit qu'ils sont à la patrie avant que d'être aux autels, pense-t-on que les autels en seroient moins bien servis? Il faudroit même instruire, fortifier ce sexe qui ne se croit fait que pour plaire: les femmes Spartiates vouloient plaire aussi; mais elles comptoient frapper plus sûrement au but en mêlant le zèle de la patrie avec les graces. *Vas, mon fils*, disoit l'une, *arme-toi & ne reviens qu'avec ton bouclier ou sur ton bouclier*; c'est-à-dire, vainqueur ou mort. *Console-toi*, disoit une autre au sien, *de la jambe que tu as perdue, tu ne feras pas un pas qui ne te fasse souvenir que tu as*

défendu la Patrie; & après la bataille de Leuctres, toutes les meres de ceux qui avoient péri en combattant, se félicitoient mutuellement, tandis que les autres pleuroient sur leurs fils qui revenoient vaincus; elles se vantoient de faire des hommes: pourquoi? parce que dans le berceau même elles leur montroient la patrie comme leur première mere. Si on veut avoir des citoyens, aucun mot ne doit être plus souvent répété aux enfans que celui de patrie.

Mais ce ne seroit pas assez de le rétablir, il faut en connoître l'usage. Brutus l'employa pour chasser les tirans, Valerius Publicola pour rendre le sénat plus populaire, Ménenius Agrippa pour ramener le peuple du mont sacré dans le sein de la république, Véturie, (car les femmes à Rome comme à Sparte, étoient citoyennes) Véturie pour desarmer Coriolan son fils, Manlius, Camille, Scipion, Pompée pour vaincre les ennemis du nom Romain, les deux Catons pour conserver les loix & les anciennes mœurs, Cicéron pour effrayer Antoine & foudroyer Catilina.

Les Grecs avant les Romains, l'avoient employé pour leur bonheur & pour leur gloire. Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide le faisoient retentir dans toutes les

grandes occasions. Quand Démosthène parloit de la patrie, Athènes étoit toute oreilles. C'étoit le grand mot de tous les grands hommes dans l'une & l'autre république.

On eût dit que ce mot renfermoit une vertu secrète, non-seulement pour rendre vaillans les plus timides, selon l'expression de Lucien, mais encore pour enfanter des héros dans tous les genres, pour opérer toutes sortes de prodiges. Disons mieux; il y avoit dans ces ames Grèques & Romaines, des vertus qui les rendoient sensibles à la valeur du mot. Je ne parle pas de ces petites vertus, qui nous attirent des louanges à peu de frais, dans nos sociétés particulières; j'entens ces qualités citoyennes, cette vigueur de l'ame qui nous fait faire & souffrir de grandes choses pour le bien public. Fabius est raillé, méprisé, insulté, par son collègue & par son armée: n'importe, il ne change rien dans son plan, il temporise encore, & il vient à bout de réprimer Annibal. Thémistocle dans un conseil de guerre, voit la canne d'Eurybiade levée sur lui; il ne se venge que par ces trois mots, *frappe, mais écoute*. Aristide, après avoir disposé long-tems des forces & des finances d'Athènes, ne laisse pas de quoi se faire enterrer. Régulus pour conserver

un avantage à Rome , dissuade l'échange des prisonniers , prisonnier lui-même , & il retourne à Carthage où les supplices l'attendent. Les deux Gracques , après avoir tout sacrifié au bonheur du peuple , lui donnent leur tête pour dernier présent. Trois Décius signalent leur consulat , en se dévouant à une mort certaine. Tant que nous regarderons ces généreux citoyens comme d'illustres fous , leurs actions comme des vertus de théâtre , la patrie sera mal placée dans nos bouches.

Jamais , peut-être , on n'entendit ce beau mot avec plus de respect , plus d'amour , plus de fruit qu'au tems de Fabricius. Chacun fait ce qu'il dit à Pyrrhus : *Gardez votre or & vos honneurs , nous autres Romains nous sommes tous riches , parce que la patrie l'est pour nous : nous sommes tous grands , parce que la patrie , pour nous élever aux grandes places , ne nous demande que du mérite.* Mais chacun ne fait pas que mille autres l'auroient dit. Ce ton patriotique étoit le ton général dans une ville où tous les ordres étoient vertueux ; voilà pourquoi la ville parut à Cyneas , l'Ambassadeur de Pyrrhus , comme un temple , & le sénat une assemblée de Rois.

Les choses changerent bien avec les

mœurs vers la fin de la république. On ne connut plus le mot *Patrie* que pour l'anéantir, ou pour le profaner. Catilina & ses furieux complices destinoient à la mort quiconque le prononçoit encore en Romain : Crassus & César ne s'en servoient que pour voiler leur ambition, & pour séduire ; & lorsque dans la suite ce même César, en passant le Rubicon, dit à ses soldats, qu'il alloit venger les injures de la patrie, il abusoit évidemment du mot.

Ce n'étoit pas en soupant comme Crassus, en bâtissant comme Lucullus, en se prostituant à la débauche comme Clodius, en pillant les provinces comme Verres, en formant des projets de tyrannie comme César, en flattant César comme Antoine, qu'on apprenoit à aimer la patrie.

Un M^ylord aussi connu par les lettres que par les négociations, a écrit quelque part que dans son pays l'hospitalité s'est changée en luxe, le plaisir en débauche, les seigneurs en courtisans, les bourgeois en petits maîtres. S'il en est ainsi, j'annonce à ce pays, que bientôt on n'y entendra plus la voix de la patrie. Des citoyens corrompus sont toujours prêts à la déchirer.

La patrie ressemble à une étoffe : (je

demande pardon au monde poli de la comparaison, qui auroit, peut-être, passé dans les beaux jours d'Athènes) la patrie, dis-je, ressemble à une grande pièce d'étoffe assez grande pour couvrir tout un peuple. Les petites tailles composent la foule modeste; mais viennent des Géans avec de grands noms, de grands titres, de grandes prétentions se jeter sur l'étoffe, & ils en emportent des morceaux beaucoup plus grands que leurs besoins, tandis que la multitude reste nue exposée à toutes les injures de l'air. Est-ce là ce que promettoit la patrie?

Je n'irai pas dire aux grands, aux puissans de la nation que nous sommes tous freres: cette grossièreté évangélique n'est placée que dans la chaire; mais je leur dirai, que s'ils peuvent rire tandis que les autres pleurent, que si les forts ne portent pas les foibles, le mot *Patrie* devient nul. Ames frivoles, Ames basses, caractères durs, naturels avides, injustes, violens, vous sur-tout qui abusez de l'autorité, ne vous avisez pas de le prononcer; cette expression n'est pas faite pour vous.

Il est deux ordres qui paroissent en connoître l'usage, les dépositaires des loix, & les gens de lettres. Mais dans les premiers

cette connoissance restera fans effet, si le juge n'est pas aussi sage ; & dans bien des cas, plus humain que la loi qui n'a pas tout prévu : j'avertis encore les seconds qu'ils doivent s'occuper bien plus à donner des mœurs à leur patrie, comme firent Socrate, Platon, Pithagore, Epiétète & Sénèque, qu'à des spéculations de bel esprit. On sent en lisant *l'Esprit des Loix*, que l'Auteur est animé de ce feu patriotique qui échauffa Rome & Athènes.

Faudra-t'il toujours recourir aux Grecs & aux Romains pour trouver des modèles? Ayons l'ame aussi belle, aussi noble, aussi grande, aussi fière, le cœur aussi plein des droits du genre humain, & le mot *Patrie* fera sur nous la même impression qu'il faisoit sur eux.

La Terre que nous habitons, égale l'Italie, & surpasse la Grèce : des campagnes fertiles, un peuple laborieux, un ciel favorable, des fleuves & des mers, un commerce étendu, tous les arts utiles & agréables. Que de biens au delà de nos besoins ! Que cherchons-nous pour dire que nous avons une patrie ? Les Suisses au milieu de leurs rochers, se vantent d'en avoir une. Si on a la chose, pourquoi ne pas avoir le mot ?

DISSERTATION SUR LA NATURE DU PEUPLE.

J'Ai cru jusqu'à ce jour que le peuple avoit part à la nature humaine. La réflexion donne des doutes, & ce que je regardois comme une vérité incontestable, devient un problème à résoudre. Mais avant que de traiter la question, prenons le peuple où il est. Le peuple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuse, &, par conséquent, la plus respectable de la nation. Il étoit composé de cultivateurs, d'artisans, de négocians, de financiers, de gens de lettres, & de gens de loix. Les gens de loix ont cru qu'il y avoit bien autant de gloire à rendre la justice aux hommes, qu'à les tuer, & ils se sont annoblis sans le secours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'Horace, ont regardé le peuple comme profane, & ils lui ont tourné le dos. Les financiers ont pris un vol si élevé, qu'ils se font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négocians avec le peuple, depuis qu'ils rougissent de leur état, & qu'ils en sortent, même avant que

d'en sortir. Il ne reste donc dans la masse du peuple que les cultivateurs, les domestiques & les artisans ; encore ne fais-je si on doit y laisser cette espèce d'artisans maniérés, qui travaillent le luxe : des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajustent une mode supérieurement, ne ressemblent plus aux mains du peuple. Le peuple ainsi réduit, ne laisse pas d'être encore la partie la plus nombreuse, peut-être même la plus nécessaire de la nation ; & sous ce double point de vue, il vaut bien la peine qu'on discute sa nature. Est-il composé d'hommes ?

Tous les Philosophes conviennent que le caractère qui distingue l'homme de la bête, c'est la raison. Guidé par ce principe, je contemple le peuple, & j'examine d'abord sa façon d'exister. Il habite sous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a besoin de sa force. Il se lève avec le soleil, & sans regarder la fortune qui rit au-dessus de lui, il prend son habit de toutes les saisons, il laboure nos terres, il cultive nos jardins, il fouille nos mines & nos carrières, il dessèche nos marais, il nettoie nos rues, il bâtit nos maisons, & fabrique nos meubles. La faim arrive, tout lui est bon.

Le jour finit, il se couche durement dans les bras de la fatigue. Tels les animaux que nous avons civilisés, le bœuf & le cheval se livrent à tous les travaux que nous leur imposons, sans nous demander autre chose que la nourriture & le couvert. Est-ce là de la raison ?

Passons par-dessus la bourgeoisie où elle ne fait que naître, & observons-la sur ce théâtre de gloire où ses traits sont plus marqués. Elle se loge sous de riches plat-fonds, elle appelle l'or & la soie pour filer ses vêtemens, elle respire des parfums, elle cherche l'appétit dans les ragouts ; & le repos succédant à l'oisiveté, elle s'endort sur le divan. L'instinct ne connoit que le nécessaire. La raison s'attache au superflu ; elle calcule tous les degrés de considération qui peuvent en sortir, tant d'un habit de gout, tant d'un meuble élégant, tant d'un équipage leste. Rien ne lui échappe, ni les fleurs d'Italie, ni les sapajoux de l'Amérique, ni les figures Chinoises, & par les infiniment petits elle va au grand.

L'instinct se ressemble toujours. Il y a bien des siècles que le ver à soie tisse, & que le castor bâtit. Le peuple dans ses ateliers fait aujourd'hui ce qu'il faisoit hier. La raison a une autre marche : voyez cet

homme qui en a pour quatre, & de la fortune pour cent, comme il varie ses occupations ! Il réforme un vernis, il perfectionne un lustre, il invente une mode, il reçoit l'encens d'un auteur, il forme une actrice, il arrange une fête, il représente à table. Tantôt il passe en revue sa livrée, tantôt il donne de nouveaux noms à ses voitures. Aujourd'hui il se livre à un cocher fougueux pour effrayer les passans, demain il sera cocher lui-même pour les faire rire.

Le peuple est voué à l'instinct jusques dans ses intérêts les plus chers. Lucas épouse Colette parce qu'il l'aime ; s'il avoit de la raison, il préféreroit Maturine, qui lui apporteroit une pièce de terre plus grande. Colette donne son lait à ses enfans ; si elle connoissoit le prix de la fraîcheur & du repos, elle se contenteroit d'être mere. Ils grandissent, & Lucas en ouvrant la terre devant eux, leur apprend à la cultiver ; un peu de réflexion sur les misères de cet état, & il leur diroit : *Mes enfans, faites toute autre chose.* Ce pere automate meurt, & il leur laisse son champ à partager également ; avec des lumières il l'eût laissé tout entier à l'aîné.

Plus j'approfondis, moins j'apperçois de

raison dans le peuple. A-t'il des vertus ? Je n'ai point encore lu de panégyrique d'un laboureur , comme on n'en fait point du bœuf , qui a tracé des sillons avec lui. Mais quoi ! le peuple ne montre-t'il pas de la patience ? Il souffre la faim , le chaud , le froid , la hauteur des grands , l'insolence des riches , le brigandage des traitans , le pillage des commis , le ravage même des bêtes fauves , qu'il n'ose écarter de ses moissons par respect pour les plaisirs des puissans. Il est très-patient , je l'avoue , pourvu qu'on m'accorde que la patience est la vertu des animaux les plus lourds. Le peuple peut avoir des qualités ; mais si quelqu'un s'obstinoit à lui attribuer des vertus , qu'il convienne , du moins , que ce ne sont pas des vertus réfléchies , les seules qui prouvent la raison. Si le peuple est sobre , juste , fidèle , religieux , il est tout cela sans faire attention à ce qui lui en reviendra. Ce n'est pas ainsi que s'arrangent ceux qui sont vertueux avec connoissance de cause. On examine bien sérieusement ce qu'on fera de sa tempérance , de sa justice , de sa fidélité , de sa religion. Ces vertus semées dans un bon tems , rapporteront-elles un bon gouvernement ou une mitre ? Chacun fait que dans les dernières années du regne de Louis

XIV. toute la cour étoit dévote. L'auteur d'un très-bon livre sur le commerce demande , pourquoi il n'y a point de prix pour un laboureur qui a cultivé plus d'arpens , pour un manufacturier qui a fabriqué une meilleure étoffe ? La réponse est facile : c'est que le peuple n'est pas plus susceptible d'émulation que les animaux : Caligula en faisant son cheval consul , ne le rendit pas meilleur. La politique fait bien ce qu'elle fait.

Si la nature humaine ne se montre pas dans les qualités du peuple , elle paroît encore bien moins dans ses vices , au lieu que les vices des honnêtes gens portent une empreinte de raison , qui décèle des hommes. Un artisan est-il fâché contre sa femme ? il la bat , & continue de vivre avec elle ; c'est un cerf qui maltraite sa biche , & la mène au gagnage : mais *Monsieur* est-il mécontent de *Madame* ? il la conduit décentement à une séparation en bonne justice. Un cocher , comme un sanglier qui donne à la vigne , s'enivre d'un vin dur qui sent encore le pressoir : son maître laisse reposer sa raison dans des vins délicieux & des liqueurs divines ; il a commenté le roman du jour , il a persisté dans plusieurs cercles , il a décidé dans trois moitiés de spectacle :

on ne sauroit toujours penser. Un voleur du peuple, semblable à un tigre qui cherche sa proie, vous demande brusquement la bourse, & on le voit bientôt à la Grève : un honnête homme sait bien qu'il faut avoir un titre, un emploi ou une charge pour voler, & il fait bonne figure. Attaquez un individu du peuple, il se jette brutalement sur vous avec les armes de la nature, comme un lion blessé qui se sert de ses dents & de ses griffes : un être qui pense, l'épée à la main, vous tue dans toutes les règles de l'art & de l'honneur.

Ces réflexions & beaucoup d'autres semblables ébranlent ma foi à l'humanité du peuple ; mais une nouvelle considération me fait presque rougir d'y avoir cru. La plus belle, la plus noble partie de l'Etat, celle qui réunit l'esprit aux richesses & à la grandeur, n'y croit pas : qui suis-je pour contredire ? Son jugement est écrit dans ses procédés avec le peuple. On a des porteurs comme on a des mulets. Le fouet est toujours levé sur un animal rétif : quel est le galant homme qui n'emploie pas sa canne sur un faquin, lorsque l'occasion le demande ? Un seigneur élégant pousse devant son carrosse un coureur & un chien. Dans une chasse il paroît assez égal de crever un che-

val ou un piqueur; & après une bataille on ne nomme pas plus les soldats tués que les chevaux morts. Tous ces faits ne me présentent que des animaux déguisés en hommes.

Les choses vont si loin, que le peuple lui-même questionne sur son état : *Sommes-nous des bêtes ?* C'est un propos qu'on entend assez souvent dans les travaux publics : *Sommes-nous des bêtes ?* Peuple ! cela se pourroit. Charge-toi avec la bête de somme, remue la terre avec les animaux, & contentez-vous tous, si on ne vous laisse pas périr de misère : voilà tout ce que la politique vous doit, & la philosophie vous met au même rang : qu'on exhorte un Philosophe de la Cour ou du Parnasse à croire à nos mystères, quelle réponse en tire-t'on ? *Comptez vos fables au peuple*, cela veut dire, à des êtres qui n'ont que la figure humaine.

Cette figure humaine qu'on apperçoit dans le peuple, embarrasse un peu. Mais doit-on se fier aux apparences ? Newton a découvert que l'écarlatte n'est pas rouge, Malebranche & Bercley que nous vivons dans un monde d'illusions, où il n'y a point de corps ; & sans sortir de notre sujet, dira-t'on que ces hommes sauvages de l'Isle

Borneo, (a) que ces hommes marins qu'on a vu à la Virginie & à la hauteur de Brest, (b) que ces *Satires* qui étonnerent les habitans du désert & la ville d'Alexandrie, au rapport de deux grands Saints; (c) croira-t'on que ces phénomènes animaux, parce qu'ils portoient la figure humaine, étoient de vrais hommes?

Il est difficile de résister à tant de raisons contre l'humanité du peuple. Cependant j'entreprends de la démontrer, à cause de ma nourrisse qui m'a donné un bon lait, & en faveur d'un vieux domestique qui a quelquefois eu raison avec moi.

Je tire ma première preuve de l'anatomie. Un très-habile anatomiste a disséqué la tête d'un laboureur qui s'étoit fait pendre, parce que depuis plusieurs années, après avoir payé le Roi, il ne lui restoit rien pour vivre. Le dissécteur a d'abord trouvé le cervelet, les suc, les fibres, les nerfs, & tous les instrumens organiques qui travaillent la raison, bien disposés & en bon état. Il a poussé ses recherches jusqu'au siège de l'ame à la glande pinéale:

(a) Mém. de Trévoux 1701. pag. 184.

(b) Journ. des Savans 1676. pag. 351.

(c) Mém. de Trévoux 1725. pag. 1902.

c'est là que se peignent les idées, comme les figures se représentent sur la toile: l'œil n'auroit pas suffi au spéculateur; le microscope qui découvrit à Lewenhoeck des germes humains, a suppléé, & il a vu des idées liées, réfléchies & conséquentes, des chardons arrachés, des sillons tracés, du bled jetté dedans, une moisson coupée, un fléau, un van, un grénier, & des observations sur toutes les saisons. Mais, chose bien singulière! en ouvrant une autre tête, une tête de distinction, il n'y a découvert que des perceptions vagues & décousues, des prétentions sans mérite, de la hauteur mêlée de bassesse, des songes d'amitié & d'amour, des visions de grandeur, des chimères généalogiques. Le propriétaire de cette tête étoit mort l'épée à la main, pour avoir entendu de travers une phrase qui ne signifioit rien.

Si on pouvoit répéter cette expérience de maison en maison, je m'en tiendrois à cette preuve: mais sachons ce que pensèrent sur cette matière les Grecs & les Romains, qui se connoissoient si bien en hommes. Ils appelloient le peuple à toutes les assemblées qui demandoient de la raison, aux élections des premiers Magistrats & des Généraux, aux jugemens des illustres accu-

sés, aux décrets de proscription ou de triomphe, aux réglemens des impôts, à la décision de la paix ou de la guerre, enfin à toutes les discussions sur les grands intérêts de la patrie. Démosthène & Cicéron, en haranguant le peuple, croyoient parler à des hommes : nous ririons si on disoit, *la majesté du peuple François* ; accordons-lui du moins la raison : Rome & Athènes lui donnoient même de la finesse ; il entroit à milliers dans ces vastes théâtres, dont les nôtres ne sont que des images maigres & rétrécies ; & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler Sophocle, Aristophane, Plaute & Térence.

On dira, peut-être, que cette antiquité étoit trop grossière pour juger la question. Eh bien ! consultons les gouvernemens modernes. A la Chine des visiteurs impériaux parcourent les provinces, en questionnant le peuple pour savoir si on continuera les mandarins, ou si on les punira ; & l'Empereur qui est excessivement grand, se met au niveau du peuple, en labourant une pièce de terre le lendemain de son couronnement. On voit dans les diètes d'Allemagne, non-seulement le collège des Electeurs & celui des Princes, on y entend encore le peuple des villes libres, qui parle

par ses représentans. La Suède dans ses assemblées nationales compte l'ordre des payfans. On connoit le pouvoir de la Chambre des Communes en Angleterre. Je laisse à part la Hollande & la Suisse ; l'esprit tout populaire qu'on y trouve , nous paroîtroit suspect dans la question présente. Seroit-il possible que tant de nations ouvrirent au peuple la porte du gouvernement , sans lui supposer la nature humaine ? Mais nos peres eux-mêmes jusqu'à Louis XIII. n'ont-ils pas cru que le peuple pouvoit occuper une place dans les Etats généraux ? Et nos Parlemens , ces corps si raisonnables , ne faisoient qu'une raison de celle du peuple & de la leur.

Cependant il se peut fort bien que le peuple François ne soit plus propre à figurer dans le gouvernement. N'y a-t'il donc que les Conseils d'Etat où la raison se montre ? Elle agit aussi dans l'intérieur des familles ; c'est là que des membres du peuple gouvernent assez souvent les maîtres qu'ils servent. Un homme en place est-il d'un accès difficile ? Faut-il se morfondre des mois entiers à sa porte pour une audience ? Un valet qu'on interesse , donne du mouvement à l'affaire , elle se termine. Une Lucrèce élevée dans Saint-Cyr , jure encore après
le

le mariage, de n'aimer que son mari ; la femme de chambre parie contre, elle répond à toutes les objections, elle lève tous les scrupules, elle applanit toutes les difficultés : quelle force de raison n'a-t'il pas fallu pour vaincre tant de vertu !

Si tous les domestiques ne sont pas capables de prendre cet ascendant sur leurs maîtres, il est du moins de notoriété qu'ils sont doués d'un discernement admirable pour en faire le portrait. Qu'on me charge, pour le bien public, d'afficher sur les maisons le caractère des personnes qui les habitent, je n'écrirai, *avare, généreux, doux, emporté, prude, coquette*, qu'après avoir consulté les antichambres. Peut-être encore seroit-il à propos de rétablir la fête des Saturnales, afin que les citoyens pussent apprendre une fois par an, par la bouche des valets, à se connoître eux-mêmes. Ce pinceau qui peint durement, mais avec vérité, prouve assurément de la raison dans le peuple.

C'est encore le peuple qui fournit des actrices au théâtre. Oublions les talens qu'elles y exercent, voyons-les développer leur raison dans la société : elles persuadent au financier de placer sur elles en perdant intérêt & principal ; au grand, que des

cœurs achetés par air , valent mieux que ceux qui se donnent par le mariage : la raison même d'un Ministre ne tient pas contre la leur. Qu'on doute après cela , de la raison du peuple.

Il n'est pas rare qu'une nation qui a beaucoup d'esprit , tombe en contradiction avec elle-même ; le cas n'est pas si fréquent parmi celles qui n'ont que du bon sens. Nous refusons la raison au peuple , & nos loix le punissent : les prisons , les tortures , les gibets , les roues sont à son usage : on ne condamne pourtant pas à mort le taureau qui a éventré le bouvier. Je dis plus : à juger de la raison par les punitions , il faut que le peuple soit plus raisonnable que les honnêtes gens : un malheureux dont les enfans n'ont pas de pain , fait un petit commerce prohibé ; il est pris & puni : un gentilhomme dans sa chaise de poste se trouve garni de la même marchandise ; il tue le commis , & se tire d'affaire. Gregoire chaud de vin , querelle , jure , s'arme du broc qu'il a vuidé , & assomme son compagnon de débauche ; la corde en fait justice : deux hommes d'honneur arrangent une rencontre , l'un reste sur le champ de bataille , l'autre continue à s'avancer dans le service. Ne croyons pas ce que disent quelques

esprits chagrins, que la fortune & le nom rendent blanc ce qui est noir : la justice est juste ; mais elle considère avec les casuistes qui ne se trompent jamais, que les gens bien nés ne peuvent se porter au crime, sans quelque renversement dans les idées, quelque délire, quelque aliénation d'esprit ; en un mot, la loi les voit toujours dans le cas des enfans, qui n'ont pas assez de raison pour se faire pendre ; au lieu que le peuple en a toujours de reste.

Enfin, il est aisé de faire certaines remarques qui tranchent la question. Je ne suis pas assez grossier pour dire, en voyant un bel arbre généalogique, pourquoi nous cachez-vous la souche ? Il seroit fâcheux pour un Duc & Pair de devoir son premier lustre à un soldat courageux. Ne voyons que le présent ou un avenir prochain : quoi de plus peuple que ce rustre, qui passe de son hameau dans une antichambre ? Laissez faire le tems ; son fils sera Ecuyer dans le même Hôtel ou Secrétaire du Roi : ce qui n'étoit pas homme peut-il produire un homme ? Que seroit-ce si le rustre lui-même, brusquant la fortune par la porte de la finance, du derrière du carosse passoit dedans ? Le voilà bien décidé *homme* ; sa nature auroit-elle changé ? Le singe est toujours singe, &

l'homme toujours homme. Le peuple est donc composé d'hommes ; mais il est à propos qu'il l'ignore toujours , & je ne le dis qu'aux riches , aux grands & aux ministres , qui pourront , comme auparavant , abuser de l'ignorance du peuple.

TESTAMENT

LITTERAIRE

DE MESSIRE

PIERRE-FRANÇOIS

GUYOT,

ABBÉ DESFONTAINES,

Trouvé après sa mort, parmi ses papiers.

TESTAMENT

LE DERNIER

DE MESSIEUR

PIERRE-FRANÇOIS

CUYOT

ABBE D'ASTONVILLE

Par lequel il veut, par son testament, donner

A V I S DE L'IMPRIMEUR.

ON seroit, peut-être, encore privé pour long-tems de cette utile & importante Pièce, sans un voyage que mon commerce m'a obligé de faire à Paris à la fin du mois de Juillet dernier. L'Homme de Lettres qui l'avoit en sa possession, n'avoit pas dessein de la supprimer; mais la Censure Typographique, après avoir sévi cet hiver, contre ceux qui ont voulu recueillir la succession de Mr. l'Abbé Deffontaines, rechauffée depuis par Mr. De Voltaire, en faisoit reculer, de jour en jour, la publication: on n'osoit enfin confier cette Pièce à la Presse, quand un de mes Correspondans, ami du discret Dépositaire, a gagné sur lui de me charger de ce soin.

De retour à La Haye, je n'ai point perdu un moment pour satisfaire à l'em-

*pressément des curieux. J'ai joint au
texte du Testament, quelques notes
qui m'ont paru nécessaires, & dont,
en tout cas, l'inutilité ne roulera que
sur mon compte. Le Public indulgent
n'exigera point d'un simple Imprimeur
& d'un Etranger, ce qu'il seroit en
droit d'attendre d'un Editeur & d'un
bel Esprit François.*



TESTAMENT

LITTERAIRE

DE MESSIRE

PIERRE-FRANÇOIS

GUYOT,

ABBÉ DESFONTAINES.

Quantus artifex pereo!

IL faut donc enfin cesser d'être, & rien ne peut prolonger des jours en proie, d'une part, au mal dévorant; & de l'autre, à l'art incertain des hommes. O mort! sous quelle forme, hélas! vient-elle s'offrir? Au lieu de frapper sur moi ces rapides coups qui nous en ôtent l'amertume, elle semble m'attaquer comme un sort digne de tout l'appareil de ses armes; elle fait peu à peu ses approches, & avant de gagner le corps de la place, s'at-

tache à ruiner les dehors : (a) triste condition de notre mortalité ! Que de maux elle traîne à sa suite ! Quelles douloureuses circonstances en augmentent encore l'horreur ! Helas ! la plus sensible pour moi , est de voir les mains de mes chers clients , officieusement cruelles , creuser elles-mêmes mon tombeau ! Etoit-ce au fer de ces Chirurgiens que ma plume a si bien servi , à être le vengeur de leurs adversaires ? Mais cette mort qui s'avance à pas lents , ne seroit-elle point plutôt un bienfait de la Providence ? Du moins , tandis que l'on me compte encore parmi les vivans , employons utilement pour moi & les autres , les précieux momens qui me restent.

Je ne veux point laisser un nom odieux , ni mourir chargé de l'indignation de mes Concitoyens. Je n'ai que trop excité l'envie , allumé la haine , armé la vengeance : *Ambulavimus vias difficiles*. J'ai marché dans des routes pénibles ; j'ai voulu m'immortaliser comme les conquérans , par les combats , les ruines , la désolation , & j'ai été le fléau de la Litterature. Tous ces Ecrivains que j'ai flétri pour jamais , méritoient-ils mon achar-

(a) Personne n'ignore la maladie dont est mort l'Abbé Desfontaines , & tout ce début est une image assez vive de son état.

nement? Quel plaisir inhumain avois-je à troubler les douceurs que ces pauvres gens goutoient dans leur ignorance, ou leur ineptie? Je voulois éclairer mes Lecteurs; & combien mes jugemens, au contraire, n'en ont-ils pas indisposé contre moi? Je le reconnois, sans doute, trop tard: tout l'effet de la meilleure critique se réduit à diminuer nos plaisirs, en dissipant une illusion qui nous plait, & à mortifier notre amour-propre. La plus grande partie des Lecteurs ressemble à cet heureux fou d'Athènes, qui croyoit toujours entendre des Poëmes divins, qui s'imaginoit toujours voir représenter les Pièces d'Eschyle & de Sophocle; & les critiques, sont cet imprudent Médecin, qui s'avisa si mal à propos, de le guérir de son agréable manie. C'en est fait, abjurons un art aussi dangereux qu'inutile, reconcilions-nous avec tout le genre humain, & par une rétractation courageuse, essayons, nous vivans, de réhabiliter, en quelque façon, notre mémoire.

Dans l'état où je suis, détaché de tout, & ne tenant presque plus à moi-même, ô! que les objets se retracent bien différens de ce qu'on les a vus! Nos yeux prêts de se fermer pour toujours, semblent alors s'ouvrir davantage; l'importune vérité nous

poursuit, & s'empare de nous; l'erreur & les préjugés s'éclipsent; ils disparoissent comme un songe: une clarté pure nous environne, & dissipe tous les nuages; chaque pas que nous faisons vers la tombe, est un nouveau degré de lumière; le dernier de nos jours éclaire les autres: en un mot, d'un coup d'œil on voit plus de choses, & on les voit mieux que l'on n'a fait pendant une longue suite d'années.

Eh! quel intérêt ai-je encore au monde? Colosse de vent, un peu de fumée m'a grossi dans l'opinion des hommes, & dans un instant je ne serai plus: le corps & l'ombre s'évanouiront. J'ai fait autour de moi un peu de bruit, & un souffle qui va s'éteindre, est l'intervalle qui me sépare de la région de l'oubli. Que fais-je seulement si mon nom pourra me survivre; si, à la faveur même de mes Ouvrages, il doit échapper à la nuit des tems? *Exegi monumentum ære perennius.* Mon Virgile, hélas! j'en suis bien le pere, & mes allarmes ne le prouvent que trop. Qu'on me pardonne encore cette foiblesse, je ne compte guères que sur lui; mais il n'aura plus de défenseur après moi. Jusqu'ici ma seule prédilection, jointe à la terreur de ma plume, l'a soutenu contre ses contempteurs:

destitué de cet appui, que deviendra-t'il ? Nous avons à craindre tout à la fois, nos envieux & la postérité. Qu'elle est redoutable cette postérité, de qui dépend notre solide gloire ! C'est toi, juge incorruptible & sévère, que je sollicite aujourd'hui ; c'est ton indulgence que je reclame pour l'objet de toutes mes complaisances : *In quo complacui*. Bientôt traduit à ton tribunal, j'y serai sans protection, sans faveur. Mes talens y seront pesés au poids du sanctuaire, & mes Ecrits appréciés comme le métal qui a passé sept fois par le feu : *Ut argentum septies repurgatum*. Equitable postérité, tu jugeras toutes mes justices ; & tes arrêts plus sûrs que les miens, seront définitivement pour moi des arrêts de vie ou de mort.

Dans cette affreuse incertitude, où j'ai besoin d'une clémence que j'eus rarement pour autrui, une éclatante palinodie est le seul moyen qui puisse me la concilier : que ma plume, comme la lance d'Achille, guérisse les blessures qu'elle a faites. Effaçons, par des traits plus durables, ceux que j'ai portés à tant d'Ecrivains immolés à mes sanglantes ironies ; &, si ni le tems, ni les circonstances ne me permettent point de faire à chacun en particulier, une répa-

ration proportionnée à l'injure , embrassons-les tous dans un Ecrit solennel , qui puisse être à jamais l'image des sentimens où j'entre aujourd'hui , & le sceau de mes dernières dispositions.

Je vais dans cet esprit , tracer un tableau de l'état où je laisse dans ma Patrie , les Sciences , les Lettres & les Arts : inaltérable monument , & dépôt fidèle de ce qu'une vue plus nette & plus sûre m'a présenté dans ces lumineux momens , où la passion expire malgré nous , où l'on ne peut plus tromper ni soi , ni les autres.

J'ai vu les derniers jours de ce siècle heureux que j'ai si souvent appelé le *bel âge des Lettres* ; mais qui n'étoit que l'aurore du nôtre : & celui-ci , où bientôt je n'ai plus de part , bien plus digne de mes regrets , est dans son plus brillant période , ou , pour mieux dire , à son apogée. Que d'iniques comparaisons n'ai-je pas fait de ces deux âges ! Combien n'ai-je pas déploré , par un contretems manifeste , la décadence & la corruption du gout ! Aujourd'hui plus éclairé , ou moins prévenu , que ne puis-je en faire , à mon gré , un juste & curieux parallèle ! O ! qu'il seroit bien différent de ces crayons manqués & peu réfléchis , échappés de tems en tems , à

ma bile ! Est-ce le cœur ou l'esprit qu'on accusera de la bizarrerie de mes jugemens ? Helas ! je l'avoue à ma honte , je crains bien que la plupart n'aient été dictés par ce principe secret d'envie qui nous fait louer le tems qui n'est plus , aux dépens de nos contemporains , & qui n'attend pas toujours la vieillesse. Quoi qu'il en soit , je consens de passer l'éponge sur tout ce que j'ai pu écrire de contraire aux vrais sentimens que je consigne ici. Que de ce véridique Ecrit soient bannis à jamais toute ambiguïté , toute équivoque , tout sens oblique & pervers , toute maligne interprétation , toute application captieuse. Je le déclare nettement : je veux louer aujourd'hui tout le monde ; & dans ce louable projet , j'entreprends l'éloge du siècle. Je prétens le marquer à des caractères qui empêchent de le confondre dans deux ou trois mille ans d'ici , avec aucun des précédens ; & non-seulement mon dessein est de comprendre dans cet éloge (sans néanmoins nommer personne) tous ceux à qui je n'ai point rendu assez de justice ; mais même je m'unis d'intention avec leurs judicieux défenseurs ; je me joins , de cœur & d'esprit , à tous les applaudissemens qu'ils ont reçus , ou qu'ils pourront recevoir , soit en

particulier, soit publiquement, jusqu'à la consommation des Lettres. Au surplus, qu'on ne s'attende point à une Pièce d'éloquence digne du sujet : je sens trop combien il est au-dessus de moi. Ce n'est ici qu'une simple ébauche, un plan que j'esquissai & que j'abandonne à ceux qui pourront l'achever ; ce que je crois difficile à faire avec toute la force que je le concevois. Un rapide coup d'œil sur toutes les parties des Sciences, des Lettres & des Arts, est à quoi se réduisent mes vues. Je n'ai pour chaque objet qu'un très-petit quadre ; &, comme dans les raccourcissemens ou dans les profils de la Peinture, je laisse au Lecteur à développer, selon le degré d'intelligence qu'il a reçu, ce que j'exprime avec un trait. Je voudrois pouvoir observer, suivant la dignité des matières, l'ordre hiérarchique établi dans la République des Lettres ; mais comme je ne dois plus gêner, ni mon imagination, ni ma plume, je placerai confusément, & sans tirer à conséquence, dans mon *Imago sæculi*, tout ce qui viendra s'offrir à ma mémoire.

Je devrois, pour l'honneur des Sciences, m'étendre un peu sur leurs progrès, & donner aux talens distingués la part qui leur appartient de droit, dans un monument

comme celui-ci ; mais qui pourroit remanier avec assez d'art, des louanges épuisées par nos meilleures plumes ? Il faudroit dérober une partie des fleurs, qu'une main délicate & légère répandoit sur le tombeau des illustres morts ; il faudroit pouvoir prodiguer comme elle, l'ambre & les diamans, ou du moins les stratz. On verroit dans toutes les parties de la Phisique expérimentale, nos découvertes portées plus loin que les conjectures de nos peres, ôter presque à nos neveux l'espérance d'en faire des nouvelles ; on verroit d'ingénieux Argonautes vainqueurs des mortelles glaces de l'Ours, & des souffles brûlans du Lion, étendre nos doctes conquêtes jusqu'aux deux Poles. Eh ! quelle idée ne donnerois-je point de cette Médecine Mathématique inconnue dans le dernier siècle, dont la théorie trascendante s'élève autant au-dessus de la Médecine vulgaire, que la Géométrie pratique est évidemment au-dessous de celle des *Grandeurs incommensurables* ?

Mais sous quelles images représenter les nouveaux phénomènes qui m'éblouissent ? Une Héroïne Philosophe, rivale de Descartes & de Newton, vient nous expliquer les plus étonnans problèmes ; (a) le

(a) Apulée prétendoit que la matière n'étoit

génie des Sciences & le bel esprit, si difficiles autrefois à concilier, se confondent ou se transforment réciproquement. On voit presque renouveler les merveilles de la métempsicose: l'ame de Pythagore anime Aspasia, & celle d'Aspasia passe dans Cratès; un grand Poète est changé tout-à-coup en Phisicien, le Phisicien tout-à-coup devient bel esprit; l'objet le plus important de l'Astronomie, la découverte des longitudes, va chercher parmi les amusemens du théâtre un Auteur comique; & un trésor qui se refuse aux travaux de tous nos observateurs, s'offre de lui-même à un modeste Ecrivain de Drames. Mais tous les François devenus, ou Géomètres, ou Phisiciens; l'esprit philosophique, en un mot, par une espèce d'électricité, communiqué plus ou moins à tous les cerveaux, ce sont des efforts de la nature qui étoient réservés à notre siècle. Un moderne Apicius donne un Essai de son art; la Fable, l'Histoire, la Métaphisique viennent à la fois décorer son Livre: le Cuisinier se cache sous l'homme de Lettres; la Préface d'un Livre de cuisine devient une pièce d'éloquence: & ni corporelle, ni incorporelle, & l'Uranie moderne soutient que le feu n'est ni esprit, ni matière.

jusqu'au titre de l'Ouvrage, on reconnoit l'habile Artisan des sauces, ingénieux à déguiser les mêts les plus vils, & à piquer délicatement ses Convives.

Après le gout des Sciences *exactes*, rien ne nous fait plus d'honneur, à mon sens, que cette vaste Polimathie, qui releguée long-tems dans le Nord, a repassé de nos jours en France, avec les grands chapeaux. Ces prodiges, ces *Monstres d'érudition*, comme *Scaliger* appelloit *Turnebe*; ces Ecrivains inépuisables, où ces *Varrons* du seizième siècle, revivent heureusement parmi nous, sans parler de nos *Vatables* & de nos *Postels*, (pour la multiplicité des Langues) quelle foule de *Philologues*, de *Polybists*, de *Bibliographes*!

Les Princes sont faire de tems en tems, des refontes dans leurs monnoies, pour faire remuer les espèces. Les Livres sont devenus chez nous une sorte de monnaie courante, où il se fait des variations continuelles. La matière des livres n'augmente guères : c'est toujours le même fonds qui circule; & ce fonds, déjà très-ancien, n'est assurément pas bien considérable; mais tous les jours on refond l'espèce, & l'on nous reproduit ces livres, tantôt extrêmement augmentés de poids, par l'alliage qu'y fait

entrer un laborieux Compilateur; tantôt, au contraire, fort altérés; le tout pour le bien du commerce. Ainsi l'on voit un simple *in-douze* enfanter une longue suite de tomes, ou se changer en *in-quarto*, l'*in-quarto* s'enfler à vue d'œil, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'*in-folio*; & le même livre enfin, sous cette dernière forme, s'accroître & se grossir au point qu'il devient seul une Bibliothèque entière. Cette étonnante fécondité fait éclore ces *masses volumineuses*, que leur poids rendroit souvent inutilès, si, pour la commodité du Public, d'industriels Compendiaires n'avoient soin de nous en donner la monnoie. Or, quelle obligation n'a-t-on pas à ces copistes infatigables, dont les immenses collections font gémir nos Presses, de renouveler & de remettre en honneur ces utiles *Polyantæa*, que la délicatesse de nos peres laissoit dans la poussière des Cloîtres? Quel fruit surtout, ne tirons-nous pas de ces énormes Dictionnaires, dont j'ai vu renaître le goût? Ne sont-ce pas d'amples magasins, où tout ce qu'il falloit puiser autrefois dans les sources même, se trouve en dépôt, pour nous servir au besoin, sans qu'on soit obligé de charger sa tête d'un vain amas de connoissances inutilès, pour quiconque fait s'en

passer? Oui, graces aux *entrailles d'airain* de ces féconds *Centuriateurs*, (a) on peut se reposer maintenant, à la faveur de leurs travaux, dans cette heureuse inaction d'esprit, dont la douceur est inconnue à nos Apédeutes.

Un bien évident que produit encore le gout des grandes compilations & des gros livres en général, c'est de faire fleurir notre Librairie. Delà ces souscriptions si utiles pour conduire, à la faveur d'une grande entreprise, une infinité d'autres à leur fin; delà ce luxe littéraire, qui semble avoir pros crit les formats introduits pour la commodité des Lecteurs, & par qui les plus familiers de nos livres, reproduits *en grand papier*, se transforment en meubles: ce qui est, à mon avis, remettre en lingots l'argent monoyé, si nécessaire pour le commerce; mais ce qui tourne en même-tems au grand bien de la Librairie: delà enfin les progrès de notre Imprimerie, par l'activité des Libraires à multiplier, à l'envi, les éditions de ces mêmes livres, qui se succèdent rapidement, par leur émulation, à rencherir les uns sur les autres. Elégance

(a) Didyme d'Alexandrie, qui avoit fait, selon Sénèque, quatre mille volumes, fut surnommé *Kαθυπρίτος*.

de Caractères, Lettres grises, Fleurons, Culs de Lampes, Vignettes, beauté de justification, ornemens qu'on fait payer si cher aux curieux, nous vous devons au gout des Libraires, moins attentifs à nous enrichir des livres rares qui nous manquent, qu'à décorer nos cabinets de ceux dont nous avons surabondamment; plus occupés de notre superflu que de nos besoins. Ici les successeurs des Manuces & des Elzevirs, Artistes qui contribuent tant à la gloire des Lettres, devroient partager avec les savans le lierre & le laurier que je leur dispense; mais puisque l'Imprimerie m'a conduit aux Arts, arrêtons-nous à considérer l'éclat dont ils brillent aujourd'hui.

Pour commencer par la Peinture, une *nouvelle Ecole Françoisse* est dûe au génie de notre siècle. En vain quelques-uns de nos Peintres conservent encore quelque teinture des grands modèles du dernier âge, & s'efforcent de nous retracer les Le Brun, les Jouvenet, les Le Moine: leurs Ouvrages peu remarqués, frappent à peine quelques spectateurs, partisans du gout usé de nos peres, & toute l'attention se porte sur ces aimables *colifichets*, sur ces tableaux clairs, faits pour le tems, sur ces touchantes imitations de nos mœurs: mo-

numens, s'ils pouvoient être durables, qui serviroient un jour aux futurs *Gaignères*, pour retrouver nos modes, nos airs, & ce qu'on appelle *l'Esprit du siècle*. Mais quelle émulation de toutes parts ! quel attrait décidé pour le portrait ! Il est un théâtre de la Peinture où l'on aime à se donner en spectacle, à se montrer sous le pastel, ou sous le coloris des Rembrands. Un nom peu intéressant ou obscur passe à la faveur de celui du Peintre. On ne multiplioit autrefois, du moins pour les exposer en public, que les Portraits des hommes importants, ou précieux à leurs concitoyens. Tout le monde aujourd'hui se fait peindre, & la Peinture semble égaler tout. On voit le plus petit personnage, & le Bourgeois vain, connu tout au plus à l'*œuvre* de sa Paroisse, figurer avec les Héros, les Hommes d'Etat, les grands Artistes. Ce même gout pour le Portrait rend la Gravure florissante. Les hommes illustres, & les hommes vulgaires, tout se confond sous le burin ; & pour aquérir l'immortalité de la main de nos Edelinks, il ne faut que de l'argent & de l'amour-propre. (a)

(a) Dans le *Mercur*e de France, au mois de

Quant au Peintre d'Histoire, s'il est négligé, il fait s'en dédommager, en secouant le joug de ces pénibles connoissances, qui entroient du tems de nos peres, dans le plan des études d'un Peintre. C'est aussi dans cette aimable ignorance, dans cet heureux vuide d'idées que, livré à son seul génie, il nous fait mieux voir ce qu'il étoit capable de faire, s'il se fût donné la peine d'orner son esprit & de nourrir son imagination. (a)

Au

Janvier 1746. à l'article intitulé : *Eftampes nouvelles*, où l'on avertit le Public que le Sr. Petit continue de graver la suite des Portraits des *Hommes illustres*, après le nom de Mr. l'Abbé de Pomponne, & avant celui du savant Pere Courayer, on lit cette interessante inscription : *Petrus Mathias de Gourné, Prior Commendatarius B. Mariæ de Taberniaco natus Dieppæ 23 Febr. an. 1702.* Cette inscription, qui est, sans doute, de la façon du Sr. de Gourné même, est accompagnée de cette jolie devise, aussi de son gout : *Immisi fontibus apros.* Un homme de Lettres qui connoît à fond le Héros de l'Eftampe, prétend que ces trois mots de Virgile caractérisent, avec toute la justesse possible, & le génie du petit Prieur, & celui de ses petits ouvrages. Je ne fais si l'*illustre Dieppois* est beaucoup plus connu en France qu'il ne l'est dans ce Pays-ci, où il est parfaitement ignoré. Mais qu'il me paroît placé dignement entre un Conseiller d'Etat & un Docteur d'Oxford !

(a) On peut appliquer à la plupart des Poètes François

Au reste , où l'on a lieu principalement d'admirer le progrès de notre Peinture , c'est dans les camayeux & les ornemens des carosses. Autrefois de simples armoiries annonçoient le rang du personnage qui avoit droit de nous éclabousser : un meilleur gout leur a substitué ces petits payfages , & ces élégans cartouches , qui , sans avoir aucun rapport à la condition du maître de l'équipage , marquent seulement son génie pour ces somptueuses bagatelles.

Mais après les Vernis & la Découpure , ingénieuses découvertes qui font tant d'honneur à notre siècle , la Peinture , bien plus pénible , doit-elle être encore d'un grand usage ? L'aimable invention que la Découpure ! Quelle épargne de coups de pinceau ! Mais qu'il faut de gout & d'intelligence pour assortir toutes ces figures , pour en composer un dessein qui *fasse tableau* , suivant l'expression des Artistes ! C'est la mosaïque & le stuc des Dames.

Quant aux Vernis , les Chinois fournissent en ce genre , & en tout genre de Peinture , des modèles de vraies beautés. Nous sommes dans le regne heureux des *grotesques* François ce que l'Abbé Desfontaines dit ici des Peintres.

ques. Le gout Grec & Romain, la belle Nature nous sont devenus insipides. C'est à Pekin & à Machao que je souhaiterois, pour la perfection des Arts, qu'on transportât notre Ecole de Rome, les Gobelins, la Savonnerie. Au surplus, que le Peintre reste ignoré, ou que ses talens soient réduits à orner quelques dessus de portes, qui auront échappé, par hazard, au luxe prodigue d'ornemens plus solides, le Vernisseur fait le remplacer; son art suffit à tous nos besoins; & depuis la chaise percée jusqu'au cabinet des bijoux, il embellit tout ce qu'il touche.

C'est ainsi qu'on voit d'âge en âge, les Arts s'exclurre & regner successivement; c'est avant cette admirable vicissitude de génie, de gout & de modes, qui nous en produit de nouveaux.

Le Tour seul, Art si nécessaire & porté si loin aujourd'hui, est bien capable de nous consoler du déclin des autres. Outre nos Tabatières, (meuble important, & dont la simplicité de nos bons ayeux avoit su se passer pendant tant de siècles) que de précieuses bagatelles nous devons au Tour! Peut-on, sans tourner un peu, se piquer de gout, prétendre au titre d'homme de gout?

Qu'ici l'on me permette un petit écart : ce titre embrasse tant d'objets, l'acception en est si générale, qu'il me paroît indispensable de l'expliquer.

On appelle un *homme de gout*, un homme qui se connoit en belles choses, c'est-à-dire, un homme capable de louer un ouvrage de Martin, de raisonner à fond sur le Guillochis, ou sur la Ciselure d'une Tabatière, d'apprécier un Paravent de B.... ou un Eventail ; un homme encore assez somptueux pour porter un caillou singulier, une Boîte d'émail incrustée d'or, un cachet curieusement gravé.

On appelle un *homme de gout*, un homme qui fait les Vaudevilles du tems, qui les a de la première main, qui fait quelquefois une Parodie sur un air baroque, que la protection d'une femme a mis à la mode ; un homme aussi qui fait discourir sur un Ballet & sur *sa coupe*, qui parle de *situations*, *d'intérêt* : mots vuides souvent pour ceux qui voudroient examiner l'application qui s'en fait ; mais d'un grand usage dans le monde, où l'on s'entend presque sans rien dire.

On est encore *homme de gout* par les habits, l'ameublement ; en un mot, par une délicate recherche dans tout ce qui

peut concerner l'élégance & les commodités de la vie.

Je ne finirois pas, si j'entreprendois de développer tous les attributs du gout. La science de l'homme de gout est proprement l'art de juger tous les talens, sans aucun talent. Un de nos plus célèbres Ecrivains définit admirablement cette espèce. *Qu'ont-ils fait ? ils étoient aimables.*

Un homme de gout, & un homme aimable ; qualifications sinonimes, & plus claires que toutes les définitions. L'agréable Historien de l'Académie, qui a continué Pellisson, parlant de je ne sais quel Abbé, (a) qui n'avoit, à ce qu'il observe, aucun talent Académique, dit, qu'il *avoit le secret de se rendre aimable.*

Le caractère d'homme de gout est de toutes les conditions & de tous les états. Le Magistrat est *homme de gout*. Il tourne, il découpe, il joue de la vièle, & fait même de petites Pièces de Théâtre, dont il abjure l'honoraire en faveur de l'honneur qui lui en revient.

Revenons aux Arts. Pourrois-je oublier la Sculpture & l'Architecture ?

En quoi nos Statuaires aujourd'hui se

(a) L'Abbé de Lavau.

distinguent des *derniers Romains*, (j'appelle ainsi les Coizevox, les Vanclevés, les Coustou, &c.) c'est principalement par l'expression & par le goût singulier des draperies. Quel choix de la belle nature ! quelle noblesse de caractères dans la plupart des morceaux qu'on met sous nos yeux depuis plusieurs années ! Les Peintres autrefois laissoient aux Sculpteurs ces draperies déliées & légères, dont les plis étroits & multipliés font voir la légèreté du ciseau, & servent à marquer le nud. Les Sculpteurs abandonnoient aux Peintres ces grosses draperies à plis larges, qui font des duretés autour du relief. Ils évitoient, si j'ose hasarder ce mot, de faire *rocailler* leurs étoffes. Aujourd'hui (le contraste est frappant) le Sculpteur fait ses draperies toutes pittoresques, & le Peintre semble affecter de faire les siennes d'après l'antique.

Les besoins d'un des principaux Quartiers de Paris excitent l'attention de la Ville pour la construction d'une Fontaine ; mais on veut en faire en même-tems un superbe monument des Arts. L'Architecture & la Sculpture s'unissent pour ce grand ouvrage : il attire les curieux en foule. Je passe auprès sans l'appercevoir. Un petit ornement négligé me fait ignorer nos ri-

chesses. Rien ne m'annonce ce monument. Je le cherche en vain dans un jour qu'une sage économie a su sacrifier à de plus solides avantages.

Mais pour peindre, à mon gré, le gout de notre Architecture, que n'ai-je, *Monsieur de Félibien*, & vos lumières, & votre éloquence ! Autrefois dans les monumens destinés à consacrer l'éclat d'un beau regne, on cherchoit à frapper par la grandeur ; on faisoit céder de petits intérêts à la gloire de la Nation. Aujourd'hui la même intelligence, qui dans les maisons des Particuliers fait ménager si habilement le terrain, & le partager entre le commode & l'utile, préside aux édifices publics. J'ai vu bâtir un *Temple des Muses*, dont la magnificence avoit conçu le plan, & dont l'économe industrie est devenue l'ordonnatrice. Au reste, ce que nos peres avoient en sublime, nous l'avons dans ce genre en agrémens. Que d'art dans la construction d'un *Boudoir*, d'une *Lanterne*, d'une *Garde-robe* ! Que de gout dans nos *Entresols*, & dans tous ces *dégagemens*, dont l'invention nous appartient ! Au lieu de ces appartemens vastes, qui distinguoient les Palais des Grands, ou ceux des fastueux Publicains, de l'humble toit des hommes privés,

on ne voit que de petits réduits & d'agréables cellules, ornées de tous les *colifichets* qu'un luxe ingénieux a substitué à l'élégance surannée de nos Peres.

Que dirai-je de nos *Cuifines*, partie si négligée, même des Anciens, & si importante? La curiosité me conduit dans la maison d'un de nos Satrapes : je demande à voir les appartemens. A peine me laisser-t-on jetter, en passant, un rapide regard sur d'anciennes Peintures dignes d'un autre possesseur & d'un autre lieu. En vain le grand cabinet, le salon m'offrent des beautés conformes à mon gout. C'est dans les *Cuifines* où l'on m'entraîne, qu'on me fait admirer celui du maître ; c'est la seule pièce de la maison qu'on fasse remarquer aux curieux. Elégance, solidité, propreté, commodités de toutes espèces ; rien ne manque à ce vaste atelier de *Comus*, chef-d'œuvre moderne où l'Architecture s'est plu à deployer ses ressources.

Mais quel nouveau Panthéon s'élève? Est-ce *Michel-Ange*, ou le *Bramante*, qui vient étaler à la fois toutes les richesses de son art? Les carrières s'épuisent pour cet édifice, d'énormes masses suspendues étonnent, & font frémir les passans. Un vertige me saisit en les contemplant : n'arrê-

tons pas plus long-tems les yeux sur des beautés colossales qui les fatiguent, & dont on laisse à la postérité le soin de chercher le point de vue.

Les beaux Arts ont une destinée commune qui les fait marcher d'un pas à peu près égal, suivant le génie des siècles qui les cultivent. Ainsi les progrès de la Musique ont toujours suivi parmi nous, ceux de la Peinture & de la Poësie. Nouveaux Harmonistes, *grands Marieurs* de sons, *l'un de l'autre étonnés*, on vous doit ce contraste heureux de votre Art, qui fait passer les mouvemens de la simphonie dans le chant, & rarement le gout du chant dans la simphonie. La facilité, le beau naturel, & la vérité de l'expression, formoient, avant vous, le froid caractère de notre musique. On laissoit aux gosiers Italiens, ou à ceux des oiseaux encore plus légers, cette volubilité de sons qui frappe l'oreille, sans rien peindre à l'intelligence. Pitoyable gout de nos Peres! Le difficile ne s'offroit point à Lully, parce qu'il ne daignoit pas le chercher: il travailloit pour des oreilles timides. La Musique moderne, bien plus savante, unit le chant Asiatique avec la simphonie Tudesque: elle nous rappelle ces beaux chants des *Bardes*, qui fai-

soient le charme des peuples dont nous sommes les successeurs.

Que les Pédans, dont l'administration est toujours vouée aux tems & aux objets qui sont loin de nous, osent comparer maintenant le premier âge de l'Opéra à celui-ci. Quel gout, quelle intelligence regnent aujourd'hui dans toutes les parties de ce grand Spectacle ! Mais quelles ressources du côté des talens ! Un Acteur émérite, dont la voix meurie par quelques années d'inaction, paroîtroit caduque à des oreilles fausement délicates, mais qui n'est qu'onc-rueuse aux miennes, est le *Coryphée* du Théâtre Lirique. Immédiatement après lui, mais plus près du premier rang que du troisième ordre, est ce *divin Chantre*, dont la voix *destituée d'organe*, si cette image est assez sensible, ne doit presque rien à la nature, & doit tout à l'art. On n'entend qu'un son qui s'élance, un cri harmonieux qui perce l'oreille, & qui l'ébranle par secousses ou par ricochets. Veut-on réveiller le Public, las d'une uniformité peu piquante, la voix amolie de *Stentor* se plie aux doux accens de Pâris, dont on lui donne le caractère, & l'Acteur aux sons bruyans & perlés, se change en Alcide. (a)

(a) L'Auteur fait, sans doute, allusion à la

L'Opéra me ramène insensiblement au tableau de notre Littérature, & je ne puis le commencer mieux, que par les compositions théâtrales, qui donnent le pas dans un certain monde.

Que nos derniers Poèmes liriques me font regretter d'avance ceux qui les suivront, & m'annoncent de beaux jours que je ne verrai point ! Quelle Poésie ! Que d'invention dans les *Fêtes de Polymnie* ! Quelle heureuse facilité pour le chant dans la versification du *Temple de la Gloire* ! Quel judicieux choix de contrastes, d'allégories & d'allusions ! Dans *Jupiter, vainqueur des Titans*, quelle économie ! quelle fécondité ! Saturne détrôné deux fois ; la guerre des Titans & celle des Géans ; toute une Iliade dans une Tragédie ; que de grandeur & de dignité dans les amours de Jupiter & de Junon, quoiqu'un peu bourgeois !

Je passe rapidement au Théâtre François : mes premiers coups de pinceau lui étoient bien dûs. La Tragédie, un peu né-

petite Mascarade des *Fêtes de Polymnie*, Opéra-Ballet joué peu de tems avant sa mort. On y vit le Sr. Gel... dont la figure est si théâtrale, caractériser dignement Hercule, & le Sr. Ch... faire un rôle d'enfant, auquel il ne manquoit que des manches pendantes.

gligée , à la vérité , ne s'y montre plus que pour empêcher la prescription. Mais on la voit après quelques années d'éclipse , comme un feu caché dans le sein d'un profond Volcan , jeter des lueurs & des étincelles qui soutiennent la réputation de ce grand Théâtre. *Alzaïde* , ah ! quel succès vous attend ! quelle idée une simple lecture m'a donné des talens dramatiques de votre facile Auteur ! Nos peres s'imaginoient fausement qu'il falloit choisir pour la Tragédie des sujets connus : le plaisir , & surtout l'interêt leur paroïssent inséparables du vrai historique & du vrai moral. Le gout pour les Romans a fait naître un nouveau genre de Tragique ; champ vaste & qui n'a d'autres bornes que l'imaginative du Créateur. On peut désormais rapprocher des situations & des incidens peut-être impossibles ; mais dont la Peinture impliquée fixera du moins notre distraction naturelle l'espace de tems que nous destignons à cet utile recueillement : on verra bientôt sur ce grand modèle des Tragédies & des Comédies qui n'auront guères plus de rapport à nous , à rien de ce que nous pouvons sentir & penser , que les mœurs des Hotentots n'en ont aux nôtres. Mais que l'on sera bien dédommagé de la vé-

rité des objets par les progrès que l'on va faire du côté de l'invention ! Si la Scène Tragique est un peu stérile, la Scène Comique, en recompense, s'est enrichie d'un nouveau genre, essayé d'abord sans succès, & bientôt abandonné dans le dernier siècle. Ce mixte dramatique en promet un autre : le *Comique larmoyant*, comme je l'appelle, doit, à coup sûr, amener le Tragique Bouffon. On pourroit même en trouver le germe dans quelques Tragédies nouvelles.

Les talens de l'action se modèlent sur ceux de la composition. Ce n'est donc plus que par pédanterie, ou par un reste d'attachement à Corneille, à Molière, à Regnard, si surannés & si rebattus, qu'on regrette encore quelquefois les Baron, les Quinault & les Duchemin. Nos Acteurs d'aujourd'hui sont tout faits pour les Pièces modernes. Je vous dois bien des réparations, utiles Citoyens, qui vous occupez du divertissement des autres. Le fiel échappé de ma plume, m'a fait encourir votre disgrâce. Je n'ai point senti toute l'importance du ministère public que vous exercez. J'ai blessé votre délicatesse en vous confondant avec de vils rivaux. Que j'ai méconnu la Hiérarchie théâtrale !

Opéra comique, objet passager, tantôt

de mes complaisances excessives, & tantôt de mes injustes dégouts, vous n'êtes plus, & je vous donne, hélas ! des regrets tardifs. Quel gout pourtant, quelle décence s'étoient introduits sur votre scène ! Vous avez pu causer de la jalousie à la Scène Romaine ; déjà vous vous élevez jusqu'à elle, parce qu'elle descendoit jusqu'à vous. Votre ambition a fait votre ruine : vos Auteurs, illustres transfuges, accueillis par vos généreuses rivales, vont les enrichir de vos déplorables restes. Revenez, Théâtre Italien, à votre génie, à ce gout national que vous avez si long-tems négligé. Malgré l'excellent jeu de vos Mimes, vous êtes réduits aux Empiriques, & vous ne subsistez que par artifice. Que l'ingénieuse Pyrotechnie soit désormais l'ame de votre Spectacle. Assaisonnez en toutes vos Pièces, & que le Public, attiré chez vous par le stupide plaisir des yeux, paie, avec usure, les fraix de votre Chimie.

Soutiens de nos Théâtres, graves Ecrivains, que ne puis-je rendre à chacun de vous le tribut qu'exigeroient vos divers talens ! On verroit Paris plus fécond qu'Athènes & que Rome, pour deux ou trois genres de Dramatique, dont elles nous ont laissé des modèles. En offrir presque autant que d'Auteurs, sans le *Comique larmoyant*,

à qui le premier rang est dû par l'assemblage singulier qu'il fait du cothurne & du soc, quelle variété de comique ! Comique moral & métaphisique, Comique de conversation, Comique d'Epigrammes ou de Madrigaux, &c. voilà bien de quoi compenser le *Comique des choses* que nous avons abandonné. Même fécondité dans le genre tragique. Nous avons la Tragédie en échafes, le Tragique Elégiaque, celui d'Eglogue : que fais-je enfin ? je ne fais point d'application : c'est nommer le Peintre, que d'indiquer sa manière.

Les Romans sont après le Théâtre, le genre qui nous occupe le plus. Quelle prodigieuse fertilité ! quel torrent ! L'ordre nombreux des Romanciers pourroit se distribuer par centuries. Je mets dans la première classe pour la dignité, les Romans Métaphisiques, qui sous un tissu de très-petits faits, sous le peu sublime récit de quelques aventures Bourgeoises, font en stile de scolastique, en langage abstrait & plus spiritualisé que tous les mystiques Espagnols, de curieuses analyses du cœur humain. Je range dans la seconde classe, ce qu'on appelle les Romans du haut stile. Ceux-ci, beaucoup plus intrigués & surchargés d'événemens, ne peignent que des

passions tristes ou furieuses, & remplissent l'imagination de noirceurs. Les Ecrivains de ce dernier genre sont ordinairement diffus, & *verbeux*; mais polis, châtiés, élégans, ils sèment l'éloquence & l'ennui. Décélèrai-je ici mon gout? Qu'on exagère, tant qu'on voudra, le vuide de tous les Romans, les plus sérieux pour ces esprits justes, sont les plus frivoles; & vuide pour vuide, je donne le prix à ces Romans un peu libertins, où l'air du monde, où l'esprit des femmes se retrouve d'après nature. N'attendez ni ces grandes machines qui remuent l'ame, ni de ces sentimens élevés qui nourrissent le cœur; mais des riens tournés, des propos de toilette; plus de tracasserie que d'action; des *tête-à-tête délicieux*, des infidélités, des ruptures, & surtout beaucoup de petits portraits peu ressemblans, mais singuliers: voilà la matière de ces Romans. Ajoutez-y de la politesse & du stile, avec une facilité de langage qu'on acquiert dans le commerce du monde, & principalement dans celui des femmes excellentes à donner de l'expression, dont elles ont, sans contredit, bien du superflu; mais plus ingénieuses encore à faire prendre une nouvelle forme aux idées du monde les plus rebattues.

Quand je ferois un livre aussi gros que celui de Mr. *Gordon de Percelles*, je n'épuiserois point tous les caractères des Ecrits Romanesques qu'on voit éclore à Paris seulement dans un mois. *Bienheureux Scuderis*, féconds Ecrivains, j'ai couru la même carrière, & dans les bizarres dégouts de ma bile, c'est vous que j'ai le plus maltraités. Que j'envisage aujourd'hui d'un œil différent, le fruit de vos veilles ! Continuez, laborieux Citoyens, à payer à l'inaction de ceux qui vous lisent, le tribut de votre utile loisir ; redoublez d'émulation, faites de longues suites, entassez volumes sur volumes, inondez les Bibliothèques & les Cabinets : que le plus petit Auteur des Romans prenne hardiment le pas sur nos Saumaises & sur nos Ménages.

Oui, quelques travaux qu'il en coûte pour aquerir le nom de Savant, quelque considération qu'il nous donne, & parmi nos contemporains, & long-tems encore après nous, le plus frivole Ecrivain, le moindre Romancier est, à mon sens, au-dessus du Litterateur. On a comparé les Savans à certains Richards, qui sont les artisans de leur fortune : si leurs acquisitions leur servent à faire dans le monde une belle figure, on a toujours à leur reprocher de

n'être riches que du bien d'autrui. L'Ecrivain de Romans, &, en général, tout aimable ignorant qui se voue aux seuls ouvrages d'imagination, pourvu qu'il ne soit pas purement copiste, est sensé riche de son propre fonds. Un Savant n'est quelquefois qu'un Savant ; mais l'Auteur d'un petit Conté de Fées est d'abord qualifié *bel esprit* ; & ce titre qui coute bien moins que l'autre, est sûrement d'un plus grand usage.

Que le siècle de Louis XIV. soit le siècle du *Génie*, (a) j'y consens. Le nôtre

(a) Si, par hazard, quelque Lecteur ignoroit ce que c'est que le *Génie*, je l'inviterois à lire l'éloquente Réponse que Mr. l'Abbé d'Olivet, placé, *par le caprice du sort*, comme il le dit expressément à la tête d'une Compagnie éclairée, a faite au Discours de Mr. de Voltaire, lors de la réception du dernier à l'Académie. Nous avons eu ces deux beaux morceaux par la voie du Gazetteur d'Utrecht ; & ce seroit ici l'endroit d'en faire au nom de tous les Etrangers, des remerciemens au nouvel Academicien, à qui nous sommes redevables de cette attention singulière, comme on l'a reconnu par ses notes. *Qu'est-ce que le Génie ?* Curieuse question que se fait Mr. l'Abbé d'Olivet, & qui aboutit à nous apprendre que *c'est un feu, une lumière étincellante, le soleil de l'Epopée, &c.* définitions claires, & sur-tout fort neuves.

Un François qui venoit de lire le Discours de

est le siècle de *l'Esprit*. C'est par cet endroit que Quinault, & que tant d'autres Ecrivains, dont Despréaux a décrié les talens, nous appartiennent en quelque sorte, au lieu qu'on pourroit demander, (comme je l'ai vu mettre en question) si Despréaux lui-même avoit de l'esprit. Rien n'est donc plus commun chez nous que l'esprit, & tout le monde en a sa mesure. On dit, par exemple, d'un homme qui a fait une de ces jolies bagatelles, qui passent malheureusement comme *une fleur bleue*, il a *infinitement d'esprit*. Rousseau, qui n'étoit qu'homme de génie, & que par cette raison, je renvoie au XVII. siècle.

Mr. de Voltaire, qui roule en partie sur la traduction des Poètes anciens, à cet endroit de la Réponse, ne put s'empêcher de dire en ma présence : *Quoi ! c'est Mr. l'Abbé d'Olivet qui vient nous définir le Génie ? Il falloit le laisser peindre à ceux qui le sentent ; en un mot, aux hommes de génie même. Par quelle étrange bizarrerie le Poète s'est-il donc avisé de disserter sur les traductions, & le Traducteur, au contraire, de discourir sur le Génie ?*

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

Je ne fais que rendre fidèlement les expressions de ce bourru ; car pour moi tout me paroît à sa place.

cle, (a) a voulu définir l'esprit, & l'appelle *Raison assaisonnée*, ou *Sel de la Raison*. Mais le bon Rousseau n'y entendoit rien. L'esprit n'est qu'un certain tour d'imagination où la raison n'a rien à voir; c'est une sorte de Prothée, qui prend autant de

(a) Mr. de Voltaire, qui parcourt dans son Remercement à l'Académie, tous les âges de la Poésie Française, renvoie apparemment Rousseau bien au delà du XVII. siècle, puisqu'il n'en dit rien: car je ne puis soupçonner dans cette omission un motif aussi bas que seroit l'envie d'éteindre, s'il pouvoit, sa mémoire. Il est trop reconnaissant & trop généreux pour être capable d'une petitesse incompatible avec le nom de *grand Homme*, sur-tout à l'égard d'un Concitoyen qu'il a reconnu long-tems pour son maître. Peut-être a-t'il pensé que cette omission lui seroit, de sa part, encore plus d'honneur que tous ces éloges peu mesurés, dont on rougit également, & pour celui qui en est l'objet, & pour le frivole Panégyriste. En effet, ne point parler de Rousseau dans un endroit où ce beau génie, le premier des Poètes François, s'offre à l'esprit de tous les Lecteurs, n'est-ce pas le tirer de la foule, & le mettre, en quelque sorte, hors de rang? N'est-ce pas insinuer qu'il est supérieur aux louanges prodiguées à tant d'autres? Rien n'est donc plus obligeant ici que le profond silence du Sr. de Voltaire, & je compare l'Horace François à ce Capitaine Romain, que l'absence de ses trophées dans une pompe publique, rendit plus grand aux yeux du peuple, indigné qu'on les eût soustraits à sa vue, que tous ceux dont on portoit les images.

différentes formes, qu'il habite de têtes, comme une liqueur prend la figure du vase qui la contient. On ne peut définir l'esprit qu'en l'analysant dans les différens sujets qui nous en montrent les propriétés, & nous trouverons par cette analise qu'il se diversifie de mille manières.

Nota. *Il y a dans l'Original de ce Testament qui est lographe, une page entière battonnée, au bas de laquelle on lit ces mots: Renvoyé à mon codicille. C'est ce qui fait en cet endroit une lacune.*

Un *bel esprit* veut-il écrire l'Histoire? Il sent bien qu'il ne suffit pas de mettre les faits dans un beau jour, & de les déduire avec cette élégante simplicité dont nous avons quelques modèles; mais qu'il faut encore interesser l'imagination. Le sel volatil de Sénèque, & le sublime de Tacite amalgamés dans ses Ecrits, en font le corps & l'ame. Ce n'est plus cette marche unie, grave & soutenue qui fait la majesté de l'Histoire: c'est un homme, qui, parce qu'il a de la jambe, fait en marchant des pas de chaconne & des entrechats.

La différence qu'il y a entre l'*homme d'esprit* & le *bel esprit*, c'est que le pre-

mier ne s'affiche point , & laisse faire à l'autre ses preuves. L'homme de gout & l'homme d'esprit ont cela de commun ; ils se contentent d'être aimables.

Une des propriétés de l'esprit , (j'entens toujours de l'esprit du siècle) c'est d'être fort communicatif. Nous avons nombre de sociétés où l'on fait commerce d'esprit : chacune a son ton , qui la distingue , c'est-à-dire , sa façon de penser , & d'envisager les objets , qui lui fait un jargon à part. Il s'agit d'attraper ce ton , & l'on devient tout d'un coup , aussi décisif qu'on peut être superficiel. Il n'est pas même nécessaire dans la plupart de ces sociétés d'être entendu , ni de s'entendre soi-même. On vous devine ; & quoique vous puissiez dire ou ne dire pas , on a de l'esprit de reste pour vous ; chacun vous en prête du sien , & vous trouve *infiniment amusant*. Veut-on s'élever au *bel esprit* & se faire lire , c'est dans ces mêmes sociétés qu'on puise le vrai gout du stile. Du tour & de la légèreté , voilà tout ce qu'il nous faut. Si vous vous livrez au travers de vouloir être un peu plus solide , apprenez à penser dans les livres , & dans nos cercles à écrire : pour être léger , soyez concis , même au hazard d'être moins clair. Vous croyez qu'on ne

vous a pas compris : on est déjà bien plus loin que vous : deux mots de plus , vous gâtez tout : que vous êtes pesant ! que vous êtes lâche !

On dira que le différent génie de ces sociétés rend l'esprit , en quelque sorte , arbitraire. J'avoue que l'esprit du Marais n'est pas tout-à-fait de la même trempe que celui du Fauxbourg Saint - Germain ; & que tel homme ou telle femme qui fait l'agrément d'une société , feroit sûrement pitié dans une autre. Mais *le ton* dominant , je veux dire , l'esprit caractéristique du siècle , doit sur cela fixer nos idées.

J'ai vu l'ingénieux *Amphigouri* faire les amusemens de plus d'une société , qui prenoit le nom de *bonne compagnie*. Ce genre tout François nous appartient à coup sûr , & l'on ne peut méconnoître son origine. Je ne sais si nous ne lui devons pas les continuateurs de la *Bibliothèque bleue*. L'*Amphigourie* tombe au détriment des Lettres ; elles font ainsi des pertes de tems en tems , pour s'enrichir d'un autre côté. *La Parodie* , genre aussi moderne , fait heureusement des progrès qui me rassurent sur sa durée. On vient à bout de tout rimer , & la tempête d'Alcyone enchainée dans un canevas , est , peut-être , actuellement le

supplie de quelque Parodiste obscur dont elle deviendra le triomphe. Je ne fais que glisser sur tous ces objets, entraîné par la foule des grands talens qui se présentent à mon pinceau : *Quo fessum rapitis....*

Parlerai-je de tous ces Ecrits fugitifs, de ces petites Satires & de ces Critiques fourrées, dont j'ai su ramener le gout? Je puis encore revendiquer en partie l'invention de ces Lettres *factices*, qui ne parviennent jamais à leur adresse, parce que le Public les intercepte : *Lettre à Madame la Marquise*, en blanc : *Lettre à M. le Comte de trois étoiles*, &c. car il faut toujours choisir des gens qualifiés ; ce sont eux qui s'intéressent le plus au progrès des Lettres, & qui protègent les talens.

Mais pour en venir à nos Poètes, quel heureux déchainement nous venons de voir ! Quel déluge d'Odes & d'autres Poèmes, de grands & de petits Vers de toutes espèces ! Je me perdois dans ce débordement Poétique, & je vois terre à peine encore aujourd'hui. Si nos prospérités continuent, tous les François deviendront Poètes. On a dit, qu'il y ait des Mécènes, nous ne manquerons pas de Virgiles ; & moi je dis, qu'il y ait des batailles en Flandres, nous aurons des *Bavius* & des *Mavius*.

C'est ici que j'ai bien à me reprocher d'avoir humilié tant de Faiseurs d'Odes. Alexandre goutoit bien les vers de *Chérile*; & si ce n'est pas le plus bel endroit de sa vie, le zèle vaut quelquefois la science. L'excès & le superflu des éloges que j'ai donnés à certaines Pièces répandues judicieusement & avec plus d'économie sur les autres, auroient encouragé nos *Cottin*, ou les auroient, du moins, consolé de la médiocrité de leur veine. Que je reconnois bien à présent l'injustice de la Critique! Chacun se complait dans ses productions.

L'équitable Nature en ses dons inégale,
Pour rendre, à peu de fraix, tous les hommes
 contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens. (a)

Ainsi la confiance & la présomption tiennent lieu de talens à ceux qui n'en ont point, ou que de très-foibles. C'est un bien que la Providence leur a donné par compensation, ou par forme de dédommagement. Il y a donc de l'inhumanité à leur envier ce triste partage. Plût à Dieu que j'eusse toujours été pénétré de cette morale!

Si

(a) Pope.

Si j'entreprendois de tracer le caractère de notre éloquence, j'aurois bientôt démontré tous les avantages que nous avons encore dans cette partie sur le siècle de Louis XIV. On verroit l'éloquence de la Chaire *purgée* (si j'ose employer ce mot après un Ecrivain bien autorisé (a) de l'ennuyeuse onction des Le Tourneux, du pathétique & de la pompe des Bossuet, du dogmatique élevé des Bourdaloue, nous rappeler ces touchantes déclamations que Petrone, quoique fort peu canonique, semble avoir dépeintes pour notre espèce. Et que de fleurs mes mains vous prodigueroient, *Cicerons* novices, formés, non chez Cujas ou chez Péfournier, mais dans la lice des *Jeux Floraux*, dans le concours des prix fondés par Balzac ! Elevez la voix, jeunes Orateurs, emparez-vous des tribunaux, faites-y revivre cette éloquence *academique*, dégagée du joug importun des choses qui veulent s'affujettir les mots, sur-tout au Palais. Qu'elle soit toujours votre modèle, & l'objet de votre émulation.

Auguste Academie, c'est à vous que je

(a) Cet Ecrivain est Mr. Le Sage, qui a donné Gufiman d'Alfarache, *purgé*, suivant son expression, des *moralités* superflues.

dois la plus éclatante satisfaction. Hélas ! vous ne l'avez que trop vu : le seul dépit de n'être point des Quarante , fit mon acharnement contre vous. En effet , que pensera la postérité de ne pas trouver mon nom sur vos listes ? Je pourrois me consoler de cette omission , si c'étoit à ma Philosophie qu'on en fît honneur. On sait que par une institution des plus sages , le mérite modeste est exclu de l'immortelle Confrérie : c'est une femme aimable , qui , jeune autrefois , faisoit les avances , & qui sur le retour , veut que ses Amans fassent tous les fraix de sa conquête. Mais , à mon égard , prendra-t'on le change ? Tous tant que nous sommes d'Anti-Jettonniers , nous avons beau nous parer aux yeux du Public , d'un frivole détachement , & marquer l'indifférence la plus cinique pour les distinctions littéraires ; on est convaincu que tous nos dédains ne servent qu'à couvrir la soif dont nous brûlons intérieurement pour les scientifiques Jettons. Faut-il , pour rendre encore mes regrets plus vifs , que dans ce moment où tombe le voile qui a si longtemps offusqué mes yeux , une vue épurée de toute affection , m'offre la *Troupe des Immortels* dans la perspective la plus brillante ? Quel mélange ! quel assortiment de

talens & de mérites divers ! Le mérite héréditaire , le mérite espéré , le mérite acquis. Hommes lians & de mœurs douces , gens aimables & de bon commerce , qui vous bornez à faire les délices des cercles & des sociétés , vous allez recueillir le fruit de vos utiles liaisons ; venez vous placer dans le sein des Arts. Si vos talens academiques sont imperceptibles aux yeux des profanes , c'est une propriété qui leur est commune avec ces *je ne fais quoi* sympathiques , dont l'effet est d'unir des hommes , qui semblent n'avoir aucune raison de se plaire ensemble. Mais quel admirable coup d'œil ! Je vois un humble Grammairien assis gravement entre un Politique & un Magistrat ? Un faiseur de Romans & un Chansonnier groupent avec un Prélat & un Militaire ? L'Academie rapproche-t'elle les talens ainsi que les conditions ? Qui peut produire cet accord ? Seroit-ce l'attention qu'ont les habiles gens qui gouvernent secrètement cette Compagnie , de n'introduire aucun Sujet capable de subordonner ou d'humilier seulement les autres ? (a)

(a) Si l'Abbé Desfontaines eût prévu la réception de Mr. de Voltaire , il auroit apparemment changé de langage. On peut supposer , à la vérité , que le nouvel Académicien est mainte-

Un petit homme est ridicule , & décroît encore auprès d'un grand. Comment pouvoit-on souffrir Perrault & Boyer à côté de Racine & de Despréaux ? on fait prévenir aujourd'hui cet inconvénient.

Or, qu'il me soit permis de le dire , avec quelque vanité , si l'on veut : j'étois , ce me semble , tout-à-fait propre à faire un bel esprit titré. Je n'étois rien moins que misantrope , & je recherchois volontiers le commerce de ces somptueux *Périandres* , dont la table solide & substantielle , est pour les Sages d'à présent , d'une autre ressource que l'insipide banquet de Plutarque. Je faisois des Vers à peu près comme ceux de ce Corps que j'ai tant vilipendés. Qu'on joigne à ces dispositions mon extrême complaisance pour mes amis , & même cette prévention contre tous les autres que l'on m'a reprochée tant de fois ; mais que l'on auroit pu tourner à bien : voilà , je crois , mes preuves faites.

J'avoue aussi qu'il m'a manqué la qualité

nant au niveau des autres. C'est , du moins , ce que veut faire entendre un méchant Railleur :

Il fallut que Voltaire enfin
Chantât comme prêchoit Cotin
Pour enlever tous vos suffrages.

la plus essentielle, & c'est *l'art de louer*. Je sens tout le tort que j'ai eu de négliger *cette utile partie de la belle Litterature*. Je reconnois l'abus des talens contraires à celui-ci, le plus grand de tous, & je déteste, par conséquent, les miens comme Ovide. Si le plus sincère repentir est capable de réparer le mal que j'ai fait, j'offre toute l'amertume du mien à ceux qui ont éprouvé les traits de ma plume. Je voudrois qu'il me fût possible d'en effacer jusqu'aux moindres traces, ou de les émousser dans le miel. Je souhaite dans cet esprit que ce Testament écrit de ma main volontairement, & sans aucune suggestion, en soit à jamais le préservatif. Je veux, du moins, qu'il soit regardé par tous & un chacun comme un desaveu public & formel de tout ce qui a pu blesser le plus médiocre Ecrivain dans mes œuvres critiques. Sur ce, je recommande à tous mes amis, & même à la générosité de mes ennemis, le soin de ma mémoire.

F I N.



